B. 173.

33561/A

55455

PRÉCIS
DE
LA MÉDECINE
PRATIQUE,

CONTENANT l'Hiſtoire des Maladies, & la Maniere de les traiter, avec des Obſervations & Remarques critiques ſur les points les plus intéreſſants.

Par Mr. LIEUTAUD, *premier Médecin du Roi, de l'Académie Royale des Sciences, & de la Société Royale de Londres.*

QUATRIEME ÉDITION,
Revue & augmentée par l'Auteur.

TOME TROISIEME.

A ROUEN,

Chez la Veuve de PIERRE DUMESNIL, Imprimeur-Libraire, rue de la Chaîne.

M. DCC. LXXXVII.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

TABLE
DES ARTICLES
Contenus dans le Tome troiſieme.

LIVRE SECOND,
Concernant les Maladies externes.

SECTION I.
Les générales, & celles qui n'ont aucun ſiege affecté.

Embonpoint exceſſif, page 1
Hydropiſie générale, 5
L'atrophie, 15
L'hémorragie, 22
Phlegmon & abcès, 28
Ulcere & fiſtule, 33
Le bubon, 41
Le charbon, 46
Clou & tumeurs analogues, 49
Œdeme & emphyſeme, 52
Squirrhe & cancer, 56
Anévriſme & varices, 66
Tumeurs enkiſtées, 72
Sarcomes, verrues & cornes, 78
Morſure & piquure des animaux, 82
Le tarentiſme, 89
L'hydrophobie, 92
Contuſion & plaies, 100

La brûlure, 110
Gangrene externe, 114
Insectes & corps étrangers, 119
Les poisons, 124

SECTION II.

Maladies externes de la Tête.

Céphalalgie, 135
Coup de soleil, 142
Contusion de la tête, 147
La parotide, 152
Le Goître, 154
Goutte-rose, 157
Maladies des yeux, 161
— *du nez*, 168
— *des oreilles*, 196
— *de la bouche*, 204
L'angine, 225

SECTION III.

Maladies du Tronc & des Extrémités.

Fausse pleurésie, 234
— *néphrésie*, 237
Ventre tuméfié, 240
Hernies vraies & fausses, 244
Maladies des parties génitales, 255
— *de l'anus*, 282
— *des extrémités*, 298
La goutte, 322
Le rhumatisme, 334
Maladies des os, 342

Fin de la Table du Tome troisieme.

PRÉCIS

PRÉCIS
DE
LA MÉDECINE
PRATIQUE.

LIVRE SECOND,

Contenant les Maladies externes.

SECTION I.

Les générales & celles qui n'ont aucun siége affecté.

EMBONPOINT EXCESSIF.

QUOIQUE cet état (*obesitas*) ne soit pas toujours regardé comme une maladie, il n'en est pas moins à craindre, non-seulement par les accidents dont il menace,

Embon. point.

comme la mort ſubite, l'apoplexie, l'hydropiſie, l'aſthme, &c. mais encore par les incommodités habituelles qui en ſont inſéparables; telles ſont la peine de ſe mouvoir, l'oppreſſion au moindre exercice, &c. La graiſſe qui, dans cette circonſtance, s'accumule dans le bas-ventre, & aux environs du cœur qui y eſt comme enſeveli, ne peut que nuire aux fonctions vitales & naturelles, & gêner la circulation; la ſeule *inſpection des cadavres* pourroit établir cette vérité, ſi la fâcheuſe expérience qu'on en fait tous les jours ne la prouvoit aſſez.

La *diſſection* découvre, dans quelques ſujets, le tiſſu cellulaire, ſervant de tégument, ſi chargé de graiſſe, qu'il a juſqu'à douze ou quatorze pouces d'épaiſſeur, pendant qu'on ne voit quelquefois dans la poitrine & le bas-ventre rien d'extraordinaire. Dans d'autres on trouve une quantité prodigieuſe de graiſſe dans la poitrine: la plevre & le médiaſtin en renferment beaucoup, mais elle eſt principalement accumulée aux environs du cœur, au point qu'on a lieu d'admirer que ce viſcere ait pu réſiſter long-temps à cette preſſion. On a obſervé la même choſe dans le bas-ventre: le méſentere & l'épiploon ſur-tout en étoient prodigieuſement chargés. La quantité, qui ſe ramaſſe autour des reins, eſt encore étonnante, & ſurpaſſe tout ce qu'on peut imaginer. Il eſt aiſé de concevoir que les vaiſſeaux

ſanguins enſevelis ſous cette maſſe énorme doivent être extrêmement comprimés, & que le ſang y étant logé très à l'étroit, peut, par le concours d'autres circonſtances, forcer ſes digues, ou s'arrêter; accidents également funeſtes. Embonpoint.

On n'a rien de mieux à faire, dans cet *excès d'embonpoint*, que de ſe retrancher une partie des aliments ordinaires, d'abréger ſon ſommeil, de faire de l'exercice, ou de travailler à quelque choſe de pénible: il s'en faut de beaucoup qu'on puiſſe tirer le même avantage, des *purgatifs*, des *diurétiques*, & des *ſudorifiques*; remedes qu'on emploie le plus familiérement, & qui ſont même utiles. Les aliments doivent être peu nourriſſants & aromatiſés; pluſieurs ſe trouvent très-bien d'y faire entrer *l'anis* & le *fenouil*, mais le *vinaigre*, & ſur-tout le *ſcillitique*, paroît avoir produit les meilleurs effets. Quelques-uns ont employé l'eau de la mer dans la même vue; mais, outre qu'elle eſt fort déſagréable, il n'eſt pas indifférent d'en uſer. Ne peut-on pas dire la même choſe de l'uſage immodéré du vinaigre, ou de toute autre liqueur acide, qu'on recommande communément pour ce cas? Le célebre HALLER raconte qu'un homme qui avoit été dans cet uſage pendant plus d'un an, changea ſon embonpoint contre le maraſme le plus complet, & fut attaqué enfin d'un vomiſſement qui le conduiſit

au tombeau : l'ouverture de ſon cadavre manifeſta un ſquirrhe au ventricule.

Embonpoint.

Nous ajouterons aux *remedes* internes, que nous venons de propoſer, quelques *externes* qui ont ſouvent produit de bons effets, ou qui concourent, pour le moins, à la guériſon. Tels ſont les frictions faites avec la flanelle ſur toute l'habitude du corps, pour ouvrir les ſoupiraux de la tranſpiration; les étuves, les bains chauds, & autres moyens très-connus, propres à établir la ſueur. On fume du tabac, ou on le mâche, pour faire couler la ſalive : la racine de pirethre, d'angélique, d'impératoire, & autres plantes aromatiques ſont encore propres à cet effet, ainſi que la ſemence de la moutarde, de la roquette, de l'herbe-aux-poux, &c. On a même obſervé quelquefois que la ſalivation qu'on donnoit autrefois en traitant la vérole par les frictions mercurielles, avoit été utile à pluſieurs qui étoient dans le cas qui fait le ſujet de cet article; mais je ne crois pas que perſonne s'aviſe d'en venir à ce moyen.

L'HYDROPISIE GÉNÉRALE.

TOUT le monde connoît *l'hydropiſie* qui occupe toute *l'habitude du corps :* celle du bas-ventre ſe manifeſte aſſez ; celle du péritoine, des ovaires, & autres enkiſtées, qui ont acquis un certain volume, peuvent ſe découvrir ſans beaucoup de peine ; mais il eſt extrêmement difficile de bien juger de celle du cerveau & de la moëlle de l'épine ; de celle de la poitrine & du péricarde, ſur-tout lorſqu'il ne paroît en-dehors aucun œdeme : nous avons parlé ailleurs de toutes ces hydropiſies particulieres, cet article n'étant deſtiné qu'à la générale. Cette eſpece d'*hydropiſie* qu'on nomme *leucophlegmatie*, ou *anaſarque*, attaque le plus ſouvent ceux qui menent une vie ſédentaire, ou qui habitent des lieux humides ; les *buveurs*, les femmes, &c. Elle vient encore à la ſuite de pluſieurs maladies aiguës ; telles ſont la fievre maligne & l'ardente, la rougeole & la petite vérole, &c. & de preſque toutes les maladies chroniques, comme ſont les obſtructions invétérées, la cachexie, l'ictere, le ſcorbut, la goutte, la fievre quarte, &c. Les grandes *pertes de ſang*, les menſtrues prolongées au-delà de leur terme ordinaire, les anciens cours de ventre, & autres évacuations immodé-

rées en ſont auſſi la ſource; leur ſuppreſ-
L'hydropiſie ſion, lorſqu'elles ſont anciennes, expoſe au même danger. La gale & autres *éruptions rentrées;* les ulceres & les *fiſtules deſſéchées;* la guériſon prématurée de la fievre quarte peuvent jetter dans la même maladie, ſans parler des ſquirrhes, des tumeurs, des abcès, des ulceres & pourritures internes, qui ne manquent guere de ſe terminer par l'hydropiſie.

La *leucophlegmatie* primitive commence toujours par la cachexie, par l'enflure des chevilles qui diſparoît le matin: on a enſuite une légere difficulté de reſpirer, & quelquefois la toux & la ſoif. L'enflure cependant s'étend ſur la jambe, ſur le genou, & ſe jette de proche en proche ſur toutes les autres parties; mais *l'œdeme des jambes* n'eſt pas toujours un ſigne d'hydropiſie: on ſait que la plupart de ceux qui reſtent ſouvent & long-temps debout, ou qui font de longs voyages à cheval; que les femmes groſſes, les filles qui ont les pâles couleurs, & enfin les vieillards y ſont fort ſujets, ſans en devenir hydropiques. Lorſque l'aſcite ou quelque déſordre, tant de la poitrine que du bas-ventre, donnent lieu à la leucophlegmatie, l'œdeme peut attaquer le ventre, les reins, la poitrine, le viſage & les bras, avant de ſe jetter ſur les pieds. Le ſcrotum, dans l'un & l'autre cas, peut s'enfler prodigieuſement, de même que la verge qui ſe contourne, & s'oppoſe

quelquefois à la ſortie de l'urine, qui, dans cette maladie, eſt ordinairement blanche & en petite quantité; elle paroît quelquefois briquetée, lorſqu'il y a épanchement dans le bas-ventre, ou que le foie eſt attaqué. Pour la ſueur, elle manque abſolument, ou elle eſt extrêmement rare. L'hydropiſie

On guérit, ſans beaucoup de peine, la leucophlegmatie, qui vient après une grande perte de ſang, ou tout autre accident; mais celle qui eſt la ſuite d'une évacuation habituelle arrêtée, d'une éruption rentrée, &c. eſt plus rebelle. On ne la redoute pas extrêmement, ſi c'eſt le produit d'une maladie aiguë, de la fievre intermittente, & même de l'aſthme: on eſpere encore, ſi le ſujet eſt jeune & d'une bonne conſtitution; mais elle eſt réputée mortelle, lorſqu'elle ſuccede à une maladie chronique, entretenue par un vice dans les viſceres: on la regarde encore comme incurable dans les vieillards; &, ſi l'on parvient, dans tous ces cas, à la diſſiper, on doit s'attendre au retour. On ſe regle d'ailleurs, pour juger de *l'événement*, ſur le degré de ſéchereſſe de la langue, ſur la fréquence de la toux, ſur la reſpiration plus ou moins libre, ſur l'état des forces & celui du pouls: l'examen des urines eſt encore ici très-important. On augure bien de la diarrhée qui s'établit au commencement de la maladie; mais elle eſt dangereuſe dans l'hydropiſie invétérée, ſur-tout ſi elle ne

procure aucun ſoulagement ; ce qui eſt
L'hy- aſſez ordinaire à ceux dont les viſceres
dropiſie ſont affectés : elle n'empêche pas dans ces circonſtances, l'inondation de la poitrine & du bas-ventre. On a vu des guériſons par la ſalivation abondante & naturelle ; mais pourroit-on ſe promettre le même ſuccès de celle qui ſeroit excitée par les remedes ? Nous avons dit qu'on avoit peu à craindre de l'enflure des jambes qui venoit par accident : celle des convaleſcents ſe diſſipe par le rétabliſſement des forces : on ne redoute pas enfin la bouffiſſure du viſage dans les maladies aiguës.

L'*inſpection anatomique* nous découvre, outre les inondations de toutes les eſpeces, des viſceres décolorés, obſtrués, ſquirrheux, deſſéchés, purulents, putrides, &c. des tumeurs enkiſtées, véſiculaires, d'une forme variée, de toutes les groſſeurs, & tenant à différentes parties. On voit dans le *bas-ventre*, le long des vaiſſeaux du foie & de la rate, des tubercules ſquirrheux : les veines contiennent un ſang noir, deſſéché, ou comme brûlé, & quelquefois des concrétions tophacées. Le foie paroît livide, blanc & dépourvu de ſang, tacheté, noir, plombé, ſquirrheux, & quelquefois dur comme de la pierre, deſſéché, torréfié, putride, &c. Il cache des dépôts purulents, des ſtéatomes & des hydatides : ſon volume eſt tantôt gros, tantôt petit, & ſa ſurface inégale, tubéreuſe & chargée d'hydatides. La véſicule

vuide, dans quelques-uns, contient souvent une bile noire & des pierres : on y a vu une matiere limpide & douceâtre, une humeur laiteuſe, &c. La rate eſt tantôt d'une groſſeur démeſurée, tantôt extrêmement petite : ſa ſubſtance a paru putride, ſquirrheuſe, graveleuſe, & même remplie de pierres blanches. On trouve l'épiploon exténué, pourri & détruit, tuberculeux, rempli d'un liquide épanché, ou prodigieuſement groſſi & ſquirrheux. L'eſtomac & les boyaux paroiſſent ſouvent enflammés, gangrenés, ulcérés, ſquirrheux & collés enſemble : le méſentere, les reins, les ovaires & la matrice ſont expoſés aux mêmes déſordres. C'eſt encore dans le bas-ventre où l'on voit des tumeurs anomales, putrides & ſuppurées, tenant aux vertebres qu'elles ne manquent pas de carier ; des hydatides répandues par-tout ; des champignons ſquirrheux, qui s'élevent du foie, du pancréas, &c.

L'hydropiſie

L'ouverture de la *poitrine* découvre le poumon œdémateux ou bourſoufflé, ſquirrheux, tuberculeux, ſuppuré, putride, détruit en partie, couvert d'une croûte gélatineuſe, adhérent à la plevre, au médiaſtin, &c. Le cœur eſt tantôt prodigieuſement gros, tantôt petit & flétri ; dans pluſieurs, les ventricules ſont gorgés de ſang ; dans quelques-uns, ils en ſont privés : on y trouve encore des concrétions polypeuſes, & des tartareuſes dans le corps des valvules artérielles. On voit

quelquefois des abcès ou des ulceres à la
L'hy- ſurface de ce viſcere, de même qu'à celle
dropiſie de ſes oreillettes : le péricarde contient dans pluſieurs une humeur putride, ou une grande quantité d'eau ; il eſt quelquefois à ſec, & même collé à toute la ſuperficie du cœur & des oreillettes. On parle enfin du déchirement du canal thorachique, qui verſe alors le chyle dans la cavité de la poitrine. Les obſervations regardant le *cerveau*, ont été plus négligées : on y a vu cependant des ſuppurations & des pourritures ; le plexus choroïde engorgé, variqueux, chargé d'hydatides ; l'adhérence des méninges, des corps pierreux, & les cavités inondées.

Il n'eſt pas douteux que la *ſaignée* ne ſoit néceſſaire, lorſque les regles, les hémorroïdes, ou toute autre perte de ſang habituelle, ont été ſupprimées : elle peut être encore utile au commencement de la maladie, lorſque le ſujet eſt jeune & d'une bonne conſtitution ; mais dans les autres cas, on n'en peut attendre que de mauvais effets : ſi on l'applique aux oppreſſions, on ſoulage pour un temps le malade ; mais on rend ſon état plus fâcheux. Je ne dois pas cependant laiſſer ignorer qu'on cite quelques guériſons opérées par les nombreuſes ſaignées, ou par les hémorragies ſpontanées. L'*émétique* dans les premiers temps eſt très convenable : il peut être encore utile, lorſque la maladie eſt avancée ; mais on ne doit s'y

déterminer qu'après avoir bien consulté les forces, parce qu'il est arrivé que, si quelques-uns ont péri par ce moyen, d'autres ont succombé aux efforts du vomissement. Les *purgatifs*, & principalement les *hydragogues*, peuvent avoir lieu pendant tout le cours de la maladie : ils produisent cependant peu d'effets, lorsqu'elle est invétérée, ou qu'il y a un épanchement formé dans la poitrine ou le bas-ventre : on peut dire, au sujet de ces évacuants, que lorsqu'on n'en retire aucun avantage sensible, on ne sauroit en continuer l'usage sans danger; car on a vu très-souvent que l'abus qu'on en a fait, a attiré sur les premieres voies des inflammations & des gangrenes : les plus employés sont le jalap & la rhubarbe, la racine d'iris, l'écorce de sureau, ou le suc de ses feuilles : la gomme-gutte, l'élaterium, le diagrede, le sel polychreste, le mercure doux, le syrop de nerprun, l'eau-de-vie allemande, &c.

L'hydropisie

On fait ici, comme on le fait, un grand usage des *hépatiques* & des *apéritifs* qu'on estime propres à corriger les vices du sang, & à remédier aux obstructions; tels sont la scolopendre & les capillaires, les chicoracées, la fumeterre, l'aigremoine & la pimprenelle, la racine d'ache, d'asperge, de fenouil & de garance, celle d'éryngium, de bruscus, d'arrête-bœuf, &c. Les *diurétiques* sont encore plus recommandés, pour être les plus propres à

purger le ſang de ſa ſéroſité ſuperflue : on ſe ſert dans cette vue des racines de raifort, de bryone & de ſcille, des fruits d'alkekenge, du nitre, des ſels lixiviels, de l'arcanum-duplicatum, de la terre foliée de tartre, de la leſſive des cendres de genêt, comme de celles d'abſynthe, de genievre & de farment, du vin & de l'oxymel ſcillitiques, des cloportes, &c. On a vu de très-bons effets de la poudre de crapaud, à la doſe d'un ſcrupule & plus, dans le vin blanc : on propoſe encore, pour les cas extrêmes, les cantharides, depuis un quart de grain, juſqu'à un, & même deux ; ce remede a réuſſi entre les mains d'un charlatan : pourquoi les médecins ne pourront-ils pas l'employer auſſi heureuſement ?

L'hydropiſie

Les *ſudorifiques* internes n'ont pas été oubliés dans le traitement de cette maladie, pluſieurs prétendent les avoir donnés avec ſuccès : pour moi, j'avouerai que je n'ai vu guérir perſonne par la voie des ſueurs excitées par des remedes internes, très-peu par les purgatifs, mais beaucoup par les diurétiques & les fortifiants, au nombre deſquels il faut placer les *martiaux*, les *amers* & les *ſtomachiques*, dont les plus employés ſont les racines d'aunée & d'angélique, le caſſia-lignea, les baies de genievre, le cachou, les préparations chalybées, l'élixir de propriété, &c. Quelques-uns ſe ſont très-bien trouvés de l'uſage de l'ail qu'ils ont mêlé à tous leurs

aliments ; mais ce remede, quoique bon tonique, ne conviendroit pas à tous. Les *eaux minérales*, tant froides que chaudes, & principalement celles de Plombieres & de Bourbon-Lancy, tiennent ici un grand rang; mais il ne faut pas attendre, pour y avoir recours, que la maladie ait fait de trop grands progrès. Quoique les *calmants* n'influent en aucune maniere ſur la guériſon, on ne laiſſe pas d'en uſer quelquefois, pour arrêter la fougue des autres remedes. Pour les *anti-ſcorbutiques*, ils ne conviennent ici qu'autant que l'hydropiſie eſt le produit du ſcorbut. L'hydropiſie

Pluſieurs, qui n'avoient reçu aucun ſoulagement des remedes qui paſſent pour les plus efficaces, ont trouvé leur ſalut dans la *priſation de toute boiſſon*; ce régime a été pouſſé juſqu'à pluſieurs mois, & même une année, avec ſuccès : lorſqu'on eſt alors preſſé par la ſoif, on l'appaiſe avec une rôtie arroſée d'eau-de-vie, ou de toute autre maniere, ſans avaler le liquide. Ce régime a été encore heureuſement appliqué à l'aſcite & à d'autres eſpeces d'hydropiſie. On a éprouvé encore de bons effets des *ſueurs excitées* par la chaleur du dehors, comme par les *étuves*, le *bain de ſable* ou de ſon, chauffés au ſoleil ou au four, par les frictions faites avec la flanelle chaude, &c. Nous avons dit que cette évacuation, produite par des remedes internes, n'avoit pas, à beaucoup près, la même efficacité. Cependant on

ne doit rien attendre des remedes qui n'enlevent que le produit de la maladie, lorſque les viſceres ſont affectés.

L'hydropiſie

Comme on a vu enfin quelquefois que la nature avoit fait aux jambes des crevaſſes par où l'eau des hydropiques s'étoit écoulée, & qu'on ſait que les brûlures ont eu le même ſuccès, ce que j'ai vu arriver une fois à une femme qu'on regardoit comme incurable, qui fut pourtant très-bien guérie par l'abondance des eaux qui ſe firent jour par la plaie qu'une baſſinoire trop chaude lui avoit faite; on a cru pouvoir imiter ces heureux haſards, en faiſant des *ſcarifications* aux jambes, ou en y appliquant des *véſicatoires* & des *cauteres*; mais la gangrene qui y eſt ſouvent ſurvenue, a fait abandonner cette pratique, qui cependant n'eſt point à rejetter dans les cas extrêmes. D'ailleurs l'accident dont nous venons de parler, eſt moins à craindre, lorſqu'on fait ces tentatives ſur les cuiſſes, ou ſur les bourſes, dont les tégumens ſont plus lâches & moins ſenſibles, ſans parler des moyens connus qui peuvent en préſerver. Il ne ſuffit pas enfin d'avoir guéri cette maladie par les remedes qui ont été propoſés, on doit encore tâcher d'en prévenir le retour, dont les malades ſont preſque toujours menacés; & ces précautions ſont d'autant plus néceſſaires, que les rechûtes ſont ordinairement mortelles. C'eſt dans cette vue qu'on continue l'uſage modéré des

apéritifs & des diurétiques qu'on rend de temps en temps purgatifs ; mais l'expérience m'a appris que ces remedes étoient bien inférieurs aux toniques & aux fortifiants qui, donnant du reſſort aux vaiſſeaux, s'oppoſent aux infiltrations qui reconnoiſſent leur relâchement. L'hydropiſie

L'ATROPHIE.

C'EST ainſi qu'on appelle la maladie contraire, c'eſt-à-dire, la *maigreur extrême* de tout le corps ; on la nomme encore *maraſmus*, *tabes*, &c. Il eſt important de ne pas confondre, comme pluſieurs l'ont fait, *l'atrophie eſſentielle* ou *primitive*, avec celle qui n'eſt que le *ſymptome* d'une autre maladie : il faut encore diſtinguer la *conſomption des jeunes gens* du *maraſme des vieillards* ; maladies qui ne ſe reſſemblent que par leurs effets. L'*atrophie eſſentielle* qui ne dépend, par conſéquent, d'aucune maladie connue, eſt beaucoup plus rare que l'autre. Les chagrins, les ſoucis, l'amour, & autres paſſions vives, y donnent lieu ; elle vient encore après les travaux exceſſifs, les longues abſtinences, l'abus des liqueurs ſpiritueuſes, la débauche des femmes, &c. Cette *émaciation* eſt familiere aux *jeunes gens* qui y donnent ſouvent lieu par la fréquente effuſion de la ſemence : les Anglois & les Hollandois

y ſont plus ſujets que les autres nations.

Atrophie. Le *maraſme des vieillards* reconnoît rarement les cauſes que nous venons d'indiquer : il dépend du deſſéchement des vaiſſeaux; mais il eſt quelquefois entretenu par un vice dans les viſceres.

L'atrophie ſymptomatique, qu'on voit très-communément, eſt la ſuite de la plupart des maladies chroniques, & de quelques aiguës. Les ſuppurations, les ulceres, les ſquirrhes, & autres déſordres internes; la dyſſenterie rebelle; les anciens cours de ventre; la ſalivation; les ſueurs habituelles & le diabétes en ſont les cauſes ordinaires. Les affections hypocondriaques, ſcorbutiques, ſcrophuleuſes, &c. la produiſent auſſi : elle eſt encore l'effet de certains poiſons lents qui agiſſent inſenſiblement ſur tous les organes, d'autant plus redoutables qu'on n'y penſe pas. L'atrophie eſt encore le produit d'une infinité de maladies chroniques, comme on peut le voir dans leurs articles : nous parlerons ailleurs de celle des enfants.

La *fievre lente* accompagne l'un & l'autre maraſme un peu avancé; on la prend ſouvent, à l'exemple de pluſieurs écrivains, pour la maladie principale : il eſt certainement bien commode de réduire à une ſeule dénomination un très-grand nombre de maladies très-difficiles à diſtinguer; mais cette méthode eſt-elle avantageuſe aux malades? Je ferai encore remarquer, en paſſant, qu'on croit mal-à-

propos que la fievre ne peut être appellée *lente*, qu'après quarante ou cinquante jours ; les praticiens attentifs ne doivent pas ignorer qu'on voit assez souvent des fievres de ce caractere, qui, bien loin d'avoir cette ancienneté, finissent avant ce terme : les mélancoliques principalement ne nous en laissent pas manquer d'exemples. Ce que je viens de dire pourra être regardé comme une question de mot, mais elle n'est pas frivole en médecine; car peut-on ignorer que plusieurs de ceux qui l'exercent, suivent auprès des malades les idées qui naissent du nom qu'ils ont donné à tout hasard à la maladie ? Atrophie.

Il est souvent très difficile de distinguer *l'atrophie essentielle*, de la *symptomatique* ; ce n'est que sur l'histoire la plus exacte, & la plus circonstanciée de ce qui a précédé, & l'examen le plus scrupuleux de l'état présent de la maladie, qu'on peut en juger avec quelque certitude ; car ces deux sortes d'émaciations se ressemblent quelquefois parfaitement, & sont même suivies des mêmes accidents. Cependant la *consomption primitive* a, dans quelques circonstances, de vraies intermissions, & même assez longues; ce qui n'arrive jamais à la *symptomatique*. Dans la *premiere*, la fievre ne se manifeste que lorsque la maladie a fait de certains progrès : l'appétit ne manque point ; & la respiration dans le commencement est très-libre; mais elle

est gênée dans la suite au moindre exercice : le pouls devient fébrile, plus sensiblement le soir que le matin : plusieurs se plaignent de fourmillements, & même de douleurs le long de l'épine ; d'une pesanteur douloureuse à la tête, & du tintement d'oreille : quelques-uns ont des pollutions nocturnes, ou une perte de semence involontaire, qui les jette dans le plus grand épuisement : le dégoût survient ; le ventre, qui avoit été jusqu'alors paresseux, s'ouvre quelquefois sans mesure ; & cette diarrhée, qu'on nomme *colliquative*, accompagnée le plus souvent de sueurs de la même nature, précipite les malades dans le plus grand accablement, qui leur fait perdre quelquefois l'usage des jambes : la peau du visage enfin se desseche ; elle devient livide ou verdâtre ; le nez s'affile ; les yeux s'enfoncent ; la vue se trouble, & les tempes se creusent ; c'est de ce concours qui naît ce qu'on appelle la *face hyppocratique*, qui répond à l'affreuse émaciation des autres parties.

Atrophie.

L'*hectisie des viellards*, qui est un vrai marasme, est rarement accompagnée de tous ces symptomes : ses progrès sont moins rapides ; mais ils conduisent plus sûrement à la mort : quelques-uns tombent dans l'hydropisie, d'autres ont une gratelle par tout le corps, qui ne leur laisse aucun repos ; tous perdent le goût des aliments, & meurent, pour la plupart, assez paisiblement, quelquefois même sans qu'on s'y

attende : cependant leur fin eſt ſouvent annoncée par la gangrene qui ſe communique au-dehors, ou par d'autres accidents qui ſont les produits du deſſéchement de toutes les parties. Atrophie.

Le *maraſme eſſentiel*, qui ne reconnoît, par conſéquent, aucun déſordre interne, ſe *guérit* aſſez *familiérement*, lorſqu'il n'eſt pas invétéré : on a remarqué qu'il finiſſoit, dans la plupart des jeunes gens, au bout de ſept ans ; mais il arrive quelquefois, avant ce terme, que la poitrine s'affecte, & qu'il ſe fait des épanchements dans les cavités de la tête, de la poitrine & du bas-ventre, & ces accidents rendent communément la maladie incurable. Les exacerbations de la fievre, la diarrhée & les ſueurs colliquatives, les urines huileuſes, l'accablement extrême & la face hipocratique annoncent la *mort* : la fievre aiguë, qui termine le plus ſouvent l'atrophie ſymptomatique, eſt plus rare dans l'eſſentielle.

Toutes les *ouvertures des cadavres*, dont je trouve l'hiſtoire, ne regardent preſque que l'atrophie ſymptomatique, & j'aurois beaucoup de peine à choiſir ce qui convient à mon ſujet, ſi mes propres recherches ne venoient au ſecours. Outre les obſtructions, les ſuppurations, les pourritures, les épanchements, & autres déſordres communs à toutes les maladies, on obſerve les poumons flétris, deſſéchés, remplis de tubercules ou de concrétions

plâtreuſes, rongés, adhérents aux parties qui les environnent. On trouve des concrétions couenneuſes dans le cœur & les groſſes arteres; les veines preſque remplies d'air; le cœur deſſéché & quelquefois ulcéré ou tuberculeux; les viſceres flétris & décolorés; des épanchements plus ou moins conſidérables dans les cavités, & ſur-tout des inondations au cerveau & à la moëlle de l'épine; des engorgements au poumon ou ailleurs, des vers dans les premieres voies. On a vu, dans une exténuation des plus completes, une quantité étonnante de graiſſe dans le méſentere, l'épiploon, & autres parties du bas-ventre qui en ſont ſuſceptibles. On a vu encore l'eſtomac ulcéré, ou ſquirrheux; le pylore reſſerré & cartilagineux; la rate extrémement petite & oſſeuſe, l'épiploon collé aux inteſtins, & ces viſceres ne formant qu'un peloton; le méſentere farci d'une matiere blanchâtre, ſolide, & quelquefois pierreuſe, ſuppuré, putride & détruit. Ce qu'on obſerve plus particuliérement dans les vieillards, regarde les oſſifications des cartilages, des tendons, des ligaments, des arteres, des valvules du cœur, de la faulx, de la tente du cervelet, &c. ſans parler de l'altération des viſceres qu'on ne rencontre que par accident: j'ai vu enfin, dans un ſujet dont l'eſtomac & le pancréas étoient ſquirrheux, les membres, quoique refroidis, conſervant toute leur flexibilité. On juge

Atrophie.

bien que la plupart des déſordres, dont je viens faire mention, doivent être regardés comme le produit de la maladie qui fait le ſujet de cet article. Atrophie.

La *ſaignée* eſt ici très-rarement néceſſaire. Les *émétiques* & les *purgatifs* y doivent être employés, lorſque l'état des premieres voies le demandent; hors de ce cas, on doit les donner avec beaucoup de réſerve: cependant l'eſtomac doit être ſouvent regardé comme le foyer de cette maladie; & c'eſt dans la vue d'en rétablir les fonctions, qu'on fait uſage des *ſtomachiques*, des *amers* & des *fortifiants*; tels ſont les citrons, le quinquina, l'abſinte, les martiaux, & les eaux minérales qui participent de leur nature. Les *humectants*, les *tempérants*, les *dépurants* & les *antiſcorbutiques*; les *adouciſſants*, & les *rafraîchiſſants*, comme les crêmes d'orge & de riz, le ſagou, les gelées; les bouillons de poulet, d'écreviſſes, de limaçons & de tortue; le lait, le petit-lait, les émulſions, &c. ſont les aliments & les remedes qui conviennent à l'atrophie, lorſque l'eſtomac permet d'en uſer. Les *calmants* ſont ſouvent néceſſaires: le camphre, la liqueur anodine minérale, la poudre tempérante, ſont ceux qu'on donne avec le plus de ſûreté. Les *épithêmes* ſtomachiques, les *bains*, les *frictions*, ſont des acceſſoires qui peuvent avoir leur utilité. On retire enfin de grands avantages de la diſſipation, du *changement d'air*, de l'exercice agréable,

& sur-tout de celui du cheval, &c. La plupart de ces remedes peuvent convenir au *marasme des vieillards*, & en retarder les progrès ; mais on doit plus insister sur les *analeptiques*, & principalement sur le vin, qui est, comme on le dit vulgairement, le lait des vieillards, mais qui doit être toujours donné avec ménagement.

Atrophie.

L'HÉMORRAGIE.

QUOIQUE nous ayions destiné plusieurs articles pour les *hémorragies* qui se présentent le plus souvent dans la pratique, nous ne laisserons pas de placer dans celui-ci quelques *observations générales*, tant pour éviter les répétitions, que pour y faire entrer quelques éclaircissements, dont les autres ne sont pas susceptibles. Le nez, les bronches, l'estomac, les boyaux, les parties génitales de l'un & de l'autre sexe, les hémorroïdes & les varices des jambes; l'alvéole des dents arrachées, & les plaies, sont le siége des hémorragies les plus considérables. Le sang peut couler encore des yeux, des oreilles, des levres, & de toutes les parties de la bouche, des mamelles, du nombril, des aînes, des aisseles & des extrémités, sans parler des sueurs sanglantes; mais tous ces cas sont assez rares, & la perte de sang ne peut guere être excessive.

Les jeunes gens, ceux qui ſont d'un tempérament ſanguin & bilieux; les hommes les plus vigoureux, ceux qui ſont les plus ſuſceptibles de colere; les grands buveurs; ceux qui vivent dans l'abondance, & enfin les ſcorbutiques ſont les plus *ſujets* aux hémorragies. L'air chaud & humide, l'uſage des alimens aromatiſés & des liqueurs ſpiritueuſes, les travaux pénibles, &c. y *diſpoſent*. Les hémorragies du poumon, de l'eſtomac, des reins, de la veſſie & de la matrice des femmes groſſes, ſont les plus *redoutables*: celles du nez, des hémorroïdes & de la matrice ſont plus ſouvent *utiles* que dangereuſes, ſur-tout lorſqu'elles ſont périodiques, ſans parler des critiques, qu'on ſait être la voie que la nature prend pour la guériſon de beaucoup de maladies aiguës. Les hémorragies qui viennent par accidents, comme d'un coup, d'une chûte, &c. ſont *peu à craindre*: celles qui ſuppléent aux regles des femmes, ſoit qu'elles ſe faſſent par l'eſtomac, le poumon ou par d'autres voies, ne doivent pas alarmer: à l'égard des autres, elles peuvent jetter dans la bouffiſſure, l'hydropiſie, la phthiſie, le maraſme, &c. Il eſt bon de remarquer que les jeunes gens, ſujets aux hémorragies, comme ceux qui ont ſouffert de nombreuſes ſaignées, ont beaucoup de penchant à la pléthore, parce que le ſang qu'on perd, ſe répare avec une très-grande facilité, lorſque les organes ſont bien diſpoſés.

L'hémorr.

Tout le monde ſait qu'il eſt *imprudent d'arrêter* trop tôt l'*hémorragie ;* mais il eſt difficile de marquer juſqu'à quel point on doit laiſſer couler le ſang : on peut dire là-deſſus qu'on commet plus de fautes, en l'arrêtant trop tôt, qu'en en laiſſant trop perdre, parce qu'il eſt très-rare qu'on meure d'une hémorragie, & que rien n'eſt plus commun que les déſordres qui ſuivent ſa trop prompte ceſſation : l'état du pouls & les foibleſſes ſont des indices peu certains, puiſqu'on voit tous les jours, des hommes très-robuſtes tomber en ſyncope à une démi-ſaignée ; &, ſi l'on en croit tous les obſervateurs, on peut perdre, en très-peu de temps, depuis 20 juſqu'à 40 livres de ſang, ſans en mourir. Mais, ſi l'on réſiſte à une perte de ſang ſi prodigieuſe, n'a-t-on pas lieu d'en craindre les ſuites, puiſqu'on en voit tous les jours de très-fâcheuſes, après des hémorragies bien éloignées de ces excès ? Les pertes de ſang, tant accidentelles qu'habituelles ou périodiques, ceſſent communément d'elles-mêmes ; mais ſi elles ſont exceſſives, elles demandent du ſecours : il eſt encore néceſſaire pour les hémorragies fréquentes & irrégulieres, dont on doit toujours redouter les *ſuites*. Les praticiens ſavent que les enfants qui ont été ſujets aux hémorragies ſont diſpoſés, dans leur adoleſcence, aux maladies de la poitrine ; &, dans un âge plus avancé, au flux hémorroïdal, aux maladies ſpaſmodiques, à la goutte, à la pierre, &c.

L'hémorr.

L'*ouverture*

L'*ouverture des cadavres* de ceux qu'une hémorragie a enlevés ou qui en avoient eu de fréquentes, a manifesté dans *la tête*, des abcès à la surface du cerveau ; des extravasions de sang, tant en dedans qu'en dehors de ce viscere, & même dans la moëlle de l'épine. On a vu dans la *poitrine* les bronches inondées de sang; les poumons desséchés, adhérents à la plevre & au médiastin, engorgés, enflammés, suppurés, ou dans un état de pourriture; le cœur, tantôt volumineux & gorgé de sang; tantôt petit & vuide, & son enveloppe détruite; de l'eau enfin dans la poitrine & dans le péricarde. Le *bas-ventre* a présenté l'estomac & le canal intestinal remplis de sang extravasé, réduit à un petit volume, & dans un état de putridité; le foie blanchâtre & privé de sang; d'un grand volume, durci, obstrué, ou chargé de tubérosités, enflammé & suppuré, la rate au-dessus de sa grosseur ordinaire, dure, avec des marques de pétrification, renfermant du pus ou de la sanie : le pancréas engorgé & squirrheux ainsi que le mésentere & l'épiploon, la veine-cave remplie d'un sang épais & condensé; les reins d'une grosseur démesurée, des épanchements séreux, &c. Nous ne ferons aucune mention ici de plusieurs vices de la matrice qui ont donné lieu à des pertes de sang, ni d'autres désordres qui appartiennent à l'hémoptysie, au vomissement & au pissement de sang, & à

L'hémorr.

——— la diarrhée ſanglante, qui auront leurs
L'hé- articles à part.
morr. On prévient l'hémorragie par les *ſaignées* & l'application des *ſang-ſues*; par les *rafraîchiſſants*, tant farineux qu'acides & *nitreux*; par les *tempérants* & les *abſorbants*, par le *petit-lait*, &c. On doit, lorſqu'on eſt menacé, garder le repos & vivre frugalement, s'abſtenir ſur-tout des aliments échauffants, du vin, des liqueurs ſpiritueuſes & du café: les bains ſont encore, pour quelques-uns, très-efficaces. L'*hémorragie exceſſive* & *actuelle* demande d'autres remedes: on y emploie les *calmants* & les *anti-ſpaſmodiques*: mais leurs effets ſont trop lents pour qu'on puiſſe y compter. On tire bien plus d'avantage des *ſaignées*, des *ligatures* aux poignets & aux chevilles; des *frictions* dans les parties éloignées, de *l'immerſion* de ces mêmes parties dans l'eau chaude, &c. Nous devons avertir, à l'égard des ſaignées, qu'il eſt dangereux de les pouſſer trop loin, & qu'on a vu ſouvent qu'elles jettoient dans des convulſions, ſans parler de la bouffiſſure & de l'hydropiſie, qui en ſont les ſuites. Nous ferons encore obſerver qu'on doit peu attendre des calmants & des anti-ſpaſmodiques, dont l'effet eſt trop lent pour une maladie qui demande un prompt ſecours.

On tire quelque avantage des ventouſes ſeches; des ligatures au poignet, aux coudes, aux genoux, aux chevilles; des frictions dans les parties les plus éloignées; de

l'immersion des extrémités dans l'eau tiede, &c. On use encore des *topiques astringents* & *styptiques* pour les hémmoragies qui en sont susceptibles : on applique des linges trempés dans l'*eau froide*, dans le *vinaigre* ou l'*oxycrat*, autour du col, aux bourses, &c. sans négliger cependant les remedes internes, tels que la *poudre* d'HELVETIUS, composée d'alun & de sang de dragon; l'essence de RABEL, &c. Mais, je le répete, tous ces astringents, tant internes qu'externes, ne doivent être employés que dans les cas pressants, & lorsque la vie des malades est en danger. Je ne parle pas de la *poudre de sympathie*, parce qu'elle est connue de tout le monde, & que les médecins n'ont pas besoin d'être désabusés sur les propriétés chimériques qu'on lui attribue : elle peut être cependant d'un bon secours, employée comme les autres topiques. Nous ne devons pas oublier enfin l'agaric si célébré de nos jours, comme un puissant astringent propre à arrêter le sang même des arteres : on a très-bien jugé de son application; mais on a très-mal connu sa maniere d'agir. Ce corps n'a rien d'astringent; & on doit le regarder comme une espece de duvet qui s'applique mieux que toute autre chose à l'ouverture des vaisseaux, & qui leur sert de bouchon, pourvu qu'il soit contenu par un bandage convenable; delà vient qu'on n'en peut rien faire contre l'hémorragie du nez.

L'hémorr.

PHLEGMON ET ABCÈS.

L'ÉLÉVATION, la tenſion luiſante, & la rougeur dans une partie d'une certaine étendue; la douleur ſouvent pulſative, & la chaleur, manifeſtent aſſez la tumeur inflammatoire qu'on nomme *phlegmon :* l'éréſipelle, qui en approche le plus, s'éleve moins, s'étend davantage, & n'occupe que la peau : le bubon a ſon ſiége dans les glandes : le charbon & le furoncle ſont des ſortes de phlegmons qui ont leurs ſignes particuliers : les engelures & les panaris n'attaquent que les extrémités, ſans parler de quelques autres tumeurs inflammatoires, qui viennent de la brûlure, de la morſure & piquure des animaux, & qui auront leurs articles à part. Lorſque l'inflammation ne s'éleve pas en tumeur pour former ce qu'on appelle *phlegmon*, on lui donne le nom général de *phlogoſe ;* mais on varie beaucoup ſur l'application que l'on fait de ſes termes. L'inflammation de l'une & l'autre eſpece eſt ordinairement produite par un vice de ſang, ou des humeurs; elle vient auſſi quelquefois de cauſe externe : la fievre plus ou moins conſidérable, qui l'accompagne, peut donner lieu aux ſymptomes les plus graves, tels que le délire, l'oppreſſion, les anxiétés, &c. Le phlegmon participe

quelquefois de l'érésipelle, de l'œdeme & du squirrhe; il se termine le plus souvent par la résolution ou la suppuration, dans quelques circonstances; il tombe en gangrene, ou il s'endurcit & devient squirrheux. Phleg. & abc.

L'*abcès* est la suite la plus ordinaire du phlegmon, & autres inflammations externes; on doit s'y attendre lorsque la douleur, la chaleur & le battement augmentent jusqu'au quatrieme jour: s'il est superficiel, la peau se relâche; le centre de la tumeur blanchit, & l'on sent une fluctuation assez manifeste. Mais on doit se souvenir, lorsqu'il sera question du foie, que ce dernier signe peut regarder aussi l'engorgement de la vésicule du fiel. La peau ne change pas de couleur; & l'on a de la peine à sentir le liquide, si l'abcès est situé profondément: la *suppuration* est alors plus tardive; cependant la maturité du pus peut être annoncée par la cessation des douleurs, de l'inflammation & autres accidents. Nous avons dit que les abcès internes étoient désignés par des frissons irréguliers; mais les externes en excitent plus rarement: la fievre accompagne l'accroissement des uns & des autres; il faut même un certain degré de chaleur fébrile pour la formation du pus; & l'on a remarqué très-souvent que son absence ou sa foiblesse rendoit la suppuration imparfaite, & que la tumeur pouvoit prendre alors le caractere du squirrhe: la

violence de la fievre eſt également à craindre; elle retarde la ſuppuration, & excite quelquefois la gangrene.

Phleg. & abc.

Le *phlegmon* n'eſt pas *dangereux*, lorſque le ſujet n'eſt ni cachectique, ni ſcorbutique, ni ſcrophuleux, ni vérolé; mais il peut avoir des *ſuites fâcheuſes*, lorſqu'il participe de quelqu'une de ces maladies. Si la douleur & la chaleur ceſſent tout-d'un-coup, & que la tumeur s'affaiſſe avant le temps ordinaire, on doit craindre pour les parties internes: ſi la tumeur ſe durcit inſenſiblement, il eſt dangereux, comme nous l'avons dit, qu'elle ne devienne ſquirrheuſe; ſi elle eſt livide, s'il s'y éleve des phlictenes, on eſt menacé de la gangrene: on ſait aſſez que les abcès ſuperficiels qui s'élevent en pointe, blanchiſſent & percent ſouvent d'eux-mêmes. Nous avons fait obſerver ailleurs que les abcès internes qui ſe deſſéchent, donnoient quelquefois lieu à des dépôts vers la peau: il peut arriver la même choſe aux abcès externes, dont le pus eſt quelquefois repompé pour ſe jetter ſur le foie, le poumon & les autres viſceres. Il arrive encore, dans les uns & les autres, que la matiere purulente, repriſe par les vaiſſeaux, prend la route des ſelles, des urines, &c. On a vu des abcès ſur la poitrine, qui communiquoient avec ceux de la capacité; & cette communication ne ſe fait point, ſans que les côtes en ſouffrent. On a trouvé, dans les abcès des pierres,

des épingles, des aiguilles, des arrêtes, des os, des épis, des balles de plomb, des lombris, &c. Phleg. & abc.

Le phlegmon demande, au commencement, des *saignées* plus ou moins nombreuses, selon son étendue, le degré de chaleur & de la fievre. Il faut, dans tous les temps, tenir le ventre libre; mais les *purgatifs* n'y sont guere employés que lorsque l'état des premieres voies le demande, ou que les sujets sont cachectiques : cependant ils peuvent être propres à prévenir la métastase qui menace quelquefois les visceres. Les *humectants*, les *tafraîchissants* & les *tempérants*, tels que le petit-lait, l'eau d'orge, la légere limonade, les émulsions nitrées, &c. y sont fort employés. La violence des douleurs force quelquefois de recourir aux *calmants*; mais ce doit être avec beaucoup de réserve : on a donné encore des *diaphorétiques* & des *vulnéraires*, lorsque les circonstances l'ont exigé.

Mais les *topiques* doivent faire le principal point de ce traitement; tels sont les *émollients* & les *anodins*, les *résolutifs* & les *digestifs* : c'est l'état de la tumeur plus ou moins douloureuse, tendant à la résolution ou à la suppuration qui doit en régler le choix & la combinaison. Les *cataplasmes* avec le lait & la mie du pain, avec la racine de patience & de guimauve, avec les feuilles d'oseille, de seneçon, de mauve, de bouillon blanc; avec les mu-

cilages, les figues, les graiſſes, les huiles,
Phleg. &c. ſont les plus propres à ramollir : ceux
& abc. qu'on prépare avec les fleurs de camomille, de mélilot & de ſureau, avec les farines de ſeigle, de cumin & de fénugrec, &c. paſſent pour être réſolutifs. On fait entrer enfin, dans ceux qui ſont deſtinés à favoriſer la ſuppuration, outre les oignons ordinaires, & ceux de lys, le vieux levain, l'onguent baſilic, celui de la Mere, &c. On eſt obligé quelquefois de rendre les uns & les autres *calmants*, pour appaiſer la violence des douleurs, en y ajoutant 15 ou 20 grains d'opium; mais il faut le faire avec beaucoup de circonſpection, dans la crainte d'attirer la gangrene: on doit encore redouter l'uſage des *répercuſſifs*, qui peuvent faire dégénérer la tumeur en ſquirrhe, ainſi que l'expérience ne l'a fait voir que trop ſouvent.

Lorſqu'on connoît, aux ſignes que nous avons énoncés, que *l'abcès* eſt dans ſa *maturité*, on ne doit pas manquer de l'ouvrir, ſoit avec un *inſtrument tranchant*, ſoit avec le *cauſtique* : la préférence de l'un de ces moyens doit être tirée de la connoiſſance des parties, & regarde la chirurgie, qui apprend auſſi à diriger convenablement l'inciſion. Si l'on ouvre l'abcès avant ſa maturité, on en retarde la guériſon; ſi on laiſſe trop croupir le pus, on expoſe les parties voiſines : il eſt très-important de faire ces attentions, tant pour les abcès de la gorge & de l'anus,

que pour ceux qui ſont ſitués ſur les ligaments, le périoſte & les ſutures : ceux qui ſont placés ſur la poitrine & le bas-ventre, qui peuvent par conſéquent s'ouvrir dans leurs cavités, le demandent auſſi. On traite *l'abcès ouvert* avec l'onguent baſilic, le mondificatif d'ache, l'onguent de la Mere, le diachylon, & autres *digeſtifs* & *déterſifs*, ſelon que les bords engorgés demandent qu'on entretienne la ſuppuration : dans les autres cas, où l'on ſe propoſe de *deſſécher*, on uſe du diapalme, de l'emplâtre de Nuremberg, &c. mais il paroît que c'eſt bien plus l'ouvrage de la nature que celui de l'art. Si le phlegmon & l'abcès ſont le produit de quelqu'autre maladie, il n'eſt pas douteux qu'on ne doive recourir aux remedes qui lui ſont propres : nous expoſerons dans d'autres articles ceux qui conviennent à l'ulcere, au ſquirrhe & à la gangrene, qui peuvent, comme nous l'avons dit, être les ſuites du phlegmon. Phleg. & abc.

ULCERE ET FISTULE.

ON doit ſans contredit diſtinguer les *ulceres*, qui ſont la ſuite du plegmon, de l'éréſipelle, du bubon & du ſquirrhe, de ceux qui ſont le produit des plaies, de la contuſion, de la brûlure, des cauſtiques, de la gangrene, &c. mais il eſt encore

plus important de faire des recherches ſur le vice du ſang ou des humeurs, ſcorbutique, vérolique, ſcrophuleux, ou cancéreux, qui peut les entretenir. Les *fiſtules* ne different des ulceres, que par les finus & les clapiers que le pus y creuſe; d'où il réſulte que leur entrée eſt communément plus étroite que le fond: les fiſtules à l'anus, & les lacrymales ſont les plus célebres: nous en parlerons ailleurs.

Ulcere & fiſt.

Les *ulceres* récents, dans les ſujets jeunes, & d'une bonne conſtitution, ſur-tout lorſqu'ils viennent à la ſuite du phlegmon, *ſe guériſſent facilement*; mais il n'en eſt pas de même de ceux qu'on porte à un âge avancé, qui ſont le produit de l'éréſipelle, de l'œdeme, du ſquirrhe, ou qui ſe rencontrent dans des ſujets cachectiques, ſcorbutiques, vérolés ou écrouelleux. On ſait que les ulceres du nez, de la gorge, des mamelles & des parties génitales ſont les plus rebelles; les putrides, les verminеux, ceux qui rendent un pus fétide, gluant, diffous, ſanguinolent, verdâtre ou de toute autre mauvaiſe couleur: les ulceres dont les bords ſont renverſés, dont les chairs ſont molles, baveuſes ou fongueuſes, livides, verdâtres, noires, &c. les phagédéniques, les fiſtuleux; ceux enfin qui ſont avec carie, & qui jettent une ſanie huileuſe & noirâtre, ſont auſſi *très-difficiles à guérir*, &, pour la plupart, incurables. L'*hémorragie* des ulceres eſt toujours *redoutable*: le pus repompé &

infectant les crachats, les selles & les urines, est d'un mauvais augure. Les *vieux ulceres* jettent souvent dans le marasme & la fievre lente : cependant ils sont quelquefois *salutaires* aux vieillards : c'est même pour eux un égout qu'on ne sauroit dessécher, sans les exposer aux plus grands dangers ; & *l'ouverture des cadavres* a manifesté souvent les désordres qui en étoient la suite. Ulcere & fist.

Tout ce que nous venons de dire touchant les ulceres, doit aussi s'appliquer aux *fistules* qu'on ne doit regarder que comme des ulceres sinueux & caverneux, qui, en général, sont plus *difficiles à guérir*, & demandent presque toujours la main du chirurgien, parce que les topiques, si l'on en excepte les injections, ne peuvent pas parvenir à leur fond. Celles qui pénetrent jusqu'aux tendons, aux cartilages & aux os, sont les plus rebelles, & souvent *incurables*. On peut porter le même jugement des fistules qui communiquent avec la capacité du ventre ou de la poitrine, qu'on doit ouvrir au plutôt, lorsqu'on a fait la faute de les laisser fermer. Le foyer des fistules est souvent très-éloigné de leur ouverture : on en a vu aux aines, qui étoient entretenues par des côtes cariées ; au jarret, par la pourriture de la tête du fémur ; à l'anus, par la carie des vertebres des lombes, & même du dos, &c.

Tout le monde sait qu'on se propose,

Ulcere & fiſt.

en traitant les ulceres, de les dégorger par la ſuppuration, de les déterger & de les cicatriſer; mais on n'eſt pas toujours d'accord ſur les moyens qui peuvent procurer ces avantages; car on n'a pas moins de doute ſur l'effet des *topiques*, que ſur celui des remedes internes. Sans entrer dans cet examen, je me contenterai de propoſer ceux qui ſont les plus approuvés, & dont un long uſage ſemble conſtater l'efficacité: tels ſont les *digeſtifs*, comme l'huile d'hypericum, de lys & de jaune d'œuf, le ſtyrax, la térébenthine, les baumes naturels, celui de LUCATEL, du Commandeur, &c. l'onguent baſilic, celui de la Mere; l'emplâtre diachylum, de mucilage, &c. topiques qui paroiſſent les plus propres à exciter la ſuppuration & à l'entretenir. On fait un grand uſage des relâchants & des *anodins*, qui peuvent remédier aux douleurs, aux démangeaiſons & à la ſéchereſſe des ulceres; tels ſont l'eau de guimauve, la décoction de bouillon-blanc, de nénuphar, de ſolanum & de tête de pavot, les mucilages, le beurre & la crême de lait, l'huile de lys & de camomille; le *mica panis*, & autres cataplaſmes émollients; l'onguent d'althæa, l'album rhaſis, le pompholyx & le populeum; le cérat de Galien, & l'emplâtre de blanc de baleine. Les *déterſifs* ſont encore fort employés; tels ſont la décoction d'orge, des plantes vulnéraires, de l'ariſtoloche, des feuilles de noyer, &c.; les eaux de Balaruc, de

Plombieres, de Bareges, du Mont-d'Or, de la Motte & quelques autres thermales; le mondificatif d'ache, l'onguent *Apoſtolorum*; le baume verd, celui d'ARCÆUS, &c. Ulcere & fiſt.

Tout le monde connoît la néceſſité des *deſſicatifs* & des *cathérétiques*, propres à délivrer les ulceres des humidités ſuperflues, & à détruire les chairs baveuſes & les calloſités; tels ſont l'eau de chaux, l'iris de Florence, la ſabine, l'ochre, la craie, la céruſe, la litharge, la tuthie, l'alun calciné, les précipités; l'onguent ægyptiac, le pompholyx, le baume verd, la teinture de myrre & d'aloës, l'eau phagédénique; le collyre de LANFRANC, l'huile de camphre; la pierre à cautere, l'infernale, & autres cauſtiques; l'emplâtre de Nuremberg, &c. Les *aſtringents* ſont quelquefois utiles; ils peuvent remédier à la ſuppuration trop abondante & à l'hémorragie; on donne cette propriété aux roſes rouges, aux balauſtes, à la prêle, à l'écorce de grenade, au ſang de dragon, au bol, à l'alun, au vitriol, à l'eau ſtyptique & à celle de RABEL; au cérat de pierre calaminaire, &c. On oppoſe encore à l'hémorragie, l'agaric, la ligature, la compreſſion, &c.

Tels ſont les topiques dont on uſe le plus familiérement pour les plaies: mais on doit éviter leur trop fréquente application; car on convient aujourd'hui qu'il faut *panſer rarement* les plaies, non-ſeu-

lement pour ne les pas trop exposer à l'impression de l'air, mais encore pour ne pas interrompre l'opération de la nature, toujours plus sûre que celle d'art; il n'y a point de chirurgien de bonne foi qui n'en convienne. On a vu quelquefois qu'un *cautere* appliqué à la partie opposée, lorsque l'ulcere n'étoit point entretenu par la carie, avoit très-bien réussi: on change à la vérité un ulcere contre un autre; mais l'avantage est du côté de celui qu'on place où l'on veut, & auquel on donne des bornes.

Ulcere & fist.

Les *ulceres calleux*, les *fistuleux*, comme ceux qui sont avec *carie*, ou *gangrene*, ont besoin de la main du chirurgien: il faut, pour les premiers, consumer les *callosités* avec les *escarotiques*. On ne sauroit se dispenser de découvrir le fond des fistuleux, pour y porter le remede convenable: les injections sont sans doute très-utiles pour les ulceres sinueux & les *fistules*; mais il est rare qu'on en vienne à bout par ce moyen: on doit recourir à l'incision, pour grandir leur entrée, & en appercevoir le fond; il faut consumer les callosités avec les cathérétiques; faire exfolier les os cariés, &c. Nous parlerons plus en détail de ce traitement dans les articles de la *fistule à l'anus*, & de la *lacrymale*. On attaque la *carie* avec le cautere actuel, avec la rugine, avec l'euphorbe, & autres remedes que nous rapporterons en son lieu. On combat la *gangrene*

par des ſcarifications juſqu'au vif, avec l'eſprit de vin camphré & autres ſpiritueux, dont nous ferons mention dans ſon article. On eſt enfin ſouvent obligé d'en venir à *l'extirpation* ou à *l'amputation* pour les *ulceres cancéreux*, comme pour ceux qui ſont accompagnés de *carie* & de *gangrene*. Ulcere & fiſt.

Quelque efficaces que puiſſent être tous ces ſecours, ils deviennent inutiles, ſi l'on ne s'applique à découvrir le vice *originaire*, ou *acquis*, qui entretient les ulceres, & ſi on ne l'attaque par des remedes internes. On peut connoître le vice ſcorbutique, le vérolique, & le ſcrophuleux; mais il y a d'autres états plus difficiles à découvrir, qui n'y mettent pas moins d'obſtacles, & cette conſidération ne regarde pas plus les ulceres que les autres maladies, dont les complications cauſent toujours beaucoup d'embarras. Il ſeroit donc inutile de rapporter ici tous les *remedes internes* qu'on peut faire entrer dans le traitement des ulceres; on peut les tirer des autres articles; & il nous ſuffit d'indiquer dans celui-ci, ceux dont on uſe le plus ſouvent: tels ſont la *ſaignee*, (on ſait qu'elle eſt propre à appaiſer la phlogoſe & l'éréſipelle, qui environnent aſſez ſouvent les plaies) les *vomitifs* & les *purgatifs*, dont la bonne adminiſtration aſſure le ſuccès des autres remedes.

Après cette préparation, le lait, les crêmes d'orge, de riz & autres *adouciſ-*

ſants, ſont ſouvent mis en uſage : on en fait
Ulcere & fiſt. auſſi beaucoup des *délayants*, des *tempérants* & des *dépurants* ; comme du petit-lait, des eaux acidules minérales, de la patience, de la chicorée, de la fumeterre, du creſſon, des écreviſſes, &c. On ne doit pas ſur-tout négliger l'uſage intérieur des *vulnéraires* & des *déterſifs*, comme de l'hypéricum, de l'aigremoine, de la bugle, de la pervenche, de la verveine, du pied-de-lion, & autres plantes de cette qualité ; du miel, de l'eau de chaux, des baumes naturels & artificiels, & toutes les eſpeces de térébenthines : on peut mettre dans cette claſſe les eaux de Bonnes, celles de Bareges, du Mont-d'Or, d'Aix-la-Chapelle, & autres *thermales*. On a employé encore, avec ſuccès, l'eſquine, la ſalſepareille, les viperes, l'antimoine diaphorétique, & autres *remedes qui pouſſent vers la peau* : on n'a pas oublié les *cordiaux*, les *abſorbants*, les *apéritifs* & les *fondants*, &c. Les praticiens inſtruits ſavent aſſez connoître les cas qui demandent quelqu'un de ces remedes ; & il ſuffit de leur mettre ſous les yeux. Nous avons dit qu'il falloit bien ſe garder de vouloir guérir les anciens ulceres que les vieillards portent aux jambes, ou ailleurs : il faut, au contraire, lorſqu'ils paroiſſent ſe deſſécher, avoir l'attention de les renouveller avec la gentiane, l'iris de Florence, les cantharides, &c. L'éponge préparée eſt encore un moyen très-doux pour empêcher la réunion

des plaies, ou pour dilater l'entrée des fistules; & ce moyen est très-employé.

LE BUBON.

C'EST une tumeur inflammatoire circonscrite, accompagnée le plus souvent de douleur, de chaleur & de pulsation: elle a son siége dans les *glandes*, tant des aines que des aisselles, du col, &c. On distingue trois sortes de *bubons*, savoir le *simple*, le *vénérien*, & le *pestilentiel*; auxquels on peut ajouter le *scorbutique* & le *scrophuleux*, beaucoup plus rares, ordinairement squirrheux, & qui ne sont guere placés aux aines. Le *bubon simple*, qui approche de la grosseur d'un œuf, occupe ordinairement les glandes inguinales, & rarement les axillaires: il est souvent accompagné de la fievre, & se termine le plus souvent sans secours, & assez promptement, par la résolution; mais dans quelques-uns il est long-temps à se résoudre ou à suppurer, & dégénere même en fistule; les enfants & les jeunes gens y sont assez sujets: c'est sur-tout à l'âge de puberté qu'on le voit fréquemment, ou vers le temps que les enfants grandissent le plus; cependant les autres âges n'en sont pas exempts.

Le *bubon vénérien*, qui varie beaucoup, tant par ses progrès, que dans sa durée,

ne vient qu'aux aines, & après un com-
Bubon. merce impur: il occupe une ou plusieurs glandes, tantôt d'un seul côté, tantôt des deux; & sa grosseur excede quelquefois celle du poing. Ce bubon est d'autant plus aisé à guérir, qu'il approche du phlegmon; s'il participe de l'œdeme & du squirrhe, il est très rebelle, & peut dégénérer, par un mauvais traitement, en fistule ou en cancer: c'est un symptome certain de vérole, s'il paroît long-temps après le commerce avec une femme infectée, c'est-à-dire, après plusieurs mois ou plusieurs années; mais, s'il se manifeste plutôt, je veux dire, après quelques jours du commerce suspect, il ne donne, quoi qu'on en dise, aucune certitude de la vérole. Il est très-important d'observer, à l'occasion du bubon vénérien, que la douleur vive de l'uretre dans la gonorrhée, ou la stranguerie violente, peut exciter aux glandes inguinales un gonflement qui ne manque pas de se dissiper lorsque la douleur cesse: on sait que les douleurs du bras & de la bouche produisent tous les jours le même effet sur les glandes du col & des aisselles. Combien de fois n'a-t-on pas traité cet engorgement passager des glandes inguinales, pour le bubon dont nous parlons, dont les ignorants ont regardé la guérison, toujours prompte, comme un rare effet de leurs remedes? On a encore pris quelquefois la hernie crurale pour un bubon; on a même eu la témérité d'en faire l'ou-

verture, au grand détriment des malades: le premier aſpect eſt ſouvent le même: mais la tumeur que forme le déplacement du boyau, eſt toujours plus régulièrement ſphérique, & ſa baſe eſt plus étroite; elle cede d'ailleurs au tact, puiſqu'on a la liberté de la faire rentrer; circonſtance qui ne laiſſe aucun doute ſur ſon caractere. Bubon.

Le *bubon peſtilentiel*, outre les aines & les aiſſelles qu'il attaque le plus ſouvent, ſe montre encore ſous les oreilles, au col, à la poitrine & ailleurs; les ſignes qui appartiennent à la maladie dont il eſt le ſymptome, le diſtinguent aſſez des autres eſpeces: il faut cependant remarquer que la peau, dans celui-ci, s'enflamme: ce qui n'arrive ni au ſimple, ni au vénérien; que ſa chaleur eſt brûlante; que la tumeur eſt le plus ſouvent inégale, ou chargée de puſtules noires ou gangreneuſes, & que ſa baſe eſt entourée d'un cercle de différentes couleurs: on doit le regarder comme critique, lorſqu'il s'éleve & ſuppure promptement; mais dans tous les autres cas, il n'apporte aucun changement à la maladie: ſa rentrée enfin eſt mortelle. Les *bubons ſcorbutiques* & ſcrophuleux peuvent prendre l'aſpect des précédents; & l'on auroit beaucoup de peine à les connoître, ſi l'on n'étoit conduit par les ſignes de la maladie principale, dont nous avons déjà parlé.

Le *traitement* général des *bubons* differe

peu de celui du phlegmon : le *ſimple* cede
Bubon. aux remedes les plus communs, & n'en demande le plus ſouvent aucun ; cependant on en rencontre quelquefois dont on vient à bout difficilement avec les plus puiſſants *ſuppuratifs*, & même les *ventouſes*. Le *bubon vénérien* demande des *ſaignées*, & autres remedes généraux, propoſés dans l'article du *phlegmon* : on uſe auſſi en même-temps des topiques *émollients*, *réſolutifs* & *digeſtifs*, ſelon les différents états de la tumeur : le *mica panis*, qu'on doit renouveler ſouvent, eſt peut-être, pour les cas ordinaires, le plus propre à remplir toutes ces vues : on peut lui ſubſtituer, pendant le jour, l'emplâtre de diachylon gommé, ou l'onguent de la Mere, lorſque les malades ſont obligés de ſortir de leur chambre : il eſt même permis d'en continuer l'uſage, lorſque l'abcès a été ouvert ; mais ces topiques ſont inſuffiſants, ſi la tumeur eſt indolente : on a recours alors aux *ventouſes ſeches*, aux *véſicatoires* ; & même au *cauſtique*. Lorſqu'on a, par ces moyens, excité la ſuppuration, il eſt très-important de l'entretenir long-temps, c'eſt-à-dire, trente ou quarante jours ; c'eſt le plus ſûr des moyens qui peuvent garantir de la vérole, ſur-tout ſi l'on fait en même-temps un prudent uſage du *mercure*, tant *extérieurement*, par des légeres frictions, avec la pommade ordinaire, ſur la partie même & aux environs de la tumeur, ou avec l'em-

plâtre de VIGO, &c. qu'*intérieurement*, par la panacée, le mercure doux, & autres préparations de cette eſpece. Les *purgatifs* ménagés ſont utiles, & conviennent principalement lorſqu'il y a quelque ſalivation. On eſt enfin ſouvent obligé de traiter la vérole dans les formes, pour terminer les bubons fiſtuleux & ſquirrheux: ces derniers même réſiſtent à ce traitement, s'ils acquierent un caractere carcinomateux; ils n'admettent alors qu'une cure palliative, parce qu'il n'eſt guere poſſible de les extirper. Bubon.

La ſuppuration n'eſt pas moins néceſſaire dans le traitement du *bubon peſtilentiel*, que dans celui des précédents: il faut même qu'elle conſume entiérement la glande; on emploie, dans cette vue, les moyens les plus connus: les *cataplaſmes émollients* & *pourriſſants* terminent heureuſement ceux qui ſont beaucoup enflammés, qu'on ouvre avec la lancette dans le temps convenable; mais l'emplâtre *diachylon* eſt plus approprié aux autres, qu'on attaque avec le *cauſtique*, lorſque leur maturité le permet: on excite enſuite & l'on entretient la *ſuppuration* avec l'onguent d'althæa, le baſilic, le baume d'ARCÆUS, &c. Nous ne parlerons pas des remedes internes, parce qu'il en eſt aſſez fait mention dans l'article de la *Peſte*. Pour les *bubons ſcorbutiques* & *ſcrophuleux*, ils ſont ſoumis à la méthode générale, & aux remedes internes que nous avons propoſés dans

les articles du *Scorbut* & des *Ecrouelles*, ſans leſquels on n'obtient rien du traitement externe.

LE CHARBON.

ON déſigne par ce nom une tumeur inflammatoire & gangreneuſe, d'un rouge vif; brûlante & très-douloureuſe, plus ou moins ſaillante, mais ſouvent applatie; elle eſt ordinairement précédée ou accompagnée d'une ou pluſieurs puſtules qui noirciſſent bientôt, & ſe ſphacelent. La baſe de cette tumeur eſt entourée d'un *cercle enflammé* & luiſant, livide, noirâtre ou violet, & chargé quelquefois de phlyctenes: le *ſphacele*, qui fait le caractere de cette tumeur, s'étend bientôt, tant en largeur qu'en profondeur, ſi l'on ne prend pas des meſures convenables pour l'arrêter. Le *charbon* ne préſente quelquefois que des *puſtules véſiculaires*, raſſemblées ſur une baſe commune, & qui s'enflamment bientôt, mais ſans beaucoup d'élévation. Je ne ſais ſi l'on ne pourroit pas rapporter à la maladie dont nous parlons, ces *exanthemes gangreneux*, qui paroiſſent quelquefois, tant dans la petite vérole que dans la fievre maligne.

Le *caractere du charbon* eſt de ne point ſuppurer, & de ſe gangrener; & ce n'eſt qu'après la chûte de l'eſcarre, qui laiſſe un

ulcere plus ou moins profond, qu'on peut obtenir quelque ſuppuration : cette tumeur eſt ordinairement un ſymptome de la peſte, ou de la fievre maligne; elle eſt preſque toujours accompagnée d'une fievre très forte, & d'accidents les plus graves : on regarde dans ce cas, le *charbon*, comme l'éruption la plus *redoutable*; on craint ſurtout celui qui paroît au viſage, au col & à la poitrine; on n'eſt pas moins alarmé du charbon qui tient aux glandes, aux parties tendineuſes & aux membranes : il eſt réputé mortel, lorſqu'il occupe la bouche ou le pharynx. L'*ouvertures des cadavres* a appris que les viſceres n'en étoient pas exempts; on en a vu à l'eſtomac, aux inteſtins, aux reins, à la veſſie, &c. on juge bien qu'il y a alors peu de reſſources. Charbon.

On donne encore le nom de *charbon* à une *ſorte de furoncle* qui vient très rapidement, & qui noircit vers la pointe, où il ſe forme un eſcarre plus ou moins étendue : on l'appelle, dans les provinces méridionales, où il eſt aſſez fréquent, *charbon provençal*; il eſt ordinairement ſans fievre. Ce n'eſt quelquefois qu'une veſſie enflammée, dont la phlogoſe fait cependant une aſſez large baſe : quoiqu'il ſoit incomparablement moins à craindre que le peſtilentiel, il ne laiſſe pas cependant d'être quelquefois dangereux. La rentrée de l'un & de l'autre eſt redoutable; on la juge même mortelle pour le peſtilentiel, &

quelques autres d'un mauvais caractere.

Charbon. On ſe propoſe, dans le *traitement* du charbon, de fixer la gangrene, & de faire détacher l'eſcarre des parties ſaines : c'eſt dans cette vue qu'on fait, ſans perdre de temps, des *ſcarifications* juſqu'au vif, & qu'on applique le *mica panis*, ou tout autre cataplaſme émollient : il eſt quelquefois néceſſaire de placer un *cauſtique* au milieu des inciſions qu'on eſt ſouvent obligé de renouveler. On uſe enſuite des cataplaſmes *maturatifs* & *anti-putrides*, où l'on fait entrer le poivre, la thériaque, &c. Pluſieurs mêlent la poudre de la pierre à cautere, du vitriol de Chypre, avec l'onguent baſilicum, ou ægyptiac. Le beurre d'antimoine eſt encore très-propre à détacher l'eſcarre, dont il eſt bon quelquefois de prévenir la chûte, en l'enlevant avec le ſcalpel : lorſque la croûte eſt tombée, on traite l'ulcere ſelon la méthode ordinaire, c'eſt-à-dire, avec l'onguent ægyptiac, le mondificatif d'ache, le baume de Metz, &c. Les *digeſtifs* & les *déterſifs* doivent être ſouvent animés par les ſpiritueux, lorſque l'ulcere eſt menacé de gangrene : l'eau-de-vie camphrée, la teinture de myrrhe & d'aloës, l'eau phagédénique, le baume d'ARCÆUS, l'onguent de ſtyrax, &c. ſont, dans ce cas, les *anti-putrides* les plus employés. On ſe ſervoit très-communément autrefois du *cautere actuel*; il paſſe même encore, parmi les plus experts, pour le moyen le plus ſûr & le plus

plus propre à fixer la mortification; cependant je ne fais par quelle raiſon on n'en fait preſque pas d'uſage: nous ne nous arrêterons pas aux remedes internes, parce qu'ils doivent être tirés des articles de la *Peſte* & de la *Fievre maligne*. Charbon.

Pour ce qui regarde le *charbon provençal*, le traitement en eſt fort ſimple; il demande quelquefois la *ſaignée*, comme les autres remedes généraux: les *cordiaux* peuvent y être utiles; les topiques, que nous venons de propoſer, lui conviennent auſſi: on n'a cependant beſoin, pour la plupart, que du *mica panis*, ou de tout autre *cataplaſme émollient* & *pourriſſant*; mais lorſque la tumeur ne ſe diſpoſe pas à la ſuppuration, on doit uſer de *ſcarifications*, du *beurre d'antimoine*; & autres cauſtiques dont nous avons fait mention, deſquels on obtient ce qu'on auroit vainement attenu de la nature.

CLOU, ET TUMEURS ANALOGUES.

TOUT le monde connoît le *clou*, ou le *furoncle*, mais il n'en eſt pas de même de l'*épinyctide* & du *terminthe*, qui paroiſſent être des tumeurs congeneres, mais beaucoup plus rares. Pour ce qui regarde le *clou*, on ſait qu'il y en a de pluſieurs groſſeurs, mais qu'il n'excede guere celle d'un œuf de pigeon; qu'il a ſon ſiége dans

Clou.

le corps graiſſeux, que la chaleur & la douleur qui l'accompagnent, tourmentent beaucoup les malades, ſur-tout s'ils en ont pluſieurs à la fois, ou s'ils ſe ſuccedent les uns aux autres. Le furoncle ſuppure ordinairement & s'ouvre de lui-même, mais le pus, dans la plupart, perd ſa fluidité & ſort en forme de bourbillon épais & viſqueux. Cette tumeur inflammatoire eſt quelquefois d'un mauvais caractere & accompagnée de la fievre; elle eſt telle, lorſqu'elle participe du ſcorbut & de la vérole: cependant elle eſt rarement dangereuſe, ſi ce n'eſt que la violence de la douleur fait tomber quelquefois les enfants en convulſion.

L'*épinyctide* eſt une puſtule rouge ou livide, très-douloureuſe, de la groſſeur au plus d'une feve, dont la baſe enflammée a plus ou moins d'étendue: elle ſuppure comme le furoncle; mais il n'en ſort guere que de la ſanie: on voit ſouvent pluſieurs de ces puſtules à la fois; elles ſont alors plus petites: j'en ai obſervé ſur la poitrine, qui reſſembloient aux grains de la petite vérole. Il paroît que le caractere eſſentiel de ces puſtules eſt de naître & de cauſer des douleurs très-vives pendant la nuit, & de ne ſuppurer qu'imparfaitement: cependant elles ne ſont pas plus à craindre que le furoncle. Il y a une autre ſorte de puſtule qui reſſemble aſſez à l'*épinyctide*, & qu'on nomme *terminthe*; parce qu'on croit pouvoir la comparer au

fruit du térébinthe, tant à cauſe de ſa forme, qu'à cauſe de ſa couleur noirâtre. Clou.
Cette puſtule affecte le plus ſouvent les jambes: elle eſt enflammée comme l'épinyctide, & ne rend auſſi que de la ſanie. Ces ſortes de puſtules, quoique peu connues, ne ſont pas rares; & il n'y a point de praticien qui ne les ait rencontrées pluſieurs fois; mais on les prend communément pour des furoncles d'un mauvais caractere: ils ne ſont point à craindre, lorſqu'ils ſuivent leur cours ordinaire; mais on doit redouter leur rentrée.

Le *furoncle* demande peu de remedes: les onguents ou les emplâtres *émollients* & *digeſtifs*, ſont preſque les ſeuls dont on ait beſoin; tels ſont l'onguent de la Mere, l'emplâtre diachylum gommé, celui de blanc de baleine, de l'abbé DE GRACE, & autres qu'on continue à employer juſqu'à parfaite guériſon. Lorſque le furoncle eſt très-douloureux, & qu'il excite la fievre, on a recours à la *ſaignée*, ſans négliger les *délayants*, les *tempérants*, & même les *laxatifs*: on uſe alors des cataplaſmes relâchants & digeſtifs, comme du *mica panis*, & autres. Nous avons dit que le furoncle ſuppuroit facilement, & qu'il s'ouvroit de même; auſſi a-t-on rarement beſoin de *l'inciſion* & du *cauſtique*. On peut prévenir ſes *fréquents retours*, auxquels bien des gens ſont expoſés, par les remedes généraux, qui doivent être ſuivis des *rafraîchiſſants*, des *dépurants*, & même

des *diaphorétiques* : on a éprouvé, dans cette occaſion, l'utilité des *purgatifs* réitérés : on a encore tiré de grands avantages du *bain*, de l'uſage du *lait*, des *eaux minérales*, &c.

Clou.

Les topiques, dont nous venons de faire mention, peuvent être appliqués à *l'épinyctide* & au *terminthe* ; mais on en uſe peu, lorſque ces puſtules ſont étendues & nombreuſes; & on ſe contente alors de les adoucir avec la *crême* de lait, les pommades les plus ſimples, l'*album rhaſis*, &c. juſqu'à ce que cette maladie ait rempli ſon cours. Pour les *remedes internes*, qui ne different point de ceux du furoncle, on peut dire qu'ils ſont ici plus néceſſaires, parce que ces puſtules reconnoiſſent preſque toujours un vice dans le ſang ou dans les humeurs. Il devient important, ſi l'on veut en prévenir le retour, d'examiner ſi ce vice eſt vérolique, ſcorbutique, ou d'une autre nature, pour y appliquer le remede convenable.

ŒDEME ET EMPHYSEME.

ON dit que l'*œdeme*, auquel on donne encore le nom d'*infiltration*, d'*enflure* ou de *bouffiſſure*, eſt une tumeur pâle, molle & indolente, qui reçoit l'impreſſion des doigts; mais il n'a pas échappé aux praticiens attentifs qu'on en rencontre des dur

& des douloureux, qui ne retiennent pas la marque qu'on leur imprime. Ils ſavent que les hyſtériques ſont ſujettes à une ſorte d'enflure, plus remarquable aux gras des jambes qu'aux pieds, qui ne conſerve pas l'impreſſion des doigts, & que la ſituation horizontale ne fait pas diſparoître. Il n'eſt aucune partie qui ne puiſſe être attaquée d'œdeme; mais il occupe principalement les paupieres, le viſage, les mains, les bras, les pieds & les jambes, d'où il ſe répand quelquefois ſur toute l'habitude du corps, ſous le nom de *leucophlegmatie*. C'eſt la ſuite aſſez ordinaire des pertes de ſang, des fievres intermittentes, & autres maladies, tant aiguës que chroniques: les ligatures & la compreſſion le produiſent auſſi; on voit ſouvent le viſage bouffi par le gonflement des parotides; & les jambes gorgées, dans le dernier temps de la groſſeſſe, par le volume de la matrice. Œdeme.

On juge bien qu'on a peu *à craindre* de ces ſortes d'œdemes accidentels; mais il n'en eſt pas de même de celui qui eſt à la ſuite des maladies chroniques, & qui eſt ſouvent l'avant-coureur de l'anaſarque, ou de toute autre hydropiſie. On peut vivre long-temps avec les *jambes œdémateuſes*, ſur-tout lorſque la chaleur du lit, ou la ſituation horizontale en diſſipent l'enflure; mais lorſque l'engorgement & la tenſion ſont extrêmes, il s'y forme une phlogoſe éréſipélateuſe, & il s'y éleve

même des plyctenes qui menacent la partie de gangrene. Nous avons dit que l'œdeme pouvoit participer du phlegmon, de l'éréſipelle & du ſquirrhe; il eſt inutile d'ajouter que ces complications le rendent plus fâcheux.

Œdeme.

L'*emphyſeme* eſt une tumeur flatueuſe, ou une *bourſoufflure élaſtique* qui ne retient point l'impreſſion des doigts: on y remarque une ſorte de tranſparence, & ſouvent de la rougeur & de l'inflammation: il eſt quelquefois *univerſel*, lorſqu'il y a une plaie pénétrante dans la poitrine, ainſi qu'après la fievre maligne, & quelques autres maladies graves. Le *partial* occupe le plus ſouvent les paupieres, les parties génitales de l'un & l'autre ſexe, les genoux, &c. il eſt ordinairement peu à craindre. On ne doit pas prendre pour emphyſeme ces *veſſies* tranſparentes, remplies de ſéroſité, qu'on nomme tantôt *hydatiques*, tantôt *plyctenes*; telles ſont celles qui paroiſſent ſur l'éréſipelle, ſur les parties menacées de gangrene; après la brûlure, ou l'appilcation des cantharides; après une compreſſion réitérée, & dans pluſieurs autres cas: il eſt vrai qu'elles ſe rencontrent ſouvent avec l'emphyſeme qui attaque les paupieres, le prépuce & la vulve, où on leur donne le nom de *cryſtallines*; tumeurs qui contiennent toujours de la ſéroſité, & qui participent ſouvent de l'inflammation.

L'*œdeme*, qui tient à quelque accident,

n'a guere beſoin de remedes : mais celui qui reconnoît un vice intérieur, tant dans les ſolides que dans les liquides, exige de prompts ſecours. Les *ſtomachiques* & les *fortifiants ;* les *apéritifs* & les *diurétiques* ; les *purgatifs hydragogues*, & les *ſudorifiques* ſont les remedes les plus uſités ; nous les avons expoſés dans l'article de *l'Hydropiſie* : mais on ne doit pas négliger les *topiques réſolutifs* & *fortifiants ;* tels ſont la décoction d'abſynthe, de ſauge, de romarin & de fleur de ſureau, dans le vin ; l'eau-de-vie, l'eau de chaux, l'eſprit de ſel ammoniac, la leſſive de cendre de ſarment, & enfin des fomentations où l'on fait entrer les roſes rouges & les balauſtes, l'alun, la boule de mars, &c. Quelques-uns eſtiment beaucoup le cataplaſme de feuilles d'ieble & de ſureau pilées, avec l'eſprit-de-vin : on s'eſt encore bien trouvé quelquefois, pour l'enflure des jambes, de porter des bas de peau de chien, ou de faire appliquer une bande qui comprime également toutes les parties qui ſont le ſiége de l'œdeme. On a quelquefois dégorgé la partie, lorſque l'enflure eſt à un certain point, par des mouchetures ou de légeres ſcarifications, qu'on fomente enſuite avec l'eau vulnéraire, ou avec l'eau-de-vie camphrée, lorſqu'on craint la gangrene, dont les vérolés, les ſcorbutiques, les ſcrophuleux ſont menacés : l'œdeme phlegmoneux, l'éréſipélateux & le ſquirrheux demandent des remedes combinés.

Œdeme.

Œdeme.

Le traitement de *l'emphyſeme* differe peu de celui que nous venons de propſer : on y emploie les *topiques aromatiques, réſolutifs, diſcuſſifs* & *aſtringents ;* tels que la ſauge, le romarin, la lavande, les fleurs de camomille, & de ſureau ; les roſes rouges & les balauſtes, le ſumac & l'alun, l'eau de chaux ſimple ou imprégnée de ſel ammoniac, l'eſprit-de-vin camphré, l'emplâtre de baies de laurier, &c. Les remedes internes ſont auſſi à-peu-près les mêmes ; ils roulent ſur les *purgatifs*, les *diurétiques*, les *diaphorétiques* & les *toniques*, que nous avons déjà propoſés. Lorſque l'emphyſeme vient à la ſuite d'une plaie, on peut uſer des frictions ou de la compreſſion, pour dégager la partie de l'air qui s'y eſt inſinué. Quelques-uns propoſent les ſcarifications ; mais ce moyen n'a pas toujours réuſſi.

SQUIRRHE ET CANCER.

ON ſait que le *ſquirrhe* eſt une tumeur dure & indolente, qui ſe forme lentement, ſans altération à la peau : elle peut avoir ſon ſiége dans toutes les parties ; mais elle occupe communément les glandes : le temps la deſſeche, la rend calleuſe, & même plâtreuſe. Outre les mamelles, où le ſquirrhe eſt aſſez familier, les paupieres, la bouche, le col, les aiſſelles, les

aines & les teſticules y ſont très-expoſés ; on en voit encore au dos, ſur le ventre, aux cuiſſes, au poignet, &c. ſans parler des parties internes, qui ne regardent pas cet article : nous avons dit que le phlegmon, le bubon, l'œdeme, & pluſieurs autres tumeurs pouvoient ſe convertir en ſquirrhe. Cette maladie eſt des plus *rebelles*, & le plus ſouvent *incurable*, ſur-tout dans un âge avancé ; mais il y a plus de reſſource pour les enfants & les jeunes gens. On a déjà vu que le ſquirrhe étoit ſouvent le produit de la vérole, des écrouelles & du ſcorbut : mais la mélancolie, la cachexie atrabilaire & les chagrins y diſpoſent : les contuſions y donnent très-ſouvent lieu. Lorſque cette tumeur eſt inſenſible, & que la peau qui la couvre conſerve ſa couleur naturelle, on n'a à craindre que l'incommodité qui peut réſulter de ſon volume & de ſa ſituation ; mais, s'il ſurvient quelque phlogoſe, de la démangeaiſon & des douleurs, il eſt très-dangereux qu'elle ne dégénere en *cancer* : on ſait que l'application des digeſtifs & des irritants donne quelquefois lieu à ce funeſte changement. Squirrhe.

On connoîtra que cette tumeur a pris un *caractere cancéreux*, ſi elle devient bleuâtre ou livide ; ſi elle groſſit en peu de jours, après avoir été long-temps dans le même état ; s'il s'y forme des inégalités ; ſi les veines qui l'environnent, plus manifeſtes, deviennent noirâtres & variqueu-

Squirrhe.

ſes; ſi enfin les malades y ſentent de la démangeaiſon, des douleurs & des élancements. Cependant le *cancer occulte* commence quelquefois par un tubercule de la groſſeur d'un pois ou d'une feve, & reſte long-temps dans cet état, ſans faire des progrès ſenſibles; ce qui entretient les malades & les médecins dans une fauſſe ſécurité, juſqu'à ce que de nouveaux accidents donnent l'alarme: ſon accroiſſement ſe fait enſuite preſque ſubitement, & devient tel que nous venons de le décrire.

Lorſque le ſquirrhe éprouve ce formidable changement, la peau ſe gerce, s'entr'ouvre: ces fentes s'aggrandiſſent par la ſéroſité virulente qui en découle; d'où il réſulte un ulcere, qui eſt le premier degré du *cancer manifeſte*: il devient inſenſiblement plus douloureux, & exhale enfin une puanteur cadavéreuſe: l'humeur qui en decoule eſt ſi cauſtique, qu'elle brûle même les linges: les progrès de cet ulcere ſont tantôt lents, tantôt rapides; ſon fond produit des chairs fongueuſes; ſes bords, qui portent toutes ſortes de couleurs, ſe tuméfient & ſe renverſent: il s'étend ſur toutes ſortes de parties voiſines, en rongeant tout ce qu'il rencontre, & excite ſouvent des hémorragies mortelles. Tout le monde connoît les affreux déſordres qu'il excite au viſage, & combien il rend hideux. Le *cancer ulcéré* peut durer long-temps: les douleurs qu'il cauſe,

lorſqu'il a jetté de profondes racines, ſont ſi terribles & ſi inſupportables, que les malades attendent la mort avec impatience : la fievre lente, inſéparable de cet état, ſouffre des exacerbations fâcheuſes, & ne manque guere de jetter dans le maraſme ou la bouffiſſure. Non-ſeulement les tumeurs phlegmoneuſes, les ſquirrheuſes & les écrouelleuſes peuvent devenir carcinomateuſes ; mais encore les verrues, les tumeurs anomales, les ſimples ulceres, &c. Chacun ſait qu'on appelle le cancer du viſage, *noli me tangere*, & qu'on donne à celui des jambes le nom de *loup*. Squirrhe.

Il peut réſulter de ce que nous avons dit, qu'il eſt quelquefois plus prudent de ne pas toucher au *ſquirrhe*, que d'entreprendre de le guérir ; mais cela ne doit s'entendre que de celui qui eſt invétéré, & qui ſe rencontre dans des ſujets cachectiques, ou avancés en âge : dans les autres cas, il ne faut rien négliger, quoiqu'en ſache très bien que la plus ſage adminiſtration des remedes eſt quelquefois infructueuſe. Après les généraux, dont les différentes circonſtances reglent le choix, on uſe des *tempérants*, des *apéritifs*, des *diaphorétiques* & des *fondants* ; tels ſont le petit-lait, la laitue, la chicorée, la bourrache, l'aigremoine, la fumeterre, le creſſon, la patience, le bruſcus, l'aſperge, l'érymgium, la garance, les cloportes, le nitre, le ſel de GLAUBER, l'arcanum-

duplicatum, le tartre martial, l'antimoine diaphorétique, le cinnabre d'antimoine, le ſavon, l'æthiops minéral, l'aquila alba, le remede de ROTROU, &c. Mais on ne peut guere compter ſur ces fondants, ſi on n'a fait précéder un long uſage des humectants & des délayants, qui diſpoſent les humeurs & les vaiſſeaux à l'action des remedes les plus ſtimulants & les plus actifs; au nombre deſquels il faut placer le ſublimé corroſif, dont on donne, deux fois par jour, un demi-grain dans une once d'eſprit de froment. On ſait que ce remede a opéré les plus grands effets entre les mains de ſon illuſtre auteur; mais eſt il bien sûr qu'il convienne aux ſquirrhes & aux cancers qui n'ont rien de vérolique? L'expérience nous l'apprendra. Les *purgatifs* réitérés ſont ici néceſſaires; le ſéné, la manne, la rhubarbe, le ſel d'Epſom & de Seignette, la magnéſie, la poudre cornachine, &c. y ſont les plus employés: les *abſorbants* ſont encore quelquefois utiles.

Squirrhe.

On a vu les plus grands effets de tous les laits; mais rien n'a égalé l'efficacité des *eaux minérales*, tant froides que thermales; telles ſont celles de Vals & de Forges, celles de Bourbonne, de Bourbons, de Plombieres, de Vichi, du Mont-d'Or, de Balaruc, d'Aix-la-Chapelle, de Bareges, & autres: les chaudes ont été auſſi employées extérieurement, tant en douche qu'en bain: on a même fait uſage

de leurs boues, & ſur-tout de celles de Saint-Amand, qui ſont, je ne ſais pour quelle raiſon, plus célébrées que les autres: on a encore donné les bains domeſtiques, & il ſemble qu'on en a attiré quelque avantage. Nous ne parlerons pas ici des remedes de la vérole, des écrouelles, & autres maladies dont le ſquirrhe & le cancer peuvent être le ſymptome. Squirrhe.

Le *traitement interne du ſquirrhe* doit être ſecondé par les *topiques*, qui ſeroient à leur tour impuiſſants, ſi les humeurs préparées ne ſe prêtoient à leur action: les *réſolutifs* doivent être, à juſte titre, les premiers employés; mais il faut quelquefois leur aſſocier les *relâchants*, qui rendent la tumeur plus pénétrable: les uns & les autres roulent ſur le *mica panis*, les cataplaſmes faits avec les herbes émollientes & les farines, l'emplâtre de mucilage, celui de ſavon, le diachylon gommé, le diabotanum, l'emplâtre de ciguë & celui de VIGO, la pommade mercurielle, &c. S'il ſurvient quelque *douleur* ou *démangeaiſon*, on peut les calmer avec le *nutruitum* ou le *pompholyx*: on ajoute quelquefois l'opium à tous ces topiques; mais cette pratique eſt dangereuſe. Les *frictions* légeres ſur la partie, peuvent être de quelque utilité: il paroît encore qu'on s'eſt bien trouvé de la *vapeur* d'eau chaude & du vinaigre brûlé, de celle du ſoufre, du cinabre, &c. dont il faut garantir la reſpiration. Les ſuppuratifs ſont ici très-

dangereux, car on n'a vu que trop souvent qu'ils faisoient dégénérer la tumeur en cancer. Lorsqu'on a enfin éprouvé l'inutilité de tous les remedes, on a encore la ressource de *l'extirpation*, si la situation & les adhérences de la tumeur ne s'y opposent pas.

Squirrhe.

Les *remedes internes* qui conviennent au *cancer*, tant occulte qu'ulcéré, sont peu différents de ceux que nous venons de proposer; tels sont les *délayants*, les *tempérants*, les *apéritifs*, les *diaphorétiques*, les *fondants*, les *purgatifs* & les *absorbants*; mais il faut y ajouter les *adoucissants* & les *calmants*, comme le lait, le petit-lait; la tisane de la racine de fraisier, de nymphæa, de guimauve; les bouillons de veau ou de poulet, les crêmes de riz, d'orge & d'avoine; le blanc de baleine, le laudanum, le diacode, les gouttes anodines de SYDENHAM, &c. Ces *secours*, il faut l'avouer, sont *impuissants*, si l'on n'attaque le vice local avec d'autres armes; mais peu de gens savent s'en servir: il n'est pas même toujours permis de l'entreprendre. Tous les auteurs, après HIPPOCRATE, recommandent de *ne pas toucher au cancer*; & l'expérience n'a que trop fait voir qu'on s'étoit souvent très-mal trouvé de ne pas suivre ce conseil: en effet les émollients, les résolutifs & les suppurants, si utiles aux autres tumeurs, font ordinairement empirer celle-ci. Cependant est-il vraisemblable qu'il n'y ait dans la

nature aucun remede contre ce mal ? —— Squirrhe.
Comment le trouvera-t-on, ſi l'on s'interdit toute recherche & toute tentative ? On riſquera d'abréger une vie triſte & languiſſante ; mais cet inconvénient, ſi c'en eſt un, peut-il balancer celui de livrer à une mort, peut-être moins prochaine, mais toujours très-aſſurée, tant de malheureux qui réclament le ſecours des médecins, & même des charlatans, qui, plus hardis ou plus téméraires, ſont quelquefois plus heureux ?

Je ne ſerois point éloigné du ſentiment d'HIPPOCRATE pour les cancers occultes, que pluſieurs portent long-temps ſans incommodité, & qu'on peut effaroucher par des topiques ; mais je crois qu'on doit faire des tentatives ſur le cancer ouvert, puiſqu'on ne ſauroit ignorer qu'il y a eu pluſieurs *exemples de guériſon* ; je n'en excepte pas même le cancer du viſage ; car j'ai vu guérir par un remede de charlatan, qui n'étoit autre choſe que la *ſabine*, un ulcere cancéreux au nez, qui l'avoit déjà rongé en partie. Les topiques qui paroiſſent les plus propres à produire cet effet, ſelon les obſervations des meilleurs praticiens, ſont, outre la ſabine, l'alliaria, l'illécébra, l'abſynthe, le géranium robertianum, &c. On a vu de bons effets du vélar, tant appliqué en dehors que pris intérieurement. L'arſenic & les autres *eſcarotiques* ont été encore employés contre cette maladie, &, à ce qu'on

assure, avec succès : l'infusion du dentel-
Squir- laria, ou plumbago dans l'huile, est un
rhe. topique fort vanté ; mais je crois que le *cautere actuel*, dont les anciens se servoient très-fréquemment, est au-dessus de tout ce que nous venons de proposer : quoi, en effet, de plus propre à arrêter les effets d'un ulcere phagédénique, & à en détruire le germe ? Mais malheureusement il y a peu de gens portés à adopter ce remede, & encore moins d'assez capables pour le conduire.

L'*extirpation* enfin de la tumeur, lorsqu'elle est possible, ou *l'amputation* de la partie entiere, comme de la mamelle, de la verge, &c. est le plus sûr de tous les moyens, si l'âge trop avancé du malade, ou sa mauvaise constitution, n'y forment pas d'obstacle ; car ces opérations faites avec toute la dextérité & la prudence qu'on peut y apporter, sont toujours infructueuses, lorsque le sang est vicié ; & on n'a pas plutôt détruit alors un cancer, qu'on en voit repulluler d'autres, si l'on ne prévient cet accident par un ou plusieurs *cauteres*, & l'expérience a démontré plusieurs fois l'efficacité de ce socours.

Voilà quels sont les moyens de guérison qui ont été les plus employés & les plus heureux. Mais, si les circonstances ne permettent pas d'en user, on s'en tient aux *palliatifs* : tels sont les *fomentations* avec le lait & avec l'eau de frai de grenouille ; *l'application* des pommes pour-

ries, de la morelle, du ſucre de Saturne, du plomb brûlé dans l'huile d'œuf, d'une lame de plomb, d'une tranche de veau, ou de toute autre viande de boucherie; d'un pigeon ou tout autre animal ouvert en vie, &c. On ne craint pas de faire entrer de *l'opium* dans pluſieurs *topiques*; nous avons dit qu'on le donnoit auſſi intérieurement, lorſqu'on manquoit d'autres moyens pour appaiſer les douleurs, quelquefois plus cruelles que la mort même. Squirrhe.

Nous ne devons pas oublier un remede fort célebre dans toute l'Allemagne, que nous devons à M. STORCK, célebre médecin de Vienne: c'eſt la *ciguë*, ce poiſon ſi redouté, qui eſt devenu aujourd'hui un ſecours des plus efficaces contre la maladie qui fait le ſujet de cet article, qui paroît même ſupérieur à tous ceux qui étoient connus, & qui a même cet avantage, qu'on en uſe intérieurement & extérieurement, à ce qu'il paroît, avec le même ſuccès. Cependant ſon uſage interne demande, comme on le penſe bien, les plus grands ménagements. Ainſi on doit commencer par une très-petite doſe, & l'augmenter inſenſiblement, en obſervant attentivement ſes bons ou ſes mauvais effets. On aſſure avoir guéri, par ce moyen, des tumeurs ſquirrheuſes des mamelles, des teſticules & des parotides; comme d'autres qui occupoient les aines, le col & les aiſſelles, des chancres ulcérés tant au ſein qu'au viſage, ainſi

que des ulceres & des fiſtules d'un mauvais caractere, & qui paſſoient pour incurables. On ne fait prendre en commençant que quatre ou ſix grains de l'extrait de cette plante, pour deux doſes qu'on donne tous les jours : on l'augmente inſenſiblement juſqu'à un demi-gros, & même un gros, ſelon que les circonſtances le demandent. On trouve là-deſſus tous les détails qu'on peut deſirer dans le Journal de Médecine du mois de Juin 1760 ; mais il faut avouer que les effets que nous avons vus de ce remede en France, ne répondent pas à ceux qu'on dit qu'il opere en Allemagne.

Squirrhe.

ANÉVRISME ET VARICES.

ON n'ignore pas que l'*anévriſme* eſt une tumeur formée par la *dilatation de l'artere*, ou par l'extravaſion du ſang, à laquelle ſon ouverture donne lieu ; qu'on appelle le premier *vrai*, & qu'on donne le nom de *faux* à l'autre. La tumeur dans le vrai, eſt plus ou moins circonſcrite, & cede ordinairement au tact ; mais elle eſt rénitente, lorſqu'elle eſt parvenue à une certaine groſſeur : la peau qui la recouvre ne ſouffre dans les premiers temps aucune altération ; mais elle rougit & s'enflamme dans la ſuite, & ſe fend même quelquefois avec l'artere, d'où il réſulte une hé-

morragie mortelle. La *pulsation* manifeste dans l'un & dans l'autre anévrisme, les distingue assez des autres tumeurs; mais il peut arriver que ces dernieres situées sur les arteres, en transmettent les battements; & les meilleurs connoisseurs y ont été trompés plus d'une fois. Il paroît, par l'examen des cadavres, que cette dilatation, quelquefois énorme de l'artere, vient de l'érosion ou déchirement de quelqu'une de ses tuniques; le tube, dans le lieu où la poche s'est formée, contient différentes couches de sang desséché; lorsqu'elles sont multipliées, & que la tumeur est devenue par son volume plus considérable, ou y découvre moins de pulsation. On a vu des anévrismes occupant le col, & une partie de la poitrine, qui contenoient plus de quatre livres de sang, tant desséché que grumelé, ou liquide. L'aorte, les souclavieres, les carotides, les axillaires, les brachiales & les crurales en sont le *siége* assez ordinaire; mais les plus communs paroissent au col, aux environs du sternum & des clavicules. L'anévrisme fait quelquefois des *progrès* assez rapides, mais le plus souvent il dure des années. Le *faux anévrisme*, qui a plus ou moins de saillie, est produit par l'extravasion du sang dans le propre tissu de l'artere, ou dans le corps cellulaire qui l'environne: la pulsation plus ou moins manifeste qu'on y découvre décele le caractere de cette tumeur. Anévrisme.

Perſonne n'ignore que la *piquure de l'artere* du bras par la lancette donne lieu à *l'anévriſme*, ſi l'on ne le prévient par une bonne compreſſion. Lorſque l'artere n'eſt qu'entamée, ſans être percée, il s'y forme un *anévriſme vrai*; mais, ſi elle eſt ouverte, il en réſulte un *anévriſme faux*; c'eſt-à-dire, une tumeur plus étendue, & qui eſt hors de l'artere: ce dernier eſt accompagné d'une ſorte de fluctuation ou de frémiſſement; & les pulſations y ſont moins manifeſtes: la peau devient livide par le ſang extravaſé qui y donne lieu: delà vient que cette tumeur eſt quelquefois ſuivie d'inflammation & de gangrene. On ſent bien, ſans que je le diſe, que le *faux* doit ſe former en très-peu de temps, au lieu que l'accroiſſement du *vrai* ſe fait, comme nous l'avons dit, aſſez lentement. L'anévriſme eſt apparent, lorſqu'il n'a pas ſon ſiége dans le tronc de l'aorte inférieure: celui qui eſt caché dans la poitrine, & qui carie toujours les os voiſins, eſt aſſez commun; il excite des palpitations, des oppreſſions, des défaillances, & ſe termine, comme nous l'avons dit ailleurs, par la mort ſubite. Tous les efforts qu'on fait, ſoit en ſautant, ou en portant des fardeaux; ſoit en touſſant, en éternuant, en criant, en vomiſſant, en allant à la chaiſe, ou en accouchant, donnent lieu aux *anévriſmes*: ils viennent encore après les contuſions, les plaies, &c. Ceux des groſſes arteres, quelque viſibles

Anévriſme.

qu'ils ſoient, ſont incurables; mais on peut remédier aux autres, lorſqu'ils ſont dans une ſituation favorable. Anévriſme.

Les *varices*, qui ont quelques rapport avec l'anévriſme, ſont des *tubercules mols*, livides ou noirâtres, ordinairement irréguliers, que la preſſion peut faire diſparoître, mais qui reviennent bientôt, lorſqu'elle ceſſe: ils ſont ſitués dans le cours des veines qui rampent ſur les jambes, ſur les cuiſſes, ſur le bas-ventre, &c. Les *hémorroïdes*, dont nous parlerons ailleurs, ſont des eſpeces de varices: il s'en forme auſſi le long des vaiſſeaux ſpermatiques, ſous le nom de *varicocele*: on trouve encore des varices à la veſſie, au poumon, au cerveau, & autres parties internes. Tout le monde ſait qu'elles ſont formées par l'arrêt du ſang, qui excite communément ces dilatations vers les valvules des veines: il paroît ſouvent des varices à la fin de la groſſeſſe, ou après les accouchements laborieux, mais elles ſe diſſipent la cauſe ceſſant. Les violents efforts, les chûtes, les ligatures, ou toute autre compreſſion, peuvent y *donner lieu*; elles attaquent encore aſſez fréquemment les hypocondriaques, & ceux dont les viſceres du ventre ſont obſtrués. Les petites ſont rarement incommodes, mais elles deviennent très-douloureuſes, en groſſiſſant: on en a vu qui contenoient juſqu'à deux livres de ſang, & qui étoient de la groſſeur de la tête d'un enfant. Elles s'ouvrent quelquefois

d'elle-mêmes, & excitent des hémorragies dangereuſes ; & les plaies qu'elles laiſſent peuvent dégénérer en ulcere malin.

Anévriſme.

Le principal traitement que demande l'anévriſme eſt tout méchanique. La *compreſſion* par un bandage, convenable, garni d'une pelote ou d'une plaque de plomb, eſt tout ce qu'on peut oppoſer de mieux à un *anévriſme* vrai & récent, placé au bras, à la jambe, à la tête, ou ſur les côtés ; mais on n'en peut pas uſer pour ceux du col, parce qu'on riſqueroit, en comprimant la trachée-artere, de gêner la reſpiration, ou en preſſant les vaiſſeaux, de nuire à la tête. On doit encore plus craindre pour ceux qui ſont logés dans la poitrine, quoiqu'ils ſoient ſaillants au-dehors ; les *ſtyptiques*, comme le blanc d'œuf, l'alun & autres ſont très-propres à favoriſer les effets de la compreſſion, lorſque le ſiége de la tumeur permet d'en uſer.

Lorſqu'on a ouvert l'artere dans l'opération de la ſaignée, il faut que le chirurgien, à qui ce malheur eſt arrivé, y tienne le pouce pour arrêter le ſang, ou qu'il ſe ſerve du tourniquet pour aſſujettir le vaiſſeau, juſqu'à ce qu'il puiſſe y appliquer une piece de monnoie, la moitié d'une feve, un tampon de charpie ou de papier mâché, un morceau d'agaric, ou tout autre corps propre à comprimer l'artere, ſoutenu par des compreſſes & un bon bandage ; mais il ne doit pas être trop ſerré, dans la crainte de l'œde-

me, & des échymoſes, & des phlogoſes qui peuvent attirer la gangrene : on tâche alors d'y remédier par des embrocations ſpiritueuſes & par la chaleur. Tout le monde connoît l'*opération* qu'on pratique ſur les anévriſmes du bras, qui conviennent également à ceux de la jambe, & à quelques autres ; elle conſiſte à emporter la partie de l'artere tuméfiée, qu'on a miſe auparavant entre deux ligatures, ayant placé un tourniquet du côté que vient le ſang. Mais le ſuccès n'en eſt pas toujours heureux ; & il eſt arrivé quelquefois qu'après avoir extirpé l'anévriſme, on a été obligé d'amputer le bras, qui privé de ſang, étoit tombé en gangrene. Lorſque la groſſeur ou la ſituation de l'anévriſme, ne permettent pas d'employer les moyens qu'on vient de propoſer, on n'a de reſſource que dans la *cure palliative*, qui ne roule guere que ſur les *ſaignées* & un grand *régime*. Anévriſme.

Pour les *varices*, *les ſaignées* & l'application des *ſang-ſues*, les *laxatifs*, les *délayants*, les *tempérants* & les *apéritifs* ſont les remedes dont on a uſé avec le plus de ſuccès ; mais il eſt rare qu'on puiſſe ſe paſſer du traitement chirurgical, qui differe peu de celui qui convient à l'anévriſme. La *compreſſion* fait ordinairement diſparoître les varices, & peut même les guérir, lorſqu'on a l'art de la rendre continue, & qu'on en aide l'effet par l'application des *emplâtres aſtringents*,

des compreſſes trempées dans *l'eau alumineuſe*, dans le *blanc d'œuf*, dans le fort *vinaigre*, ou toute autre liqueur fortifiante: il eſt quelquefois néceſſaire d'uſer auparavant des *topiques relâchants* & *huileux*, lorſque la communication entre le ſac & le canal eſt interceptée. Mais les *groſſes varices*, les *anciennes* qui ne cedent point à la preſſion, & qui excitent de grandes douleurs, ou menacent d'une rupture prochaine, ne peuvent être guéries que par *l'opération* qui ſe fait de deux manieres: la premiere conſiſte à ouvrir la tumeur pour la vuider, ayant eu ſoin auparavant de comprimer la veine qui y porte le ſang, & à traiter enſuite la plaie, ſelon les regles de l'art; la ſeconde eſt l'extirpation de la tumeur, qu'on pratique avec plus de facilité & moins de danger, que dans l'anévriſme. Quelques-uns ont uſé du beurre d'antimoine & autres *cauſtiques*: d'autres y ont appliqué le *cautere actuel*; & toutes ces méthodes ont eu leurs ſuccès.

Anévriſme.

TUMEURS ENKISTÉES.

TOUTES les eſpeces de *loupes*, les *tumeurs graiſſeuſes*, les *lymphatiques* & le *ganglion*, que nous embraſſons dans cet article, ne ſont pas les ſeules *tumeurs enkiſtées* qu'on ait obſervées: on ſait que la *ranule*, le *goître*, *l'hydrocele* & autres, qui occupent

occupent conſtamment les mêmes parties, que l'ordre que nous ſuivons nous oblige de ſéparer, ſont de la même nature. La *loupe*, que tout le monde connoît, & qui peut prendre ſa naiſſance dans toutes les parties du corps, contient différentes ſortes de matieres, qu'on compare à du miel, à de la bouillie & à du ſuif; d'où viennent les noms de *meliceris*, d'*athérome* & de *ſtéatome*, qu'on donne à ces tumeurs: il y en a encore qui renferment de la vraie graiſſe, même dans les corps les plus exténués; on les appelle *tumeurs graiſſeuſes*, ou *lipomes*, dont nous parlerons ailleurs: elles viennent aſſez familiérement au dos & aux épaules. On rencontre encore dans quelques loupes des maſſes charnues ou ſpongieuſes, des ſubſtances cartilagineuſes, oſſeuſes, pierreuſes, & autres corps étrangers. Ces tumeurs croiſſent lentement, ſans douleur, & étendent inſenſiblement la peau ſans l'altérer; on en a vu du poids de cinquante livres: il y en a cependant qui s'enflamment & qui ſuppurent, ou qui crevent par la trop grande extenſion de leur enveloppe: quelques-unes deviennent cancéreuſes, ou dégénerent en ulcere fiſtuleux, qu'on ne peut terminer que par la deſtruction entiere du kiſte; mais ces accidents, dans les loupes anciennes, coûtent ordinairement la vie aux malades. Les *tumeurs enkiſtées* viennent non-ſeulement par toute l'habitude du corps, mais encore dans la poitrine & le bas-ventre,

Tumeur.

où nous avons dit qu'on en reconnoîtroit assez souvent: celles de la tête, du front, du col, du dos & des genoux sont les plus communes. Les loupes dépendent presque toujours d'un vice local, auquel les contusions donnent souvent lieu; mais elles peuvent être un produit du virus vérolique, ou de tout autre vice de la masse des humeurs.

Tumeur.

Les *tumeurs enkistées* sont des progrès très-lents, & causent peu d'incommodité; parce que la peau qui les enveloppe, & qui conserve sa couleur naturelle, s'étend insensiblement; mais on juge bien qu'il n'en doit pas être de même, si elles acquierent un très-grand volume, dont le poids va quelquefois à quarante ou cinquante livres, ou si la tumeur, quoique moins volumineuse, est située sur la trachée-artere, qu'elle comprime; ce qui rend ordinairement la respiration laborieuse. Il arrive encore que les *loupes* d'une certaine grosseur s'enflamment & suppurent: celles sur-tout de la tête, auxquelles les auteurs ont donné les noms de *talpa*, *natta* & *testudo*, distinction très-négligée parmi les praticiens, sont les plus exposées à cet accident. Il arrive encore que celles qui ont une grosseur monstrueuse se déchirent, ou s'ouvrent; d'où il arrive des ulceres fistuleux très-rebelles, qui deviennent même quelquefois cancéreux, & dont on ne doit attendre la guérison, qu'en détruisant, ou emportant le kiste.

Il faut ajouter que les tumeurs enkiſtées, ainſi que les autres d'un certain poids, qui portent ſur les os ou ſur les cartilages, ne manquent jamais d'y attirer la carie. Tels ſont les malheurs qu'on a à craindre de la ſituation, de l'ancienneté ou de la groſſeur des tumeurs qui font le ſujet de cet article. — Tumeur.

Il y a une autre ſorte de *tumeur* enkiſtée, que nous nommons *lymphatique*, moins commune que les précédentes, qui eſt remplie d'une humeur limpide, & contient encore des *hydatides* ſans nombre, & même des vaiſſeaux lymphatiques, très-apparents, dans la diſſection: elle peut ſe former, ainſi que les autres, ſur toutes les parties; mais on la rencontre plus communément aux bras & aux mains; elle eſt plus dangereuſe & plus incommode que les loupes ordinaires, & même plus rebelle aux remedes. Le *ganglion* eſt un tubercule mobile & indolent, qui ne paroît guere qu'à la main, au poignet & aux pieds: c'eſt une eſpece de ſac formé par l'écartement ou l'extenſion de la gaîne des tendons; il eſt ordinairement de la groſſeur d'un pois, ou d'une petite noiſette; mais on en a vu qui avoient le volume d'un œuf de pigeon: la peau qui le couvre n'en reçoit pas la moindre altération; il contient une eſpece de gelée, qui paroît être de la nature du ſuc qui enduit les gaines pour favoriſer le mouvement des tendons: le ganglion n'eſt point dangereux; les efforts, la compreſ-

sion, les coups, les chûtes & la piquure y donnent souvent lieu. On prétend que les goutteux, les vérolés, les scorbutiques & les écrouelleux y sont les plus sujets.

Tumeur.

Les *loupes* naissantes peuvent céder aux *topiques résolutifs*; tels sont le cataplasme d'acétosa & de racine de bryone; le diabotanum, l'emplâtre de VIGO, celui de ciguë, &c. Mais toutes ces applications font peu d'effets sur les grosses loupes, & les anciennes; & plusieurs prennent le parti de n'y pas toucher, s'ils n'y sont contraints par quelque accident, ou par la difformité. Le seul moyen de s'en délivrer est d'emporter le kiste par *l'opération*, ou le détruire par les *corrosifs*: l'un & l'autre parti ont leurs inconvénients & leurs dangers, lorsque la loupe tient aux futures, aux tendons & aux ligaments, &c. Le *premier* est fort court. Mais il n'est bon que lorsqu'on enleve le kiste sans le percer; ce qui demande une dextérité qu'on ne rencontre pas dans beaucoup de Chirurgiens: le *second* est très-long; & il seroit infructueux, si l'on manquoit de consumer tout le kiste: sans cette condition, on doit s'attendre à un ulcere fistuleux. Les gens de l'art savent que l'on ne doit pas appliquer le caustique, sans avoir auparavant ramolli la tumeur par les *cataplasmes* ou les *emplâtres relâchants*. La *ligature*, lorsque la base étroite de la loupe le permet, est le plus sûr de tous les moyens, & le moins à craindre.

Les loupes nombreuſes ſuppoſent un vice dans les humeurs, qu'il faut attaquer après les *remedes généraux*, par les *délayants*, les *tempérants*, les *dépurants*, les *apéritifs*, & même les *fondants*. On peut ordinairement *extirper* ſans danger les *tumeurs graiſſeuſes*, & c'eſt tout le traitement qu'elles demandent; mais il eſt très-eſſentiel de n'en rien laiſſer, ſi l'on ne veut pas courir le riſque d'un nouvel accroiſſement. Tumeur.

Les *tumeurs lymphatiques* peuvent être traitées comme les précédentes, par l'*extirpation* ou le *cauſtique*; mais les ſuccès en ſont encore plus incertains; la *douche des eaux thermales*, lorſqu'elles ne ſont pas trop invétérées, peut être très-utile: les autres topiques paroiſſent ſuperflus. On peut guérir les *ganglions* récents, en les *frottant*, en les *froiſſant*, en les *frappant* ou en les *comprimant* fortement avec une *plaque de plomb*, fixée par un bandage convenable: on uſe encore de la gomme ammoniac, ramollie par le vinaigre, de l'emplâtre de VIGO, de celui de ſavon & de ciguë; du diabotanum, & autres réſolutifs; des frictions & fumigations mercurielles, &c. Mais tous ces topiques ſont d'un petit ſecours, ſi l'on n'y joint la preſſion: l'*extirpation* & les *cauſtiques* ſont enfin les derniers moyens; mais il eſt rare qu'on y ait recours, non-ſeulement parce qu'on en connoît le danger, mais parce que cette tumeur ne mérite guere un traitement chirurgical.

SARCOME, VERRUES ET CORNES.

LE *ſarcome*, dont les auteurs n'ont pas parlé avec beaucoup de clarté, eſt une tumeur charnue, compacte & ſolide, qui ne cede par conſéquent point au tact : elle eſt ordinairement immobile & indolente ; on n'y découvre aucun kiſte, & ſon accroiſſement ſe fa ittrès-lentement. Le ſarcome peut prendre ſa naiſſance dans toutes les parties externes ; les internes, comme nous l'avons dit pluſieurs fois, n'en ſont pas exemptes : il a ſon ſiége le plus ſouvent aux yeux, aux joues, au nez, aux gencives, & autres parties de la bouche ; aux parties génitales de l'un & l'autre ſexe, à l'anus, au dos, au bras, aux cuiſſes, &c. On ne ſauroit déterminer ni ſa forme ni ſa groſſeur ; on en a vu qui pendoient du dos juſques ſur les jarrets. Tout le monde connoît ces *excroiſſances de naiſſance*, qui reſſemblent, dit-on, aux fraiſes, aux mûres, aux grains de raiſin, &c. Le *polype du nez* eſt un ſarcome dont nous parlerons ailleurs ; on donne le nom de *ſarcocele* aux excroiſſances des teſticules : on appelle *condylome*, *fics*, &c. celles qui ſont ſituées à l'anus : il s'éleve, des bords & du fond des plaies, des excroiſſances charnues qu'on nomme *champignons* : on ſait qu'ils ſont très-fréquents aux plaies de

la dure-mere, des parties aponévrotiques, &c. Le *ſarcome* qui vient à l'habitude du corps, eſt ordinairement ſans danger; cependant il peut arriver qu'il s'enflamme, qu'il s'ulcere & qu'il ſe gangrene, ainſi que les autres tumeurs. Nous avons dit que les tumeurs enkiſtées renfermoient ſouvent des ſubſtances charnues; mais ce ſeroit abuſer des termes que de les ranger ſous cette claſſe. Sarcome, &c.

Les *verrues* ou les *poireaux* ſont des eſpeces de ſarcomes, trop communs pour qu'il ſoit beſoin de les décrire : le viſage, le col & les mains en ſont ordinairement le ſiége. Lorſque ces excroiſſances tiennent par une large baſe, on les appelle *verrucæ ſeſſiles*; celles qui ont un pédicule portent le nom de *verrucæ penſiles*. Les unes & les autres jettent des racines plus ou moins profondes : elles ne ſont pas plus incommodes que dangereuſes, & diſparoiſſent quelquefois ſans qu'on s'en apperçoive; cependant celles du nez, des paupieres & des levres peuvent devenir cancéreuſes. On donne encore le nom de *poireau* à certains tubercules qui croiſſent ſur les parties génitales & aux environs de l'anus; mais ils ſont d'une autre nature. Les *cornes*, à ce qu'on prétend, ſont très-ſemblables, quant à leur forme & à leur dureté, à celles des animaux : elles ne tiennent le plus ſouvent qu'à la peau; mais on en a vu qui pénétroient juſqu'aux os : cette difformité a été obſervée au viſage,

au crâne, au dos & aux articulations; les ulceres en produiſent auſſi. Elles ne ſont pas ſans danger, lorſqu'elles reconnoiſſent une cauſe interne; ce qui n'eſt point rare: elles peuvent enfin donner lieu, par leur chûte, à des ulceres chancreux.

Sarcome, &c.

On n'attaque guere le *ſarcome* que lorſqu'il incommode, ou par ſa ſituation ou par ſon volume: la *ligature* & le *biſtouri* ſont, après les préparations ordinaires, les moyens qui peuvent, lorſqu'ils ſont bien conduits, être employés avec ſuccès. On a éprouvé bien ſouvent que les *corroſifs* n'y réuſſiſſoient pas; peut-être ſe ſont-ils rencontrés avec de fâcheuſes circonſtances, qui ont affoibli leur action, ou qui l'ont rendue très-préjudiciable; comme lorſque la tumeur eſt dure, livide, inégale & douloureuſe; lorſqu'elle tient aux articulations, aux parties tendineuſes, & autres qui ſont d'une grande ſenſibilité: dans ce cas, on doit s'en abſtenir, & même des autres moyens.

On frotte les *verrues* avec le ſuc de *chélidoine*, de *tithymale*, de *figuier*, de l'*herbe aux verrues*, &c. On les touche avec l'*huile de tartre par défaillance*, avec la diſſolution du ſel ammoniac dans l'eau, celle du ſel marin dans le vinaigre; avec l'huile de vitriol, l'eau-forte, l'huile de camphre, l'eſprit de ſel, la pierre infernale, &c. On les expoſe à la flamme du ſoufre; on les couvre de l'emplâtre de VIGO, &c. mais tous ces topiques agiront

foiblement ſur les verrues, ſi l'on n'en a auparavant ébarbé la ſommité avec un raſoir : on a uſé quelquefois du cautere actuel ; mais il eſt dangereux d'offenſer les parties voiſines, ſur-tout les membraneuſes, les tendineuſes & les ligamenteuſes ; d'où il peut réſulter de grands accidents. On emporte facilement les verrues qui ont un pédicule, tant par la *ligature* avec un crin ou un fil de ſoie ciré qu'avec les ciſeaux ; mais on ne peut pas uſer de ces moyens pour celles qui ont une large baſe : on les attaque par les toniques que nous venons de nommer, pourvu qu'elles ne ſoient ni livides, ni bleuâtres, ni douloureuſes ; marques cancéreuſes que portent quelquefois les verrues du nez, des levres & des paupieres. Si ces tubercules enfin paroiſſent en grand nombre, on doit craindre un vice dans les humeurs, qui peut demander, après les *remedes généraux*, les *dépurants*, les *diaphorétiques*, les *apéritifs*, les *fondants*, &c. Sarcome, &c.

Le *traitement des cornes* n'eſt guere différent de celui que nous avons indiqué pour les verrues. Rien n'eſt plus ſûr & plus commode que la ligature, ſi elle peut être appliquée à la baſe de cette tumeur. Lorſque la choſe n'eſt pas praticable, on peut avoir recours au cauſtique, dont on entoure la baſe de la tumeur ; mais ce moyen eſt encore infructueux, & même dangereux, ſi cette protubérance a jetté de profondes racines ; ſi elle tient au pé-

ricrâne, au périoſte, ou à d'autres parties qui ont le même degré de ſenſibilité, & dont l'irritation peut exciter les ſymptomes les plus graves. Les mêmes inconvénients & le même danger ſe rencontrent dans l'extirpation, qui réuſſit toujours lorſque la corne ne tient qu'à la peau; mais qui eſt auſſi très-dangereuſe, lorſque la tumeur touche aux parties que nous avons nommées.

Sarcome, &c.

MORSURE ET PIQUURE DES ANIMAUX.

SI quelque accident demande un prompt ſecours, c'eſt ſans doute la *morſure des animaux*, tant *enragés* que *venimeux*: le moindre retardement dans leur application peut coûter la vie au malade. Tout ce qu'on a à faire, dans ces occaſions, regarde trois objets: 1°. celui de faire ſortir le poiſon de la plaie, de l'y envelopper ou de l'y détruire; ce que l'on exécute par des *ſcarifications* qui dégorgent la partie du ſang infecté; par les *ventouſes*, ou par le *ſucement* qui le pompent; par l'application des *graiſſes* ou des *huiles* propres à fixer le venin; & enfin en *cautériſant* la partie, ſoit en y appliquant le fer chaud, ſoit en y brûlant de la poudre à canon: 2°. celui de lui fermer l'entrée dans le ſang; les *ligatures* bien ſerrées au-deſſus

de la bleſſure, lorſque la partie en eſt ſuſceptible, eſt la ſeule choſe, ſi l'on en excepte *l'amputation* prompte de la partie bleſſée, qui puiſſe produire cet effet : 3°. celui enfin de combattre le venin qui s'eſt gliſſé dans le ſang, ou d'en faciliter l'évacuation : les moyens les plus connus & les plus approuvés roulent ſur les *cordiaux* & les *alexiteres* ; tels que la thériaque, l'orviétan, le mithridat ; les eſprits & les ſels volatils des animaux, comme de vipere, de corne de cerf & d'urine, l'eau de LUCE ; & enfin les *diurétiques*, les *ſudorifiques*, & autres *évacuants*. Tel eſt en général le traitement, tant externe qu'interne, qui convient à la morſure des animaux : on peut l'appliquer auſſi à la piquure dangereuſe de certains inſectes ; mais on doit les varier, ſelon les circonſtances : c'eſt le ſujet du petit détail où nous allons entrer. Morſure.

On ſait que l'homme, le chien, le loup, le chat, le cheval, le mulet, &c. ſont les animaux les plus expoſés à la *rage*, & qu'ils la communiquent par la *morſure* : nous réſervons pour l'article ſuivant ce qui regarde *l'hydrophobie* ; nous ne ferons mention, dans celui-ci, que du traitement de la *plaie*, qui eſt, ſans contredit, le plus sûr de tous les préſervatifs. Le *cautere actuel* peut détruire promptement le venin que l'animal a laiſſé dans la plaie ; mais peu de gens ont le courage de s'y ſoumettre : on approche,

pour les plus timides, le *fer rouge* le plus près qu'on le peut de la morſure, dans la vue de faire en plus de temps, ce qu'on pourroit exécuter dans un inſtant : on brûle encore ſur la plaie de la *poudre à canon*; mais ce feu ne paroît pas pénétrer ſi avant que celui du fer chaud. Quelques-uns ſe contentent de faire des *ſcarifications* profondes, ſur leſquelles on applique une *ventouſe* qui en pompe tout le ſang infecté : lorſque la conformation de la partie ne le permet pas, on tâche de la dégorger par la compreſſion réitérée ; car il ſeroit imprudent de la faire ſucer. Un des points principaux eſt d'entretenir cette *plaie ouverte* pendant long-temps, au moins quarante jours ; quelques-uns l'ont pouſſé juſqu'à ſix mois : on doit même, lorſqu'on trouve la plaie fermée, ce qui arrive promptement, ſi on l'abandonne à la nature; on doit, dis-je, la rouvrir & la faire ſuppurer. Les *frictions mercurielles* aux environs ſont très-utiles ; mais elles regardent moins la plaie que la maladie qu'on a à redouter.

Morſure.

Le *venin*, que la *vipere* laiſſe par ſa morſure, eſt plus ou moins actif, ſelon le degré de colere qui agitoit l'animal, & celui de la chaleur du climat ou de la ſaiſon : on doit mettre auſſi en ligne de compte le plus ou moins de terreur qui eſt inſéparable de cet état. Il y a quelques exemples de gens qui n'ont vécu que quelques heures après cet événement, &

d'autres qui ne ſont morts que le ſecond & le troiſieme jour, & quelquefois plus tard. Cette *morſure*, comme on le penſe bien, eſt ſuivie des plus terribles accidents; outre la douleur très-vive & la phlogoſe qui s'emparent de la plaie, & s'étendent aux environs, tout le corps enfle; la bouche devient aride; on a des vomiſſements bilieux; de l'oppreſſion, des langueurs & des anxiétés; des palpitations, le hoquet, &c. le pouls eſt intermittent; on ſe plaint de vertiges & d'engourdiſſement; on tombe enfin dans des tremblements, des convulſions, des ſueurs froides, &c. Morſure.

Cette morſure, plus à craindre que celle des animaux enragés, doit être traitée de la même maniere: on fait une *ligature* au-deſſus de la plaie, lorſque la partie en eſt ſuſceptible; on la *cautériſe*, comme nous l'avons dit; on y fait des *ſcarifications*, ſur leſquelles on applique des *ventouſes*: on peut encore faire ſucer la plaie ſans danger, parce que le venin de la vipere perd ſon action dans les premieres voies; ce qui n'arrive point à celui de la rage. On vante beaucoup la *graiſſe de vipere*; mais je ne crois pas qu'elle ait plus de vertu que *l'huile d'olives*, dont on a vu, dans ces occaſions, de très-bons effets: il y en a qui écraſent la tête de la vipere, & l'appliquent à la plaie; d'autres uſent d'un cataplaſme fait avec l'ail, la thériaque & le ſel ammoniac. L'expérience ſemble conſtater l'efficacité de tous ces

topiques; mais elle nous montre auſſi la
Morſure. ſupériorité des ſecours chirurgicaux : les uns & les autres doivent être appliqués promptement; car, ſans cette condition, ils ſeroient infructueux. La difficulté de ſe les procurer ſur le champ, détermine la plupart des payſans, qui ſont les plus expoſés à cet accident, à ſe couper le doigt qui a été bleſſé, avec le premier inſtrument qui leur tombe ſous la main : le remede eſt à la vérité un peu violent, mais il eſt sûr. On donne intérieurement la *poudre* & le *ſel de vipere*, l'*eau* de LUCE, & autres *alkalis volatils*; & enfin les *cordiaux* & les *alexiteres* les plus familiers, dont les bons effets ſont connus de tout le monde. La *morſure de l'aſpic*, qui tue dans deux ou trois heures, lorſqu'on n'eſt pas ſecouru, demande le même traitement, ainſi que celle de quelques autres *ſerpents venimeux*; mais il eſt bon de ſavoir que ceux qu'on rencontre le plus communément chez nous, ne le ſont point.

La *morſure du crapaud*, qu'on fait manquer de dents, n'eſt pas, à beaucoup près, ſi à craindre que celles dont nous venons de parler; cependant elle ne laiſſe pas d'être dangereuſe, parce qu'il y a dans ſa bave, comme dans ſon urine, un venin très-pénétrant : les aliments dont nous uſons peuvent être infectés de l'un ou de l'autre; l'expérience ſemble avoir appris qu'il étoit également pernicieux,

soit qu'il traverse la peau, soit qu'il passe par les premieres voies, mêlé avec les aliments. Les signes de ce poison sont la bouffissure, & une espece de jaunisse; le vomissement, la noirceur de la langue & des levres, le vertige, les convulsions, la syncope, &c. On peut se garantir des mauvais effets de cette morsure, en lavant promptement la partie infectée de la bave, avec de l'*eau*, de l'*urine*, du *vin*, &c. Si ce poison est entré avec les aliments, ce qu'on n'apprend ordinairement que fort tard, on excite le *vomissement* & les autres *évacuations*, qui peuvent l'expulser : dans l'un & l'autre cas, on use des *cordiaux*, des *alexiteres*, des *diaphorétiques*, &c. Mais on ignore communément la cause du mal; delà vient que le traitement est infructueux, si le hasard ne s'en mêle. Morsure.

La *piquure du scorpion* est peu dangereuse dans les climats tempérés, mais il n'en est pas de même dans les pays chauds, où elle peut exciter des douleurs par tout le corps : la partie piquée alors ne manque pas de s'enflammer : le vomissement survient quelquefois, de même que le hoquet, le tremblement, &c. On vante beaucoup *l'huile de scorpion*, mais comme on n'a pas toujours la facilité de s'en procurer, on fera tout aussi-bien d'y appliquer *l'huile d'olives* qu'on trouve par-tout. On peut, lorsqu'on croit la chose grave, user du *cautere actuel*, des *scarifications*, &c. ainsi que dans les cas précédents :

mais il eſt très-rare qu'on y ait recours : on croit que *l'animal écraſé*, & appliqué à la plaie, eſt un remede ſouverain; quoi qu'il en ſoit, on ne riſque rien d'en uſer, lorſqu'on n'eſt pas à portée des autres ſecours : les *cordiaux* & les *alexiteres* ne doivent pas être non plus ici négligés; il eſt même bon de les employer le plutôt qu'il eſt poſſible.

Morſure.

La *piquure de l'araignée* n'eſt pas plus à craindre que celle du ſcorpion : il y en a cependant de venimeuſes, ſans y comprendre la *tarentule*, dont nous parlerons dans l'article qui ſuit : on a lieu d'appréhender les ſuites, lorſque la partie piquée s'enflamme, qu'elle prend une couleur plombée, & qu'il s'y éleve des phlyctenes : les malades alors ne tardent pas à éprouver des naufées, un engourdiſſement par-tout le corps, l'aſſoupiſſement ou le délire; des tremblements, des convulſions, &c. Le *cataplaſme* d'*ail* & de *thériaque*, le *lait de figuier* dont on fomente la plaie, ſont des topiques dont on s'eſt aſſez ſervi; il faut y ajouter ceux que nous avons propoſés pour les cas précédents; de même que les *antidotes*, les *ſels volatils* & autres *remedes internes*, dont nous avons auſſi fait mention. Il n'y a pas beaucoup de danger à avaler une araignée; cependant on ne laiſſe pas d'en avoir de l'inquiétude; & il eſt toujours prudent d'exciter le vomiſſement, & d'uſer des préſervatifs ordinaires.

La *piquure des guêpes* & *des abeilles* excite, comme on le ſait, une grande phlogoſe, avec une puſtule blanche dans le milieu ; mais cet engorgement n'eſt point dangereux, & ſe diſſipe au bout de deux ou trois jours : cependant, lorſqu'on a été piqué à pluſieurs endroits, il peut en réſulter la fievre & des accidents fâcheux, qui demandent des *ſaignées* & le *régime*. L'*huile*, l'*urine chaude*, dont on fomente l'enflure ; les *cataplaſmes émollients*, la *thériaque* détrempée dans l'eau-de-vie, &c. ſont les topiques, d'après l'expérience, les plus propres à diſſiper l'inflammation, ou à en arrêter les progrès ; mais il faut avoir ſoin de *retirer* auparavant *l'aiguillon*, qui reſte le plus ſouvent dans la plaie. On appaiſe la *piquure des couſins* avec la *ſalive*, l'*huile*, le *vinaigre*, le *ſuc de limon*, &c. mais peu de gens ont recours à ces moyens, ſi les piquures ne ſont pas trop multipliées.

Morſure.

LE TARENTISME.

C'EST ainſi qu'on nomme une maladie des plus ſingulieres, qu'on aſſure être produite par la piquure d'une certaine araignée, qu'on appelle *tarentule*, inſecte commun aux environs de Tarente, ville de la Pouille, & dans pluſieurs autres lieux du royaume de Naples ; comme en Italie,

en Corſe, dans la Perſe, &c. La tarentule, redoutable pendant les plus grandes chaleurs aux voyageurs & aux gens de la campagne, ſe rencontre, ſelon BAGLIVI, dans les champs cultivés, & principalement dans les moiſſons. Sa piquure, ainſi que celle de la guêpe & de l'abeille, s'enflamme avec douleur, & quelquefois une ſorte d'engourdiſſement; la partie devient enſuite livide, avec quelque nuance de noir. Ce ſont-là les préludes d'une maladie des plus étranges, ſi nous en devons croire l'hiſtoire que nous en ont laiſſée quelques écrivains, qui paroiſſent s'être copiés; hiſtoire que d'autres auteurs révoquent en doute, ou traitent de fable; ce n'eſt pas qu'ils nient l'exiſtence de cette maladie; mais ils prétendent qu'elle eſt très-rare, & qu'on la rapporte légérement à la piquure ou au venin de la tarentule. Quoi qu'il en ſoit, elle commence, dit-on, par la triſteſſe & une ſorte de mélancolie qui fait rechercher la ſolitude; enſuite viennent les anxiétés, le tremblement, & un abattement extraordinaire; la cardialgie, avec le ſerrement du cœur & de la poitrine: la vue s'affoiblit, la triſteſſe & la frayeur redoublent, & ils perdent enfin la raiſon. Le *tarentiſme* dure communément pluſieurs jours, & ne finit qu'avec la vie: quelques-uns de ceux qui en ſont frappés, meurent ſubitement, comme s'ils étoient attaqués d'apoplexie, ou frappés de la foudre. Ceux qui réchappent de

Tarentiſme.

cette terrible maladie, doivent en craindre le retour l'année d'après, & dans la même saison : il y en a même qui s'en ressentent tout le reste de leur vie. Tarentisme.

La piquure de la tarentule, à ce qu'on dit, doit être traitée comme celle des autres annimaux venimeux ; de sorte que les secours externes ne different point de ceux que nous avons proposés dans l'article précédent. On tâche encore de combattre le prétendu venin qui s'est glissé dans le sang, par des *cordiaux* & des *alexiteres*, propres à entraîner cette maniere étrangere vers les voies de la transpiration & de la sueur. Mais on convient que ces remedes étoient ordinairement d'un très petit secours, & même absolument infructueux, lorsque le pur hazard fit découvrir que la musique & la danse étoient le vrai spécifique de cette maladie ; & une expérience, qu'on dit avoir été très-souvent répétée, a toujours prouvé l'efficacité de ce remede singulier. La maniere de l'employer est très-simple : on tâche d'ébranler ou d'exciter le malade par le son de quelque instrument, soit à vent, soit à cordes : le changement qu'il éprouve le porte à danser ; ce qu'il continue pendant plusieurs heures, c'est-à-dire, depuis qu'atre jusqu'à huit, & même plus dans la journée : on réitere, pendant cinq ou six jours de suite, cet exercice avec tout le succès qu'on peut attendre. Il est bon de savoir que tous les airs & tous les instruments ne produisent pas le même

effet, & que ce n'eſt qu'après pluſieurs eſſais qu'on rencontre le mode qui peut affecter agréablement le cerveau du malade, & le porter à danſer.

Tarentiſme.

On remarque alors dans ſes geſtes, à ſon viſage & à ſes yeux, une gaieté qui répond du *ſuccès du remede*: ſans y être invité, il quitte ſon lit & ſe met à danſer en cadence; juſqu'à ce que, couvert de ſueur, les forces lui manquent: on le laiſſe alors repoſer juſqu'au lendemain, qu'on réitere le même remede, qui opere encore mieux; ce qu'on continue juſqu'à parfaite guériſon, qu'on n'attend pas, comme nous l'avons dit, long-temps. Il faut obſerver que ceux qui ſe trouvent dans ce triſte état ont l'oreille très-délicate; qu'ils ſont bleſſés de faux accords, & s'arrêtent tout court à la moindre diſſonance. L'expérience a encore appris que les couleurs gaies, tels que le verd, le rouge & le jaune, affectoient agréablement ces ſortes de malades; mais on ignore juſqu'à quel point on pourroit tirer parti de cette ſenſation.

L'HYDROPHOBIE.

ON connoît aſſez la *rage* qui eſt déclarée; mais il n'eſt pas toujours aiſé d'en diſtinguer les avant-coureurs, & il eſt encore plus difficile de bien juger des cas

qui doivent la faire craindre: cette déci- Hydro-
ſion eſt cependant de la plus grande im- phobie.
portance, parce qu'on peut aiſément pré-
venir cette maladie, lorſqu'on en eſt me-
nacé, & qu'on l'attaque ordinairement
ſans ſuccès, après qu'elle s'eſt manifeſtée;
on ne peut prononcer là-deſſus ſans héſi-
ter, que lorſqu'on eſt aſſuré que quelqu'un
a été mordu par un chien, ou tout autre
animal enragé.

Comme les *chiens* ſont les animaux à la rage deſquels nous ſommes le plus expoſés, il nous importe beaucoup de pouvoir décider de leur état, quelquefois aſſez équivoque. Ceux qui ſont atteints de cette funeſte maladie n'aboient point, ou n'ont qu'une voix rauque qui épouvante les autres chiens: ils ſe cachent ou marchent triſtement avec les oreilles & la queue baiſſées; ils refuſent la boiſſon & tous les autres aliments; ils ſe jettent ſur les autres chiens, & même ſur les hommes, en ne reſpectant, dans ce premier dégré de rage, que leur maître: mais ils ne le connoiſſent bientôt plus, & deviennent furieux; ils ont alors la gueule béante & pleine d'écume; ils ſortent la langue, & paroiſſent eſſoufflés; les forces enfin leur manquent, & ils périſſent dans les convulſions. Leur morſure, dans ce dernier temps, eſt plus dangereuſe; mais comme leur maladie eſt alors bien déclarée, il eſt rare qu'on s'y laiſſe ſurprendre.

Hydrophobie.

Le venin de la rage eſt ſi ſubtil, qu'il peut paſſer dans le ſang par le ſimple contact de la bave, ſans qu'il y ait eu de plaie : on prétend même que cette bave deſſéchée depuis long temps ſur le linge ou les étoffes, peut donner la rage ; & ce fait, tout extraordinaire qu'il eſt, paroît être confirmé par pluſieurs obſervations. Il eſt encore important de ſavoir que le venin peut reſter long-temps caché dans la partie même qui a été bleſſée, quoique bien cicatriſée : il eſt aiſé d'en juger par les douleurs qu'on y reſſent dans les premiers temps de la rage.

Le germe de cette cruelle maladie couve quelquefois dans l'homme pendant des mois, & même des années ; mais il ſe développe le plus ſouvent avant le quarantieme jour de la morſure. L'*hydrophobie* eſt ordinairement *annoncée* par des douleurs vives qu'on ſent, comme nous l'avons dit, à la partie qui a été bleſſée, par des frémiſſements & des baillements fréquents : les douleurs ſe répandent enſuite par-tout le cops ; on perd le ſommeil ; on a du penchant à la colere, & l'on ſe livre à une triſteſſe qui porte à fuir la ſociété, même de ſes parents & meilleurs amis. Tels ſont les préludes de cette fatale maladie : elle ſe *manifeſte* enſuite par la crainte & l'horreur de tout liquide, quoiqu'on ait une ſoif ardente, & qu'on brûle d'un feu intérieur ; par le vomiſſement & le hoquet ; par des reſſerre-

ments de poitrine, des ſuffocations, & même des étranglements, comme dans la vraie angine: le pouls eſt foible & inégal; la bouche ſe remplit d'écume; la plaie, ſi elle étoit fermée, ſe renouvelle; les yeux s'égarent, l'eſprit s'aliene; ils hurlent plutôt qu'ils ne crient, avec des grimaces effroyables; ils ont des envies de mordre, auxquelles ils ne peuvent pas réſiſter, & deviennent furieux: ils tombent enfin dans des convulſions générales, dont les parties génitales ne ſont pas exemptes, ou dans des ſyncopes qui les enlevent le troiſieme ou le quatrieme jour de la maladie déclarée. Hydrophobie.

La *rage*, dans la plupart, vient par accès; mais on ne remarque aucune régularité, ni dans leur durée, ni dans leur retour: pluſieurs, à l'entrée du paroxiſme, ont aſſez de raiſon pour avertir qu'ils ont envie de mordre, & pour prier même qu'on les attache. On prétend en avoir vu qui n'avoient point d'horreur pour la boiſſon; mais étoient-ils hydrophobes? On croit encore avoir obſervé des *rages ſpontanées*; mais ne peut-on pas, dans quelques maladies, refuſer & avoir même de l'horreur pour la boiſſon, ſans être enragé? On ſait qu'on voit quelquefois ce ſymptome dans les fievres malignes & l'affection hyſtérique; il peut d'ailleurs arriver que quelqu'un ait été touché, ou même mordu par un chien enragé, ſans qu'il le ſache ou qu'il s'en ſouvienne; & dans ce cas, une fievre ai-

guë, ou toute autre circonſtance, ne peuvent-elles pas donner lieu au développement de ce levain ? Ce ſont des doutes que la ſeule obſervation peut réſoudre.

Hydrophobie.

L'*ouverture des cadavres* nous a appris que les viſceres étoient exténués ou déſſéchés ; enflammés & comme brûlés ; que les veines iliaques étoient extrêmement dilatées, & qu'on trouvoit dans les gros vaiſſeaux du ſang tantôt très-fluide, tantôt fort gluant : la bouche a préſenté la langue épaiſſe ; les organes de la déglutition ordinairement enflammés & enduits d'une bave verdâtre : on a remarqué la même choſe dans l'intérieur de la trachée-artere. Les poumons ont paru gangreneux, c'eſt-à-dire, noirs & fétides. Le cœur contenoit peu de ſang, reſſemblant à de la poix : ce viſcere a paru mol & atrophié, & quelquefois collé au péricarde. Les entrailles portoient des marques d'inflammation & de gangrene. On a trouvé une quantité de bile verdâtre & gluante croupiſſante dans l'eſtomac & dans les boyaux ; ainſi que dans la véſicule & les canaux qui y répondent, où elle étoit plus enfoncée & noirâtre. On a vu quelquefois que l'inflammation des viſceres s'étoit communiquée au diaphragme, & qu'un des nerfs de cette cloiſon étoit tuméfié. On a enfin trouvé dans la tête les vaiſſeaux remplis d'un ſang noir & épais ; une certaine quantité d'eau jaunâtre dans les ventricules ; les couches des nerfs optiques exténués ; des flatuoſités ſous la

la dure-mere, &c. Le cerveau cependant a paru à quelques-uns ſans la moindre altération. Hydrophobie.

Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons dit du traitement de la *plaie*, qu'on doit renouveller lorſqu'elle eſt fermée ; on ſe ſouviendra que ce point eſt des plus eſſentiels quoique aſſez communément négligé. On doit encore renoncer aux habits qui peuvent avoir été touchés de la bave : le temps ne ſauroit raſſurer contre ce danger, & l'on ne manque pas d'exemple de perſonnes qui ont été, à cet égard, les victimes de leur ignorance ou de leur incrédulité. Tout le monde ſait que *l'immerſion dans l'eau de la mer* ou des *rivieres* paſſe pour un des meilleurs préſervatifs : pluſieurs ont tâché de décrier cet uſage, & n'ont pas laiſſé de s'y conformer. Si tous ceux qui ont été à la mer n'ont pas évité la rage, on peut s'en prendre, peut-être, à la maniere dont ils ont été baignés : c'eſt moins le bain qui guérit, que la ſurpriſe ou la terreur qu'on a l'art d'inſpirer à ceux qu'on précipite bruſquement dans la mer. Je n'ai pas vu manquer ce remede, lorſque cette circonſtance s'y eſt rencontrée ; & c'eſt pour cette raiſon que ce préſervatif ne ſauroit convenir aux chiens, auxquels on l'a toujours appliqué infructueuſement. On réitere cette opération pluſieurs fois tous les jours, en tenant le malade environ une demi-minute dans l'eau : on doit

continuer cette manœuvre pendant dix ou douze jours.

Hydrophobie.

On propose ensuite la *poudre* de PALMARIUS; celle d'*huître calcinée*, le *lichen cinereus terrestris* de RAI; les *cordiaux*, les *alexiteres*, & les *diaphorétiques*: les bons effets de ces préservatifs paroissent être assez constatés; mais l'usage tant interne qu'externe du *mercure*, mérite sans contredit la préférence. Ce remede n'est pas si moderne qu'on le pense; il en est fait mention dans les écrits de PALMARIUS: il étoit tombé à la vérité dans l'oubli, d'où on l'a tiré de nos jours: l'on peut assurer, par le nombre des observations que nous avons déjà sur cette matiere, qu'il n'est pas moins *spécifique de la rage* que de la vérole. On peut donner intérieurement le *turbith minéral*, le *mercure doux*, la *panacée & le cinnabre* à leur dose ordinaire, qu'on réitere cinq ou six fois, en mettant quelques jours d'intervalle: plusieurs sont dans l'usage de leur associer le *camphre;* & cette méthode me paroît être utile. On fait aussi des frictions avec la pommade mercurielle ordinaire, dont on emploie deux ou trois gros; on les réitere tous les trois ou quatre jours, ainsi que pour la vérole, & on en fait de huit à douze. Le *mercure* préserve encore, & guérit même les *chiens*: on leur fait avaler huit ou dix grains de turbith, pendant cinq ou six jours de suite: on éloigne ensuite les prises; mais, si le mal est déclaré,

on leur donne le double de la dose, qu'on réitere trois ou quatre fois : ce remede leur excite communément la salivation, & elle paroît être utile. Le *mercure* enfin, de quelque maniere qu'on l'administre, est non-seulement pour les hommes le plus sûr *préservatif* qu'on puisse employer contre la rage, il peut encore en guérir; mais il faut, ainsi que pour les chiens, en doubler la dose, & le succès en est très-douteux. Hydrophobie.

On fait de plus, pendant le *paroxysme*, des *saignées* jusqu'à défaillance : on met les malades dans le *bain*, en leur arrosant la tête & le visage, le plus de temps qu'il est possible; on a dissipé, par ce moyen, les accès les plus terribles : on fait avaler au malade le plus que l'on peut d'une *boisson rafraîchissante* & *acidule*; on lui fait prendre les lavements de la même nature : le nitre & le camphre sont des *calmants* qui conviennent beaucoup à cet état : *l'émétique* y est quelquefois nécessaire; & le turbith minéral est sans doute le plus propre à cet usage. Les anti-spasmodiques sont encore ici avantageux; on peut donner l'eau de LUCE, ou d'autres alkalis volatils, qui ne sont pas moins appropriés à la rage, qu'aux suites de la morsure de la vipere; d'où on peut conclure qu'il y a quelque affinité entre ces maladies. On trouve dans le Dictionnaire de JAMES, & dans le journal de Médecine, année 1761, des observations très-favorables au musc.

Hydrophobie.

Il en eſt enfin de cette maladie, comme de toutes les autres; il faut en ſavoir varier le traitement, parce que les circonſtances ne ſe reſſemblent jamais.

CONTUSIONS ET PLAIES.

ON ſait que l'échymoſe & l'enflure phlegmoneuſe ſont inſéparables des *contuſions*, plus ou moins fâcheuſes, ſelon leur degré de violence, & la ſtructure de la partie qui en étoit le ſiége : car qui ignore qu'on a beaucoup à craindre de la contuſion des teſticules & des mamelles; que celle de la tête eſt très-dangereuſe; que celle des viſceres eſt preſque toujours mortelle, &c. ? Les contuſions ſe terminent le plus ſouvent par la réſolution : cependant on doit craindre quelquefois la ſuppuration, & même la gangrene, ſans parler des luxations & des fractures qui ſont des complications toujours fâcheuſes. Les *contuſions à la tête* ſont ſouvent accompagnées de la dépreſſion ou de la fracture des os : l'hémorragie du nez ou des oreilles, les nauſées, la perte de connoiſſance, la fievre, le délire, & autres accidents, dont nous ferons mention dans l'article de la *Commotion*, annoncent le danger. *Celles de la poitrine* par laquelle les côtes ſe déplacent & ſe fracturent, donnent lieu à la toux, à l'oppreſſion, au crachement

de ſang, &c. *Celles du bas-ventre* peuvent ſe communiquer aux viſceres, ſans qu'il paroiſſe, ni rougeur, ni lividité en dehors; mais la tenſion de l'abdomen, la difficulté de reſpirer, la léſion des fonctions, la fievre & les autres ſymptomes de l'inflammation, en ſont les ſignes preſque certains. L'ouverture des cadavres nous apprend tous les jours qu'il ſe fait dans toutes ces cavités des épanchements de ſang qui donnent lieu à la pourriture & à la gangrene; que les viſceres meurtris deviennent ſquirrheux, & contractent des adhérences avec les parties voiſines; qu'il ſe forme quelquefois des anévriſmes qui donnent lieu aux ſymptomes les plus formidables, ou des tumeurs enkiſtées rebelles à tous les remedes, ſans parler des hydropiſies laiteuſes, ſanieuſes, &c.

Contuſions.

On ſait que les contuſions & les *plaies* vont ſouvent enſemble. La plupart de ces dernieres donnent du ſang en abondance, qui s'arrêtant peu-à-peu, forme une croûte dont la chûte laiſſe couler une ſéroſité teinte. Si la *plaie* eſt conſidérable, les bords s'enflamment, & ſuppurent le troiſieme ou le quatrieme jour. Il ſort peu de ſang, ou point du tout, ſi ce n'eſt par les gros vaiſſeaux, dans les *plaies d'armes à feu*, parce qu'il s'y forme une eſcarre qui l'arrête; mais lorſqu'après quelques jours elle tombe, il vient ſouvent en abondance: ces ſortes de plaies ſuppurent difficilement, & dégénerent quelquefois

en ulcere très-rebelle. La douleur, l'inflammation & la fievre accompagnent nécessairement les grandes plaies, ainsi que les fortes contusions; la complication de ces deux cas est toujours fâcheuse, & donne quelquefois lieu à la gangrene : on sait que les *plaies empoisonnées* sont rarement guérissables.

Contusions.

On fonde enfin le pronostic des plaies sur la connoissance, non-seulement de la structure & des usages de la partie blessée, mais encore sur la forme de l'instrument tranchant, piquant, ou contondant. Une *artere* coupée transversalement, donne une hémorragie difficile à arrêter : elle est, comme on le juge bien, moins considérable, si le vaisseau n'est qu'entamé; mais on doit craindre alors l'anévrisme : les *nerfs* coupés, s'ils sont considérables, causent l'engourdissement, la paralysie & l'exténuation de la partie où ils se distribuent : lorsqu'ils ne sont que blessés ou piqués, ils excitent les plus grands accidents, comme une douleur très-vive, qui se répand sur les parties voisines, un engorgement inflammatoire, avec beaucoup de chaleur, la fievre, le délire, les convulsions, &c. Ces sortes de plaies suppurent très-difficilement : celles des *articulations* fourniſſent une synovie qui s'oppose à leur réunion. Il en est de même de celles des tendons & des aponévroses : les unes & les autres tombent facilement en pourriture : nous parlerons ailleurs de

la piquure du tendon par la saignée. On n'a pas besoin de dire que les *plaies pénétrantes*, tant de la tête, que de la poitrine & du bas-ventre, sont toujours dangereuses; aussi les distingue-t-on des autres par l'attention qu'on a de les sonder, afin de découvrir, par leur profondeur & leur direction, quelle est la partie blessée. Contusions.

Celles de la tête, ainsi que les coups & les chûtes, peuvent enfoncer ou fracturer les os du crâne, & causer des commotions fâcheuses. Le saignement du nez & des oreilles, l'assoupissement & autres symptomes, dont nous avons déjà fait mention, manifestent le danger. L'ophthalmie, qui survient le septieme ou le onzieme jour après la contusion de la tête, passe encore pour un symptome mortel. Nous avons dit, au sujet de la *poitrine*, que *celles du cœur* étoient mortelles; elles tuent ordinairement sur le champ; cependant on a vu des malades vivre jusqu'à douze jours dans cet état. *Celles du poumon* sont moins dangereuses; elles excitent la toux, le crachement de sang & l'oppression; les environs de la plaie se boursoufflent; il en sort de l'air & du sang écumeux. Les *plaies du diaphragme* causent des douleurs violentes & des étouffements; la fievre aiguë & le délire; le hoquet, des défaillances, des convulsions, le ris sardonien, &c. On n'a guere moins à craindre des contusions & des *plaies du bas-ventre*; on ne revient presque point de celles de

l'*eſtomac* & des *inteſtins grêles*. On lit dans VAN-HELMONT, qu'un écolier mourut preſque ſubitement d'un coup de poing qu'il avoit reçu à la région épigaſtrique, portant ſur l'orifice ſupérieur de l'eſtomac. Le danger, qui accompagne celles des autres viſceres, eſt relatif à leur uſage. Les grandes hémorragies, tant des plaies pénétrantes de la poitrine, que de celles du bas-ventre, manifeſtent l'ouverture de quelque gros vaiſſeau, & annonçent une mort prochaine : il eſt important, dans les unes & les autres, de ſavoir dans quelle ſituation étoit le malade, lorſqu'il a reçu le coup, & de connoître par la ſonde, comme nous l'avons dit, la profondeur & la direction de la plaie : on peut tirer encore quelques lumieres de la léſion des fonctions.

Contuſions.

Les *contuſions conſidérables*, ainſi que les *grandes plaies*, demandent pluſieurs *ſaignées* : il eſt utile, dans l'un & l'autre cas, d'*évacuer les premieres voies*, pour ſe mettre à couvert des mauvais ſucs qui peuvent paſſer dans le ſang, & rendre la maladie beaucoup plus grave. Le blanc d'œuf, le vinaigre, les roſes rouges, le ſang de dragon, & autres *répercuſſifs* appliqués ſur le champ, conviennent à la plupart des *contuſions*, & peuvent prévenir la fluxion; mais ſi elle eſt formée, on uſe des *réſolutifs* & des *fortifiants*, tels que le gros vin, l'eau-de-vie ſimple ou camphrée, l'eau vulnéraire, ou de la Reine de

Hongrie, l'eau de boule de Mars; la térébenthine, le baume du Pérou, celui de FIORAVENTI & du Commandeur; le sel enfermé entre deux linges, & trempé dans l'urine ou l'eau chaude, ou la simple dissolution de sel dans l'eau jusqu'à saturation; le persil pilé avec l'eau vulnéraire, la thériaque, les cataplasmes résolutifs, où l'on fait entrer la racine de bryoine, celle de grande consoude, &c. Lorsque les douleurs sont vives, on les appaise avec le *mica panis* : s'il s'y forme du pus, on traite la tumeur comme le phlegmon : il se fait quelquefois des épanchements de sang qui obligent de faire une ouverture, dans la vue de dégorger la partie, & de pouvoir remédier ensuite à l'hémorragie par les moyens connus. On dissipe les vessies remplies de sang, occasionnées par le décollement de l'épiderme en les comprimant avec une lame de plomb, avec un sachet rempli de plâtre, ou par tout autre moyen. Le traitement des fractures regarde les maladies des os.

Contusions.

On donne *intérieurement*, lorsque la contusion est considérable, des *vulnéraires*, des *absorbants* & des *diaphorétiques*; telles sont les infusions théïformes des herbes vulnéraires, de l'hysope, du lierre terrestre, &c. les sucs de chardon-bénit, de cerfeuil, de persil, &c. les *térébenthines*, & les *baumes*; la corne de cerf, le corail, les pierres d'écrevisses, &c. le blanc de baleine, le sang de boucfin, le succin

préparé, le sel volatil de corne-de-cerf & autres de cette nature, l'antimoine diaphorétique, le baume de LUCATEL, la thériaque, &c. On n'a enfin rien connu de meilleur pour les contusions générales, soit par coup ou par chûte, que d'envelopper le malade de la peau d'un mouton toute chaude, qu'on renouvelle autant qu'on le juge nécessaire.

Contusions.

La *cure des plaies* est l'ouvrage de la nature, que l'art peut à la vérité favoriser, en éloignant tout ce qui s'oppose à leur guérison, ou en rapprochant les bords. Le traitement des plaies simples, sans déperdition de substance, est des plus aisés : on les laisse bien dégorger, & l'on rapproche les levres : on les maintient dans cet état par un bandage qu'on ne leve que quelques jours après, & qu'on arrose de temps en temps avec l'eau-de-vie, ou l'eau vulnéraire : il faut peu toucher aux plaies récentes ; & l'usage n'a que trop appris que les pansements fréquents ainsi que les tentes & les bourdonnets, dont quelques chirurgiens se servent encore, ne peuvent que retarder leur guérison. Les plantes *vulnéraires*, les *spiritueux*, les *balsamiques*, le *baume Samaritain*, l'*eau de boule de Mars*, la *poudre de sympathie*, & une infinité d'autres *topiques*, dont toutes les matieres médicales font mention, peuvent être utilement employées. On se sert enfin très-utilement de l'agaric dont nous avons déjà

fait mention; rien n'étant plus propre à arrêter le ſang que ſon application, ſoutenue par un bon bandage. Contuſions.

La *ſuppuration*, comme nous l'avons dit, s'établit vers le quatrieme jour dans la plupart des plaies: elle eſt abſolument néceſſaire à toutes celles où il y a contuſion & déchirure; de ſorte qu'on doit la favoriſer par les topiques propres à cet effet: ceux qui ſont les plus employés, ont pour baſe la térébenthine, les jaunes d'œuf, l'huile d'hypéricum, l'onguent de la Mere, &c. auxquels on joint, ſelon les circonſtances, les *déterſifs* & les *anti-putrides*, tels que le miel, la gomme élémi, le baume du Pérou, la mirrhe & l'aloës, l'elixir de propriété, & autres que nous avons propoſés dans l'article des *Ulceres*. On arrête *l'hémorragie* par la ligature, lorſqu'elle peut avoir lieu; & par les *ſtyptiques*, tels que l'eau de boule de Mars, l'alun brûlé, la poudre de ſympathie, &c. On uſe encore ici, pour le même accident, de cette eſpece d'*agaric* dont on fait l'amadou; matiere dont tout le mérite eſt de pouvoir, par ſa flexibilité, ſervir de bouchon aux vaiſſeaux ouverts. Les *aſtringents* & les *deſſicatifs* ſont utiles aux *plaies des articulations*: l'huile de térébenthine & de mille-pertuis, le baume du Pérou, l'élixir de propriété, &c. ſont très-convenables à celles des *nerfs* & des *tendons*. Si ces derniers ſont coupés entiérement, & qu'on puiſſe en rapprocher

Contusions.

les pieces & les contenir, elles se souderont facilement ainsi que les os : mais la future paroît être le plus sûr moyen de les fixer, si leur grosseur permet d'en user ; & la réunion se fera au bout de douze jours : on sait que cette opération a été souvent pratiquée sur le tendon d'Achille. Pour les *plaies d'armes à feu*, il faut d'abord en tirer tous les corps étrangers, & pourvoir à l'hémorragie, lorsqu'elle s'y trouve ; le premier pansement doit être à sec ; on use ensuite des *digestifs*, des *émollients*, &c. Quoique le principal objet du traitement de toutes les plaies soit leur cicatrice, il n'est pas toujours permis de la favoriser ; il faut au contraire s'y opposer toutes les fois qu'on ne voit pas le fond de la plaie, ou que les chairs sont d'une mauvaise qualité. On est souvent obligé d'employer la *future* dans les plaies ; elle est sur-tout nécessaire à celles du bas-ventre qui laissent sortir l'épiploon, les boyaux, &c. Lorsque ces derniers sont coupés, on est obligé de fournir un anus artificiel, en collant les bords du boyau à ceux de la plaie.

Pour ce qui regarde le *traitement interne des plaies*, il ne differe pas beaucoup de celui qu'on applique aux contusions. Nous avons dit qu'on ne devoit pas ménager les *saignées* ; nous ajouterons que le régime le plus sévere est ici un point des plus importants : la fievre & les autres accidents demandent des *purgatifs*, qui

fourniſſent encore un moyen de les prévenir. On fait cependant un grand uſage des *délayants*, des *humectants*, & même des *calmants*, lorſque les douleurs & les inſomnies les demandent. Les *diaphorétiques* & les *vulnéraires* fourniſſent encore des ſecours qui ne ſont pas à mépriſer, ainſi que pluſieurs autres remedes propres à corriger les vices du ſang, & des humeurs qui pouvoient exiſter avant la bleſſure. Le *lait* enfin, & les *eaux minérales*, mettent la derniere main à la guériſon. Contuſions.

Nous devons encore faire mention ici de cette plaie ſuperficielle qu'on appelle *écorchure* (*excoriatio* & *intertrigo;*) maladie aſſez familiere à ceux qui font des voyages à cheval : le frottement, la compreſſion & la mal-propreté y donnent communément lieu. On ſait que dans les longues maladies, lorſque ceux qui en ſont affligés reſtent long-temps couchés ſur la même partie, il s'y fait des écorchures qui ſont précédées par des taches rouges qu'on doit avoir ſoin de laver ſouvent avec le *vin chaud*, ou avec *l'eau-de-vie camphrée*, lorſqu'il y paroît quelque noirceur. Si on ne peut éviter l'écorchure, on la deſſéche avec la *poudre de bois vermoulu*, ou de *céruſe*; celle de *pierre calaminaire*; le *pompholyx*, l'emplâtre de Nuremberg, celui de céruſe, &c. Mais le point principal eſt de garantir la partie entamée de la compreſſion & de la malpropreté. On n'emploie enfin, contre

l'écorchure qui vient du cheval, que le ſuif de chandelle, ou toute autre graiſſe, l'huile roſat, &c.

LA BRULURE.

C'EST ſur la connoiſſance de la partie affectée, comme ſur l'étendue & la profondeur de la *brûlure* qu'on peut juger de ſes ſuites : il faut encore être inſtruit de la nature & de la violence du feu, ou du corps brûlant, ainſi que du temps plus ou moins long qu'il a été appliqué à la partie ; on ſait que la brûlure des yeux, du viſage & du col eſt toujours plus fâcheuſe que celle des autres parties : il paroît que les charbons ardents, les métaux rouges ou fondus, la poudre enflammée, &c. produiſent à-peu-près les mêmes effets ; mais le feu du ciel, eſt ſans contredit le feu le plus violent. La *brûlure ordinaire* eſt ſuivie d'une douleur des plus vives, de l'inflammation, de puſtules & de pluſieurs ſortes d'accidents relatifs aux circonſtances dont nous avons fait mention. Tout le monde ſait que les plaies qui en ſont les ſuites, ſont très-long-temps à guérir, & qu'elles ſont d'autant plus fâcheuſes, que le malade eſt d'ailleurs mal conſtitué : les cachectiques & les ſcorbutiques n'en fourniſſent que trop d'exemples.

Les *brûlures*, par leurs différents de-

grés, peuvent être rangées en *trois classes*, qui répondront aux *superficielles*, aux *moyennes* & aux *profondes*. Dans la *premiere*, la brûlure est légere & bornée à la peau, qui n'en est pas même pénétrée; la douleur est plus ou moins vive, la partie s'enflamme, comme si elle avoit été piquée par les orties; il s'éleve des vessies & l'épiderme se sépare. Dans sa *seconde*, l'enflure & la douleur sont plus considérables; les pustules s'élevent sur le champ, & la peau est resserrée ou racornie par le feu qui l'a pénétrée; la suppuration en est la suite. Les brûlures de la *troisieme classe* pénetrent quelquefois jusqu'aux os, la peau prend sur le champ une couleur livide ou noire, & perd le sentiment: c'est une escarre, qui, en tombant, laisse un ulcere profond & putride: cet état doit se rapporter à celui de la gangrene; il est accompagné de la fievre & des plus terribles accidents, sur-tout lorsque les parties ligamenteuses, tendineuses & nerveuses sont offensées. La *brûlure du tonnerre*, la plus redoutable de toutes, dégénere communément en gangrene: on sait que ceux qui sont frappés de la foudre, tombent presque toujours en syncope, ou en sont suffoqués sur le champ. Brûlure.

Les *répercussifs*, les *adoucissants*, les *résolutifs* & les *digestifs* sont les topiques les plus employés contre la *brûlure*; mais ils ne conviennent ni à tous les degrés, ni dans tous les temps: il n'y a guere que le

vin tiede, l'*eau-de-vie ſimple* ou *camphrée*, qu'on a appliqués indifféremment à toutes ſortes de brûlures : c'eſt ſur le degré de la maladie qu'on doit faire le choix des autres remedes. On peut arrêter les progrès de *celles de la premiere claſſe*, ou des légeres, en trempant ſur le champ la partie dans *l'eau froide*, en y appliquant de la *boue*, le *blanc d'œuf*, le *vinaigre*, l'*encre*, &c. J'ai vu aſſez conſtamment des bons effets de ces méthodes ; mais les contraires n'ont pas moins réuſſi : elles conſiſtent à expoſer pluſieurs fois la partie brûlée au *feu le plus vif* qu'on puiſſe ſupporter ; à la tremper dans l'*huile* ou l'*eau chaude* : à y appliquer de l'*eau-de-vie camphrée*, de l'*eau de la Reine d'Hongrie*, & autres *liqueurs ſpiritueuſes* ; de l'oignon pilé ſeul, ou mêlé avec le ſel & le ſavon, &c. Les *adouciſſants*, tels que le *pompholyx*, le *nutritum*, le *populeum*, le *cérat de Galien*, &c. ſont encore des topiques très-employés.

Brûlure.

Pour les *brûlures de la ſeconde claſſe*, ou les *moyennes*, on n'uſe ni de répercuſſifs, ni de réſolutifs, mais des *relâchants*, *adouciſſants* & *digeſtifs*, tels que l'émulſion commune, le *mica panis*, & autres cataplaſmes émollients ; l'onguent baſilic, le nutritum, le cérat de Galien ; l'huile roſat, celle de lys, d'œuf, &c. Lorſque les douleurs ſont extrêmes, on ne fait pas difficulté d'ajouter de l'opium, tant aux cataplaſmes qu'aux onguents : les *ſaignées*

dans les brûlures de cette classe, comme dans celles de la suivante, sont indispensables, ainsi que les *delayants*, les *adoucissants*, & autres *remedes internes* qui conviennent à l'inflammation & à la fievre. Les brûlures profondes que nous rangeons dans *la troisieme classe*, demandent des *scarifications :* on y applique aussi des *relâchants*, des *calmants* & des *digestifs*, tels que nous les avons déjà proposés; on peut y ajouter le styrax, l'esprit de vin camphré & autres *anti-putrides :* on traite dans tous ces cas l'ulcere, selon la méthode ordinaire; mais lorsque la brûlure va jusqu'à l'os, & que la mortification est trop étendue, il n'y a guere que *l'amputation* qui puisse sauver la vie au malade. Brûlure.

La *brûlure des yeux* a son traitement à part; elle demande des *saignées réitérées* & des *topiques adoucissants*, tels que le lait de femme, le sang de pigeon, l'eau de frai de grenouilles, celle de rose, de plantain, &c. le mucilage de graine de lin & le spyllium, le cataplasme de pommes cuites, &c. Si le visage a été brûlé par la poudre à canon, il faut en faire sortir les grains avec une aiguille, parce qu'ils laisseroient des taches noires ineffaçables : on est même obligé de rouvrir la plaie par un vésicatoire, lorsqu'on a négligé de prendre cette précaution dans le commencement. Pour la *brûlure* enfin *du tonnerre*, outre les topiques qui résistent à la *pourriture* & à la *gangrene*, on emploie les

cordiaux les plus actifs pour faire revenir le malade; mais lorsqu'il a repris ses connoissances, & qu'il se plaint d'un feu dans les entrailles, on lui donne alors de la *limonade* & autres *rafraîchissants*.

Brûlure.

GANGRENE EXTERNE.

CELLE que la douleur & l'ardeur accompagnent ou précedent, menace la partie de la privation de la vie: on donne le nom de *sphachele* à la mortification parfaite, c'est-à-dire, à cet état des parties qui restent sans chaleur ni sentiment, & qui exhalent même une odeur cadavéreuse. La *gangrene* est *seche* ou *humide*: dans la premiere, la partie se durcit, & se racornit sans phlyctene, & communément sans mauvaise odeur; l'engorgement, les phlyctenes & la puanteur distinguent la seconde, qui est la moins redoutable; cependant ces deux sortes de gangrenes ne different point essentiellement, puisqu'on en voit assez fréquemment qui participent de l'une & de l'autre, ou qui passent successivement par ces deux états. On a aussi observé que la gangrene des jambes étoit quelquefois seche d'un côté, & humide de l'autre; ce qui prouve assez que c'est la même maladie que quelques circonstances qui nous échappent, font varier: j'ajouterai ici que la

gangrene de cauſe interne eſt tantôt ſeche, tantôt humide; elle eſt produite par le défaut de chaleur dans un âge avancé, dans la paralyſie, dans l'atrophie, &c. C'eſt encore la ſuite de quelques poiſons, du ſcorbut, de la vérole; des fievres malignes, peſtilentielles; de la petite vérole; de l'inflammation, de l'éréſipelle, &c. La *gangrene de cauſe externe* eſt l'effet ordinaire de la morſûre ou piquure des bêtes venimeuſes, des contuſions, des plaies, de la brûlure, du froid exceſſif, des infiltrations œdémateuſes & autres tumeurs; des ligatures, des étranglements, des compreſſions, des luxations, des fractures, &c. Gangrene.

La partie attaquée de *gangrene* devient livide ou noirâtre; elle eſt tantôt racornie, tantôt flaſque; & il s'y éleve communément des *phlyctenes*: la douleur & l'ardeur précedent, dans la plupart; la perte du ſentiment eſt le commencement du ſphacele, ou de la ceſſation totale de la chaleur & de la vie: la peau ſe détache alors d'elle-même, & il ſort de la partie une ſanie limpide & fétide. Le pain de ſeigle ou de tout autre grain, d'une mauvaiſe qualité, cauſe une maladie qui ſe termine par la gangrene: ceux qui ſont dans ce cas ſe plaignent d'un engourdiſſement général; leur ventre s'éleve; ils perdent leurs forces & leur embonpoint: les douleurs s'emparent enfin des extrémités, qui ſe refroidiſſent & tombent en gangrene,

qui eſt bientôt ſuivie du ſphacele. La *gangrene* cauſée par le *froid*, fait des progrès très-rapides; la partie pâlit & rougit ſucceſſivement avec une forte démangeaiſon; elle devient enſuite pourprée & noire; dans cet état, elle ne tarde pas à ſe détacher; les mains, les pieds, le bout du nez & le lobe des oreilles ſont les parties les plus expoſées à cette ſorte de gangrene: lorſqu'elle eſt à un certain degré, elle pénetre juſqu'aux ligaments des articulations & les détruits: on voit aſſez ſouvent des pieds ſe détacher par leur propre poids des os de la jambe: on a trouvé des corps gelés dans la même attitude où ils étoient avant leur mort; des ſoldats avec les armes à la main; des gens à cheval qui n'ont pas abandonné les rênes, &c.

Gangrene.

La *gangrene de cauſe interne* eſt la plus dangéreuſe, parce que toutes les parties en ſont menacées, & que l'amputation d'un membre ne garantit pas les autres; elle eſt ſouvent annoncée par la fievre violente & des douleurs très-aiguës; les orteils en ſont les premiers attaqués; elle remonte enſuite & ſe communique aux autres parties: le pouls eſt ordinairement concentré & intermittent; on a des cardialgies, des ſyncopes, &c. La *gangrene*, de la bouche, celle des parties génitales, celle qui attaque les hydropiques, &c. ſont les plus rebelles. On ſent bien, ſans que je le diſe, que la gangrene eſt d'autant plus redoutable, qu'elle pénetre pro-

fondément, c'eſt-à-dire, au-delà du corps graiſſeux, dans les muſcles, les ligaments & le périoſte juſqu'aux os: il arrive même quelquefois, dans la vérole, le ſpina ventoſa, & quelques autres cas, que l'os eſt la premiere partie léſée; mais ces effets doivent être plutôt rapportés au ſphacele, qu'à la gangrene. Gangrene.

Il faut s'oppoſer promptement aux progrès de la gangrene, & extirper les parties ſphacélées: *l'alliaria*, le *ſcordium*, la *décoction d'abrotanum* dans l'eau ſalée; *l'eſprit-de-vin camphré*, qu'on mêle quelquefois avec *l'eau de chaux*; la *teinture de myrrhe* & *d'aloës*, à laquelle on peut ajouter l'eſprit de ſel ammoniac; le *ſtyrax*, *l'onguent ægiptiac*, la *thériaque*, &c. ſont les topiques les plus employés, & les plus propres à réſiſter à la pourriture; tout le monde connoît la néceſſité des *ſcarifications* pour faire détacher la partie ſphacélée, & exciter par ſa chûte une bonne ſuppuration. La *gangrene* cauſée par le *froid* exceſſif, ſe traite d'une autre maniere. Il faut d'abord couvrir ou frotter la partie gelée avec la *neige*, ou y appliquer des linges trempés dans l'eau la plus froide; on la frotte enſuite avec des linges groſſiers, pour donner la chaleur par degré; après quoi, on peut la frotter avec des linges chauds, la plonger dans l'eau tiede, ou l'en baſſiner: on la fomente enfin avec un vin aromatique, auquel on joint ordinairement l'eau-de-vie camphrée.

Gangrene.

Les *remedes internes* ne doivent pas être négligés : on donne dans tous ces cas, après les remedes généraux, s'ils ſont néceſſaires, les *cordiaux* & les *ſudorifiques* ; tels ſont les ſels volatils, le lilium, l'élixir de propriété, la thériaque, &c. Cependant lorſque le pouls eſt élevé, & qu'on ſent intérieurement beaucoup de chaleur, on peut uſer de la limonade & autres *rafraîchiſſants acides*, que l'expérience a appris n'être point contraires à cet état. Il n'eſt perſonne aujourd'hui qui ne connoiſſe les bons effets du *quinquina*, pour les *gangrenes de cauſe interne* : on en donne environ un demi-gros de quatre en quatre heures, ou une plus grande doſe en lavement, ainſi qu'on en uſe contre la fievre intermittente : quelques-uns l'ont donnée même dans la petite-vérole accompagnée de taches gangreneuſes, mais l'état de la fievre & celui de la poitrine, dans cette circonſtance, ne permettent pas toujours d'y avoir recours ; on prétend encore que cette écorce eſt auſſi utile contre la gangrene de cauſe externe ; mais l'expérience n'a encore rien décidé de bien poſitif là-deſſus. Ceux, au reſte, qui deſireront des inſtructions plus étendues, trouveront parmi les Ouvrages de M. QUESNAI le traité le plus complet qu'on ait donné ſur cette matiere.

INSECTES ET CORPS ÉTRANGERS.

NOUS renvoyons à d'autres articles ce qui regarde les vers ordinaires des premieres voies, & les cutanés : nous ne ferons mention, dans celui-ci, que de ces *vers* ou *insectes* qui peuvent se rencontrer dans presque toutes les parties du corps humain, sans parler de animaux qui se dérobent à la vue & qui sont d'un autre ordre ; ils n'appartiennent pas à notre sujet. Nous avons sur les insectes qui vivent dans le corps des hommes, des observations sans nombre ; mais il seroit à désirer qu'on eût été plus en garde contre les supercheries, ou qu'on eut pu les dépouiller de ce qu'elles contiennent de fabuleux. On ne sauroit cependant douter qu'il ne puisse s'engendrer des *vers de différente nature* dans toutes les parties : on en a trouvé dans le *cerveau*, dans les *oreilles*, dans les *sinus* qui communiquent avec les narines, sous le bord des paupieres, aux dents, &c. qui causent, par léur présence, des douleurs très-vives ou d'autres accidents : ceux du cerveau principalement, outre les céphalalgies les plus terribles, donnent lieu au délire, aux convulsions, &c. Il en naît dans les *poumons* & dans les *bronches*, qu'on a rejettés quelquefois avec des crachats. On en a vu

Insectes.

dans les ventricules du *cœur*, dans les oreilletes, dans le péricarde, dans le *foie*, la *rate*, le *pancréas*, le *méſentere*, les *reins* & la *veſſie*, dans des follicules particulieres, dans des tumeurs & autres dépôts, &c.

Tous ces *inſectes* ont *diverſes formes*, & différentes groſſeurs: il y en a qui ont des jambes; les autres des poils; on en a vu qui reſſemblent aux cloportes, aux ſang-ſues, aux chenilles, aux papillons, aux ſauterelles, aux grillons, aux eſcarbots, aux ſcorpions, aux grenouilles, aux lezards, aux ſerpents, &c. Les plus ſinguliers ont été rendus par le vomiſſement ou par les ſelles; ce qui eſt, comme on le ſait bien, ſuſceptible de fraude. Il eſt certain qu'on en a découvert quelquefois, avec le ſecours du microſcope, dans le ſédiment de l'urine & dans le ſang; mais on doit remarquer que ces liqueurs ne ſont devenues vermineuſes, qu'après avoir croupi quelque-temps, & qu'elles n'étoient pas telles à la ſortie du corps: réflexion bien naturelle, à laquelle il ſemble qu'on pouvoit s'arrêter. Je ne crois pas qu'on puiſſe ajouter encore beaucoup de foi à ce qu'on nous dit des vers plus conſidérables, qui ſont ſortis par l'ouverture de la ſaignée. Le Public aime le merveilleux; & il n'y aura toujours que trop d'impoſteurs qui auront intérêt à le ſatisfaire.

Les obſervations qui regardent les *pierres*

res & les autres *corps étrangers*, ſont, à quelques exagérations près, beaucoup plus ſûres, quoique moins communes. Sans parler du calcul des reins & de la veſſie, qui auront leurs articles à part, on peut rencontrer des pierres & du gravier par-tout, on en voit tous les jours dans le *cerveau*: il eſt même rare que la glande pinéale en ſoit exempte: on en trouve dans les ventricules, à la baſe du crâne, & ailleurs: j'ai vu quelquefois le cerveau tout graveleux; & il ne m'eſt pas revenu que ceux qui on fait le ſujet de cette obſervation en aient été incommodés; mais il n'en eſt pas de même des pierres d'un certain volume, qui excitent des céphalalgies cruelles, le délire, l'aſſoupiſſement, le vertige, des convulſions, l'aveuglement, &c. Les concrétions tophacées du *poumon* & des bronches ſont très-communes; on en rend même avec les crachats: elles excitent l'enrouement, la toux, l'oppreſſion, l'émoptyſie, la phthiſie, & le maraſme. On trouve encore des pierres dans le cœur, & elles n'y ſont pas même plus rares que les oſſifications: elles donnent des palpitations & des ſyncopes. Il ſe forme auſſi des *pétrifications au foie*, plus ſouvent à ſa ſurface que dans ſa ſubſtance: elles donnent lieu, ainſi que dans les autres parties, à des douleurs relatives au degré de ſenſibilité, & à la ſtructure de la place qu'elles occupent; mais les douleurs & les autres ſymptomes, qu'elles excitent, ſont

Insectes.

communs à tant d'autres maladies, qu'il eſt preſque impoſſible de deviner ſi on doit les imputer à la préſence d'une pierre. On ne doit pas mettre au nombre des pierres les concrétions bilieuſes, qui ſe trouvent ſi communément dans la véſicule du fiel. Les pierres enfin de la rate, du pancréas & du méſentere, ſont aſſez rares, ſi l'on ne prend pour telles les ſquirrhes durcis.

Infections.

Nous avons des obſervations ſans nombre ſur les *pierres* trouvées *dans les premieres voies*, rejettées par le vomiſſement, ou rendues par les ſelles. On en a découvert encore dans les *teſticules*, les *véſicules ſéminales*, la *matrice* & le *placenta*; dans les vaiſſeaux, dans le corps cellulaire, dans les muſcles, &c. Il s'en forme vers le bord des paupieres, dans les orgeolets: on en a rendu par les narines; & il n'eſt pas rare d'en trouver *ſous la langue*, & dans les autres parties de la bouche. Tout le monde ſait que la matiere de la *ſueur*, dans quelques phthiſiques, eſt *ſablonneuſe*; que la goutte dépoſe ſur les articulations une *matiere tophacée*, & que le rhumatiſme produit le même effet. On trouve enfin dans les abcès, dans les tumeurs anomales & ſquirrheuſes, des *concrétions pierreuſes* de toutes les formes, des *corps oſſeux* & cartilagineux: on y rencontre auſſi des *corps étrangers* qu'on a avalés, ou qui ont été introduits d'une autre maniere; comme des aiguilles, des clous,

des couteaux, des fourchettes, des balles de plomb, des semences, des noyaux, des épis, des fragments de bois, des brins de paille, des os, des arrêtes, des plumes, &c. On n'ignore pas qu'il se forme très-communément des pierres dans le corps des autres animaux; outre les *bézoards*, la *pierre de porc*, de *crapaud*, de *serpent* & d'*écrevisse*, que les curieux conservent dans leurs cabinets, on en trouve dans le bœuf, le mouton, le cochon, le cerf, le cheval, &c. Les oiseaux, & même leurs œufs n'en sont pas exempts. Tels sont les écarts de la nature qui semble se plaire à confondre les Philosophes, en mettant sous les yeux les productions animales, minérales & végétales (car on a aussi trouvé des plantes germées) dans les lieux qui sont sans contredit les moins propres à leur génération. Insectes.

Les maladies, qui reconnoissent les causes dont nous venons de faire mention, sont plus ou moins difficiles à traiter, relativement à leur siége. On a bien des ressources contre les insectes des oreilles, des sinus frontaux, des dents, des paupieres, &c. ceux des bronches, de l'estomac & des boyaux, des reins & de la vessie, peuvent être chassés par la seule action de ces organes: les remedes peuvent aussi y contribuer; mais on ne peut rien contre les insectes du cerveau, du cœur, du péricarde, & des autres parties qui n'ont aucune communication avec le de-

Insectes.

hors. Il faut porter à-peu-près le même jugement sur les corps pierreux ou de toute autre nature, relativement à leur siége. On peut rejetter par la toux des pierres nichées dans les bronches : les urines entraînent quelquefois celles des reins & de la vessie : on rend souvent par la bouche les pierres des premieres voies, qui prennent encore la route des selles ; mais on ne sauroit rien entreprendre contre les pierres du cerveau, du foie, du pancréas, de la rate, &c. & on useroit, dans ce cas, vainement des lithontriptiques ; remedes, à la vérité, qui peuvent être de quelque utilité contre les pierres des reins & de la vessie, l'urine leur servant de véhicule, mais dont on ne peut rien attendre, lorsque les pierres se trouvent ailleurs. Cependant, comme on traite ordinairement ces maladies sans les connoître, & même sans les soupçonner, il ne faut pas être surpris que l'expérience ne nous ait rien appris.

LES POISONS.

ON tire des trois regnes les *poisons*, comme les remedes, qui ne different souvent entr'eux que par la dose, puisque plusieurs substances sont l'un & l'autre, relativement à la maniere de les donner. Qui ignore aujourd'hui qu'il est permis

d'uſer intérieurement des cantarides, de la ciguë, de la belladona, & de pluſieurs autres plantes qu'on a toujours regardées comme venimeuſes. Les poiſons ſont plus ou moins actifs : il y en a qui tuent preſque ſur le champ; d'autres, dans quelques heures, après quelques jours, quelques mois, & même, à ce qu'on prétend, après pluſieurs années. Les actifs excitent des ſymptomes les plus terribles; pendant que les plus lents agiſſent inſenſiblement, & jettent dans la langueur & le maraſme, dont on ignore très-communément la ſource. On eſt dans la perſuaſion que les Indiens ont là-deſſus des connoiſſances très étendues; ſi nous pouvons en juger par l'effet très-ſurprenant de leurs fleches empoiſonnées, qui ſe conſervent telles pendant un grand nombre d'années, il faut avouer qu'ils ſont très-verſés dans cet art funeſte; habileté que nous ne leur envions pas. Tous les eſſais qu'on a faits ſur différents animaux pour éprouver certains poiſons, ne peuvent pas nous donner beaucoup de lumieres; on ſait que les amandes ameres & le perſil, dont nous uſons tous les jours, tuent les oiſeaux, qui mangent d'ailleurs ſans danger l'ellébore & la ciguë; que les cochons ſont très-avides de la juſquiame; que les chevres broutent impunément le tithymale qui empoiſonne les hommes & les poiſſons; que la noix vomique, qu'on a employée quelquefois comme alexitere, tue les chiens, &c.

Poiſons.

Poiſons

Il n'eſt pas toujours aiſé de ſe déterminer ſur *la nature des poiſons* : nous ſommes preſque aſſurés que la poudre du verre du cryſtal & du diamant, agiſſent d'une maniere purement *méchanique ;* que l'arſénic, le ſublimé corroſif, le verd-de-gris, les cantharides, &c. ſont des *âcres rongeants ;* que l'eſprit de nitre, de ſoufre, d'alun & de vitriol, ſont des *acides cauſtiques* ; que le ſtramonium, la juſquiame, la madragore, le ſolanum, la belladona, &c. ſont des *narcotiques*. Nous n'ignorons pas que les premiers portent principalement leur action ſur les premieres voies, & que les derniers n'agiſſent que ſur le ſang ou les eſprits ; mais nous ne ſavons guere en quoi conſiſte le venin de la ciguë, de l'œnanthe, de l'aconit, du laurier-ceriſe, des champignons, & d'une infinité d'autres plantes, ſans parler du venin de la vipere, des animaux étrangers, &c. dont on ignore parfaitement la nature. Outre ces difficultés, il eſt ſouvent impoſſible, dans la pratique, de deviner quel eſt le poiſon qui vient de la main des ſcélérats ; & tout ce qu'on peut ſavoir, dans ces occaſions, ne roule que ſur des conjectures ou des ſoupçons ; car les ſignes, tirés des effets du poiſon, ne donnent preſque jamais aſſez de certitude pour qu'on oſe prononcer là-deſſus.

Les inſtructions que nous tirons des malades & des aſſiſtants, peuvent nous donner beaucoup de lumieres ſur cet acci-

dent, lorsque la méchanceté n'y a aucune part; mais, dans les autres cas, nous sommes toujours livrés à des conjectures qui ne nous permettent pas de décider. Les *signes de l'empoisonnement* sont, en général, la céphalalgie, les vertiges & l'obscurcissement de la vue, le regard hideux, le délire, le tremblement & les convulsions; l'enflure des levres & de la langue, leur noirceur, &c. la respiration entrecoupée, le resserrement du cœur, les palpitations, les défaillances & les syncopes; les anxiétés, le hoquet, la douleur mordicante de l'estomac, les tranchées, le vomissement, le *miserere*, le colera-morbus, les déjections sanglantes, le gonflement des hypocondres, &c. Le pouls est rarement naturel, mais souvent foible & effacé, intermittent & convulsif: on observe encore un grand accablement, le refroidissement des extrémités, des sueurs froides, l'enflure de tout le corps, des taches à la peau, la noirceur des ongles, &c. Ces signes sont presque communs à tous les poisons, de quelque nature qu'ils soient; cependant on a remarqué que l'ardeur brûlante de l'œsophage & de l'estomac, la gorge enflée, la soif ardente, les douleurs atroces dans les entrailles, les déjections sanglantes, la passion iliaque & le choléra, les syncopes, &c. étoient les effets ordinaires des *poisons corrosifs*, tant âcres qu'acides. L'expérience a encore appris que les *poisons narcotiques* causoient le Poisons

vertige, la léthargie, des délires furieux,
Poisons des convulsions, des nausées, le vomissement, &c.

La ciguë & les champignons, poisons dont nous sommes le plus menacés, méritent d'être examinés séparément. La *ciguë*, dont on a pris souvent la racine pour celle de panais, & les feuilles pour celles de persil, excite un engourdissement quelquefois subit; le vertige, l'obscurcissement de la vue, le délire, la perte des connoissances, les convulsions, le vomissement, le hoquet, l'ardeur & la douleur d'entrailles, l'enflure de la région épigastrique, l'écoulement de sang par les oreilles, l'écume à la bouche, &c. Sur cette exposition, il est aisé de juger si notre ciguë est le poison du même nom, si célebre parmi les anciens, qui livroit à une mort douce & tranquille, telle qu'on pourroit l'attendre d'un narcotique, pendant que la nôtre, comme l'a très-bien observé WEPFER, porte son action sur l'estomac, qu'elle enflamme, corrode & cautérise, puisqu'on a trouvé dans les cadavres des escarres qui ne laissent aucun doute là-dessus; ce qui, bien loin de jetter dans l'assoupissement, excite les plus grands orages. Les *champignons venimeux*, dont on use encore plus fréquemment, ont ordinairement un effet plus tardif, & n'agissent quelquefois qu'après douze heures, & même une journée entiere; ils excitent des nausées & des vomissements

énormes, le coléra-morbus, des déjections & des urines sanglantes, des cardialgies & des tranchées, la soif ardente, le transport & l'oppression, le gonflement des hypocondres, &c. Le pouls est fréquent & concentré; on sent quelquefois le battement de l'aorte ou de la céliaque; on a des anxiétés, un grand accablement, les extrémités froides, &c. Poisons.

Cependant on a observé très-souvent que la *ciguë* & les *champignons*, de même que tous les autres poisons, ne produisent pas, dans tous ceux qui en ont pris, les mêmes effets; ce qui doit être rapporté à la dose plus ou moins forte, à une infinité d'autres circonstances : le vomissement d'ailleurs, plus ou moins prompt, enleve encore une partie indéterminée du poison; il arrive même quelquefois, qu'il en reste si peu après cette évacuation, qu'il n'excite aucun désordre dans les premieres voies; mais les suites n'en sont pas moins à craindre; & l'on a vu plus d'une fois qu'il donnoit lieu à des crampes, à la paralysie, à la contracture des membres, & à un état languissant qui faisoit périr les malades; ce qui doit s'entendre non-seulement de la ciguë & des champignons, mais encore de tout autre poison. On a vu à-peu-près les mêmes effets du *verd-de-gris* que les vaisseaux de cuivre communiquent aux aliments; comme de la *litharge* qu'on met dans le vin, dans la vue de l'adoucir, qui sont de vrais poisons auxquels il ne

manque que la doſe : & la colique des peintres peut paſſer pour un vrai empoiſonnement.

Poiſons

Il nous reſte à faire mention des ſignes qu'on peut tirer de *l'inſpection des cadavres*. Le corps de ceux qui ont été empoiſonnés eſt ordinairement enflé, avec le ventre très-élevé : on voit à la peau des taches livides & noires ; la langue eſt tuméfiée & comme brûlée ; les ongles paroiſſent noirs & ébranlés, & les cheveux tiennent peu. On voit intérieurement des dilatations énormes & des étranglements dans quelques portions du canal inteſtinal ; des marques d'inflammations & de gangrene ſur tous les viſceres, mais principalement à l'œſophage, à l'eſtomac, & aux boyaux qui en ſont ſouvent corrodés, percés, & tombent quelquefois en lambeaux. Les taches, qu'on remarque partout, ſont livides, pourprées ou noirâtres ; & le foie, dans quelques-uns, a paru deſſeché ou brûlé. On a vu, lorſque le poiſon étoit ancien, l'eſtomac reſſerré & calleux, chargé d'excroiſſances fongueuſes : les reins & la veſſie ont paru quelquefois ulcérés ; ſans parler des épanchements qui ſe préſentent à la tête & dans les autres cavités. Ces ſignes, joints à ceux qui ont précédé la mort, lorſqu'on peut en être informé, peuvent faire un degré de certitude, qui approche de la conviction ; ce que la probité exige qu'on expoſe

clairement dans un rapport qui doit servir de regle aux Juges. Poisons.

Si le nombre des poisons est très-grand, on peut dire que celui des *remedes* est bien petit : nous ne saurions même donner là-dessus que des généralités dont les médecins instruits peuvent faire de justes applications. Ceux dont on s'est servi, à ce qu'il paroît, avec le plus de succès contre presque tous les poisons, forment naturellement *trois classes*. La *premiere* comprend *l'émétique*, & les autres *évacuants* des premieres voies : il n'est pas douteux que ce ne soient les remedes les plus efficaces, lorsqu'on les donne assez promptement ; mais, comme les corrosifs & plusieurs autres poisons excitent souvent des vomissements énormes, on est alors dispensé d'en user ; ils sont même dangereux, lorsque le mal a fait un certain progrès. On les donne avec plus de sécurité, & dans tous les temps, contre les poisons narcotiques. Cependant on peut exciter le vomissement, dans tous les cas, avec les huiles, le beurre fondu, ou en chatouillant le pharynx ; & on n'a rien à craindre de ces méthodes. La saignée peut, dans le commencement, être appliquée heureusement, lorsque la violence des douleurs fait craindre l'inflammation : elle peut encore être utile dans d'autres temps ; mais ce n'est qu'avec la plus grande réserve qu'on doit prendre ce parti, toujours dangereux, parce qu'il peut attirer

la gangrene; accident, comme on le penſe-
Poiſons bien, le plus redoutable.

La ſeconde regarde les *délayants*, les *rafraîchiſſants* & les *adouciſſants*; telles ſont l'eau pure dégourdie, la miellée ou l'aigrelette, l'oxycrat & la limonade, les émulſions, l'eau de poulet ou de veau, celle de guimauve & de riz, le petit lait, le lait, le beurre fondu, les huiles & les bouillons gras. Les lavements adouciſſants avec le lait, le beurre, l'huile & le miel, doivent auſſi y entrer. Tous ces remedes, dont les circonſtances reglent le choix, ſont utiles pour toutes ſortes de poiſons; mais ils ſont d'une plus grande efficacité contre les irritants & les corroſifs. On a remarqué que rien n'arrêtoit plus sûrement les mauvais effets des cantarides, dont on ſait que les libertins uſent quelquefois, que le petit-lait.

La troiſieme claſſe embraſſe les *cordiaux*, les *alexiteres* & les *diaphorétiques*; comme la thériaque, l'orviétan, le mithridat, le diaſcordium, l'ail, la poudre de vipere, les ſels volatils, &c. Il faut remarquer, au ſujet de l'orviétan & de la thériaque, que ces remedes, tant vantés par les charlatans, & qu'on applique à tout, ne conviennent pas aux poiſons âcres; & qu'ils ne peuvent, dans ce cas, qu'augmenter la chaleur, & entretenir par conſéquent le mal: mais l'opinion du vulgaire, dont la plupart des médecins ſont eſclaves, l'emportera toujours. Pour les

Bézoards, dont on a fait un grand usage, je ne les crois pas bien utiles. Contre les *poisons acides*, tels que le vitriol ou son esprit, celui de nitre, d'alun, &c. on se sert du sel de tartre, des pierres d'écrevisses, & autres *absorbants*. Les *poisons narcotiques* demandent, outre les *évacuants* des premieres voies, la *saignée*, l'odeur des esprits volatils, du vinaigre, &c. les *acides végétaux*, pris intérieurement, y sont encore très-utiles, de même que les *lavements stimulants*. On applique encore quelquefois, comme nous l'avons dit, la *saignée* aux *poisons âcres & corrosifs*, dans la vue de prévenir l'inflammation, & de calmer la violence des douleurs. Les *hypnotiques*, après les évacuations suffisantes, sont souvent d'un bon secours contre les poisons irritants, tant âcres qu'acides. Poisons

Quoiqu'on ne puisse déterminer quelle est la nature des mauvais *champignons*, il est certain qu'ils donnent lieu à des désordres qu'on ne peut rapporter qu'à une matiere irritante; & qu'on y remedie par tout ce que nous avons dit convenir aux poisons corrosifs, comme *l'eau de poulet*, celle de guimauve, *l'huile*, *le lait*, *le beurre*, &c. Les laxatifs & les lavements y sont employés avec succès, ainsi que les fomentations émollientes & les bains. Ce n'est qu'après avoir obtenu de bonnes évacuations, & remédié aux accidents pressants, qu'on en vient aux *cordiaux* & aux alexiteres, qui seroient

très-déplacés dans un autre temps. On
Poiſons combat les mauvais effets de la *ciguë*, par *l'évacuation* la plus prompte des premieres voies : on ne craint pas de donner du *vin*, même dès le commencement : les *ſaignées* y ſont ſouvent néceſſaires ; mais les *délayants*, les *rafraîchiſſants* & les *adouciſſants* y ſont peut-être au-deſſus de tout. En vain rapporterois-je ce qu'on a fait plus particuliérement contre les poiſons : je ne trouve dans les auteurs que des répétitions ou des contradictons manifeſtes, & preſque toujours un tâtonnement dont on ne peut tirer aucune lumiere. Mais, ſi nos connoiſſances ſur cette matiere ſont très-bornées, il faut avouer que celles que nous regrettons ſeroient aujourd'hui peu utiles, ſous un regne où il ſemble que cet art funeſte, ſi familier autrefois, eſt entiérement ignoré ; & ce n'eſt pas le ſeul avantage que nous tirons de la ſageſſe du gouvernement.

SECTION II.

Maladies externes de la Tête.

CÉPHALALGIE.

SI l'on jette les yeux ſur les obſervations anatomiques qui entrent dans cet article, on ne ſera point ſurpris des grandes variétés qu'on éprouve dans les douleurs de la tête. Il y en a de poignantes, de lancinantes, de contendantes, de comprimantes, de gravatives, de brûlantes & même de froides ; différences que nous ne pouvons connoître que par le rapport des malades. Comme il eſt quelquefois très-difficile de diſtinguer dans la pratique la *douleur interne*, ou qui a ſon ſiége dans le cerveau & ſes enveloppes, de *l'externe* qui occupe le péricrâne ou les autres téguments, les ſinus frontaux & ſphénoïdaux, j'ai cru devoir comprendre ici l'une & l'autre. Outre cette différence tirée du ſiége de la maladie, il y a encore des maux de tête *ſympathiques*, comme ceux qui dépendent de l'eſtomac ; & des *ſymptomatiques* qui ſont le produit de la fievre, de l'affection hypocondriaque & hyſtérique ; de la vérole, du ſcorbut, de la

goutte, &c. qu'il eſt auſſi important que difficile de ne pas confondre avec ceux qui ont leur ſiége à la tête. On ſait aſſez que la douleur qui occupe tout le crâne, s'appelle *céphalalgie*; qu'on donne le nom de *migraine* à celle qui ne tient qu'un côté : on entend encore par *clou hyſtérique*, celle qui eſt renfermée dans un petit eſpace; mais les praticiens inſtruits ſavent très-bien qu'il y a des douleurs à la tête, qui n'ont pas plus d'étendue, ſans avoir aucun rapport avec l'affection hyſtérique. Nous avons fait mention ailleurs de cette peſanteur à la tête, qu'on appelle *gravedo*; ſymptome du coryza & de pluſieurs autres maladies. Il y a encore des *maux de tête périodiques*, dont les accès ſont réguliers ou irréguliers; & d'autres qui ſont *continus*, avec plus ou moins de rémiſſion.

Céphalalgie.

Les évacuations ſupprimées, les éruptions rentrées, les travaux exceſſifs du corps & de l'eſprit, les paſſions vives, les coups de ſoleil, les contuſions & les chûtes; la vapeur des cuves, du charbon; l'abus des femmes, du vin & des liqueurs, &c. ſont les *cauſes* les plus *ordinaires* de la maladie dont nous parlons : elle eſt accompagnée quelquefois des ſymptomes les plus terribles ; ainſi qu'on les voit après les coups de ſoleil, les chûtes ou les contuſions, la vapeur du charbon, &c. qui excitent des étourdiſſements, la fievre, des affections comateuſes, l'apoplexie, la ſyncope & l'imbécillité ; le delire, les

convulsions, &c. On sait que la migraine est suivie du vomissement, des battements du crâne, &c. La *douleur de tête* est souvent *l'avant-coureur* des fievres malignes & intermittentes; du vertige & de l'apoplexie; des tremblements & de l'épilepsie; de la manie & du délire; de la surdité & de l'aveuglement, &c. Elle précede quelquefois l'éruption des regles & des hémorragies. La sortie des vers par le nez, l'écoulement du sang ou du pus par la même partie, par la bouche ou par les oreilles, terminent souvent les maux de tête les plus rebelles. LITTRE fait mention dans l'Histoire de l'Académie des Sciences d'un ver du genre des centipedes qui entretenoit un mal de tête, & des plus terribles, qui finit lorsqu'on s'y attendoit le moins, par la sortie de ce ver, procurée par l'éternuement : la céphalalgie, qui reconnoît un vice local, est rarement guérissable; la symptomatique a le sort de la maladie principale : la périodique, quoique souvent très-rebelle, est la moins *à craindre* : on a observé enfin que les femmes & les vieillards avoient plus de peine à s'en délivrer. Céphalalgie.

Nous voyons dans les *cadavres* des sutures trop serrées, ou entiérement effacées; les tables osseuses d'une grande épaisseur; des enfoncements & des fractures; des exostoses & des caries; des esquilles ou des os déplacés; l'écartement

Céphalalgie.

des grandes pieces par le relâchement de leur connexion; l'épaiſſeur extraordinaire du péricrâne, des pous ſous cette enveloppe; les os des orbites mols; des exoſtoſes comprimant le cerveau; des flatuoſités & des engorgements aux veines du cerveau, aux ſinus de la dure-mere, & au plexus choroïde ordinairement variqueux; l'épaiſſeur extraordinaire de la dure-mere, quelquefois cartilagineuſe, ſa très-forte adhérence avec le crâne & la pie-mere, des flatuoſités ſoulevant cette derniere enveloppe; des oſſifications à la faulx, à la tente du cervelet, & autres parties de la dure-mere, &c. On a trouvé des phlogoſes & des ſuppurations, tant dans les enveloppes & les autres parties du cerveau, que dans les ſinus frontaux & ſphénoïdaux; des tubercules & des tumeurs de différente nature, ſituées tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, la glande pinéale d'une groſſeur extraordinaire, & très-ſouvent pierreuſe; des arteres oſſifiées, des concrétions pierreuſes; des hydatides, tant dans les cavités du cerveau, qu'à la ſurface; des épanchements ſéreux de ſang & de pus, tant dans les ventricules, qu'entre les deux méninges, entre le crâne & la dure-mere, ou dans les anfractuoſités du cerveau, comme auſſi dans les ſinus frontaux & les maxillaires, des vers dans toutes les parties de ce viſcere, comme auſſi dans les ſinus frontaux & ſphénoïdaux, la gangrene & la pour-

riture, tant aux enveloppes qu'aux parties du cerveau & du cervelet. Céphalalgie.

Ces viſceres ont paru, dans quelques-uns, abreuvés de ſéroſité; &, dans d'autres, deſſéchés & même friables: on a vu, mais très-rarement, leur deſtruction preſque totale. Il faut remarquer qu'on trouve quelquefois le vice dans la partie oppoſée à la douleur dont on s'étoit plaint. On a enfin rencontré, tant dans les ventricules qu'à la baſe du cerveau, du mercure, non-ſeulement à ceux qui avoient été traités de la vérole, mais encore aux ouvriers expoſés à la vapeur de ce minéral; ſa quantité, dans ces derniers, a été trouvée de pluſieurs onces: on prétend même en avoir vu une fois juſqu'à une livre. Il faut ajouter qu'on ne trouve quelquefois à la tête aucune léſion remarquable. Je ne parlerai pas des déſordres qu'on a trouvés dans les autres cavités, comme des poumons ſquirrheux & tuberculeux; du ventricule chargé d'une humeur érugineuſe; de la dureté du foie, de l'engorgement de la rate, &c.

Il eſt ſuperflu de dire que le *traitement* de cette maladie, comme de toutes les autres, doit être dirigé vers la cauſe qui l'a produite; mais elle eſt très-ſouvent cachée, cette cauſe; & tout ce qu'on en penſe, n'eſt quelquefois fondé que ſur de ſimples conjectures. On peut en juger par les déſordres ſans nombre, que nous venons d'expoſer; déſordres qu'on peut à la

vérité ſoupçoner, mais qui ne ſe manifeſtent qu'après la mort. Ainſi nous ne propoſerons qu'un traitement général, qu'on pourra, avec quelques modifications que les circonſtances exigent, appliquer à tous les cas qui ſe préſentent : il roule principalement ſur les *ſaignées*, tant de la jugulaire, que du bras ou du pied ; elles demandent à être faites promptement, lorſque le mal de tête vient d'un coup de ſoleil, d'une chûte, de la contuſion, ou de quelqu'autre accident. L'*artériotomie*, pour les maux de tête les plus rebelles, a eu quelquefois de grands ſuccès : on s'eſt auſſi bien trouvé de l'application des *ſangſues*, tant au front, que derriere les oreilles, & aux vaiſſeau hémorroïdaux ; je dirai enfin que la ſaignée à la jugulaire m'a toujours paru la plus efficace contre les maux de tête fébriles. On ne fait pas moins d'uſage, dans cette maladie, lorſqu'on a déſempli les vaiſſeaux, des *émétiques*, des *purgatifs* & des *lavements*, que dans toutes les autres.

Céphalalgie.

Les *délayants*, les *adouciſſants* & les *tempérants* conviennent à preſque tous les cas : l'eau, ou toute autre boiſſon la plus ſimple, telle que l'eau de veau ou de poulet, le petit-lait, &c. dont on uſe pour toute nourriture, eſt le remede le plus efficace qu'on puiſſe appliquer à la *migraine*, & autres maux de tête périodiques. On uſe encore du thé, des émulſions, &c. Les cloportes, les *martiaux* & les au-

très *apéritifs* sont très-souvent employés contre les maux de tête rebelles & chroniques, ainsi que les *diaphorétiques* qui conviennent principalement à la migraine périodique, sans parler des anti-vénériens, des anti-scorbutiques & autres remedes, qui regardent la maladie dont le mal à la tête n'est que le symptome. On a souvent recours aux *calmants*, & même aux *narcotiques*, comme au nitre, au camphre, au diacode, au syrop de karabé, &c. On a éprouvé souvent de bons effets des *céphaliques* & des *anti-spasmodiques*; tels sont les fleurs de tilleul, la mélisse, la bétoine, la valériane, la pivoine, le succin, le castoréum, la poudre de guttete, les sels volatils, le cinabre, &c. L'usage du café est avantageux à quelques-uns; le quinquina a souvent guéri des maux de tête périodiques; le *lait* enfin & les *eaux minérales*, tant acidules que ferrugineuses, offrent encore des ressources connues de tout le monde. Céphalgie.

Les *remedes externes* ne le cedent point à ceux que nous venons de proposer: les plus efficaces sont les *vésicatoires*, tant au dos qu'aux jambes & sur la tête; les *sinapismes*, le *seton* & le *cautere*: on sait que la brûlure accidentelle a guéri des maux de tête habituels; on peut en imiter les effets par le *moxa*, dont on s'est servi quelquefois heureusement. On tire encore de grands avantages du *bain* du pediluvium, des frictions aux jambes, des dou-

ches à la tête, des *ſternutatoires*, de l'odeur du camphre diſſous dans un eſprit céphalique; du parfum du karabé; de l'application de la verveine & de la joubarbe; d'un linge mouillé autour du col, qu'on renouvelle lorqu'il s'échauffe; d'un bandeau rempli de mie de pain & de ſel; du coton imbibé d'æther, &c. On n'emploie guere le *trépan*, que pour les fractures; cependant il y a beaucoup de cas, comme on peut le voir dans l'expoſé des obſervations anatomiques, où l'on pourroit l'appliquer très-heureuſement.

Céphalalgie.

COUP DE SOLEIL.

C'EST ainſi qu'on nomme cette maladie très-grave de la tête (*inſolatio*), qu'on contracte pour avoir été expoſés trop de temps aux rayons d'un ſoleil ardent. Cette cauſe, qnoique très-commune, eſt cependant quelquefois ignorée par les Médecins peu attentifs, ou qui négligent de s'informer de tout ce qui a précédé, & peut avoir donné lieu à la maladie qu'ils ont à traiter. Il y a même des malades qui ne penſent pas à cetre cauſe, ou qui la regardant comme légere, n'imaginent pas qu'elle puiſſe produire de ſi terribles effets. Ceux qui ſont *frappés du ſoleil* ſe plaignent bientôt d'une douleur gravative à la tête, qui eſt ſouvent accompagnée de la

soif: ils sentent des élancements, ou des battements très-importuns; & il leur semble que le cerveau ballote dans sa boëte. Les yeux secs & étincelants refusent la lumiere, & ils sont quelquefois fermés par le gonflement inflammatoire des paupieres. Il y en a qui ont des convulsions à la tête: d'autres tombent dans l'assoupissement, ou sont tourmentés par une insomnie cruelle, qui est ordinairement l'avant-coureur d'un délire furieux. On en voit qui, libres de fievre, perdent la mémoire, & deviennent comme imbécilles. Quelques-uns enfin ont des mouvements convulsifs, ou des tremblemens aux extrémités. Cependant la peau du visage & du crâne paroît seche, & comme brûlée par le soleil; & il s'éleve quelquefois des tumeurs qui ont leur siége au col, & près des oreilles. Les sueurs sont ordinairement abondantes, & suivies d'un très-grand accablement: les urines paroissent ardentes & colorées. Les malades enfin éprouvent les plus cruelles anxiétés, & refusent les aliments: on en a même vu qui avoient de l'horreur pour la boisson, de même que dans la rage. coup de Soleil.

On juge bien que la description que nous venons de donner ne convient qu'au dernier degré des *coups de soleil*, dont il est principalement ici question; car cette maladie, lorsqu'elle est légere, prend l'aspect d'un simple mal à la tête, de l'enchifrénement, du mal de gorge, ou de

toute autre fluxion catarrale; maladies dont nous traitons ailleurs. Celle dont nous parlons eſt des plus grâves, & *ſouvent mortelle*; principalement pour les ivrognes qui s'endorment, la tête nue, au ſoleil: elle differe peu alors de l'apoplexie, & elle enleve ſubitement ceux qui en ſont ſurpris; mais elle dure communément pluſieurs jours avec beaucoup d'incertitude ſur l'événement. Ceux qui en réchappent, gardent long-temps un mal à la tête qui leur donne peu de relâche. Il y en a qui y perdent la vue, ou qui n'en conſervent que ce qu'il leur faut pour ſe conduire: d'autres enfin reſtent imbécilles. Les voyageurs, les laboureurs, & autres gens de la campagne; les couvreurs & autres ouvriers expoſés à l'ardeur du ſoleil ſont *les plus ſujets* à la maladie dont nous parlons, qu'on peut encore contracter à la promenade, aux jeux d'exercice, &c. Le célebre TISSOT dit avoir vu un homme attaqué de la même maladie, pour s'être endormi, la tête découverte, auprès d'un grand feu: je ne doute pas que les boulangers, les pâtiſſiers, &c. n'en euſſent pu donner bien des exemples, s'ils étoient tombés entre les mains de médecins auſſi capables d'en juger.

Coup de Soleil.

L'*ouverture des cadavres* a manifeſté des inflammations au cerveau & à ſes enveloppes; les vaiſſeaux de la pie-mere gorgés d'un ſang noir & épais, ou déchirés avec des épanchements de ſang entre les

les enveloppes du cerveau. On a découvert des hydatides dans le plexus choroïde, des tumeurs enflammées, des ulceres, & du pus répandu en différentes parties, ou renfermé dans un abcès; la pourriture & la gangrene, tantôt en un lieu, tantôt en un autre, mais le plus souvent à la surface du cerveau. Les ventricules contenoient de la sérosité teinte ou du sang pur & grumélé, & quelquefois une matiere sordide, qui avoit altéré les parties exposées à son action: on a trouvé plus souvent cette matiere sous la base du cerveau, où elle avoit carié les os; & c'est en les pénétrant qu'elle se fraie quelquefois un chemin vers la bouche, les narines & les oreilles; & il n'y a guere de praticien qui ne l'ait observé.

Coup de Soleil.

Le *traitement des coups de soleil* est très-simple: il consiste principalement à modérer la fougue du sang, & à éteindre le feu qui s'y est insinué. Les saignées & les rafraîchissans, tant internes qu'externes, rempliſſent ces vues. On ouvre sur le champ la veine; & l'on réitere cette opération, si la violence des symptomes le demande. On use en même-temps d'une boisson abondante: l'eau rendue acidule avec le vinaigre, ou le suc de limon; le petit-lait, les émulsions, &c. en sont la matiere. On tire encore un grand avantage des bains simplement dégourdis, & des demi-bains: plusieurs même sont soulagés, en mettant les jambes dans l'eau. Les laye-

ments émollients & rafraîchiſſants y ſont auſſi utilement employés: on a même quelquefois beſoin d'uſer des laxatifs, lorſque l'état des premieres voies l'exige; & on donne alors la préférence à la décoction de tamarins. On fomente la tête, le front, & les tempes avec de l'oxicrat, avec le ſuc de laitue, de pourpier ou de verveine. Les bains froids ont enfin produit les plus grands effets, dans des cas même qui avoient paru déſeſpérés: mais ils pourroient être dangereux, ſi on avoit auparavant négligé de déſamplir les vaiſſeaux.

Coup de Soleil.

Je ne dois pas oublier de dire que beaucoup de gens parmi le peuple s'imaginent pouvoir attirer le ſoleil qui eſt dans ſa tête; c'eſt leur expreſſion. Ils rempliſſent à cet effet un gobelet d'eau qu'ils couvrent exactement avec une étamine, ou toute autre étoffe bien tendue, & ils l'appliquent renverſé ſur le ſommet de la tête; de ſorte que l'eau qui s'écoule lentement moille la peau. Les Phyſiciens ſavent que l'air doit prendre néceſſairement la place de l'eau qui s'échappe; de ſorte qu'on doit voir néceſſairement des bulles s'élever juſqu'à la ſurface de l'eau qui répond au fond du vaſe. Comme ce mouvement inteſtin de la liqueur eſt aſſez ſemblable à celui qui eſt excité par le feu, on a cru que le ſoleil qu'on ſe propoſoit d'enlever, faiſoit bouillir l'eau en la traverſant, & que la choſe ne puvoit être plus évidente.

J'ai rencontré quelquefois des gens très-qualifiés, qui penſoient là-deſſus comme le peuple, & qui étoient ſi sûrs de leur fait, qu'il ont voulu me convaincre en opérant en ma préſence, ne croyant pas qu'après avoir été témoin de l'ébullition de l'eau, il pût me reſter le moindre doute là-deſſus. Je n'ai pas refuſé de me rendre à cette évidence; mais je leur ai dit que je voulois leur montrer quelque choſe de plus ſurprenant, qui étoit de tirer le ſoleil d'une tête à perruque; & procédant comme eux, la choſe a réuſſi de la même maniere: leur ayant expliqué ce phénomene, ils ont été très-honteux d'avoir légérement adopté le préjugé du vulgaire. Cependant cette opération, toute ridicule qu'elle eſt, n'eſt pas inutile, pouvant tenir lieu des fomentations que nous avons dit être très-avantageuſes. Coup de Soleil.

CONTUSIONS DE LA TETE.

NOUS ne parlerons pas ici des contuſions légeres qui ſe bornent aux téguments; il en a déjà été queſtion, mais de celles dont les parties internes ſe reſſentent. Les chûtes & les coups à la tête peuvent cauſer au cerveau un ébranlement, ou un contre-coup, qu'on appelle *commotion*; maladie ſuivie des plus terribles accidents, ſans même qu'il y ait ni fracture ni enfonce-

ment au crâne : mais il arrive le plus souvent que les os se brisent, tantôt dans le lieu même qui reçoit le coup, tantôt dans la partie opposée : on sait encore que, si le crâne conserve quelque flexibilité, ce qui n'est pas rare parmi les jeunes gens, il s'enfonce sans se fracturer. S'il arrive quelquefois, comme nous l'avons dit, qu'on ne découvre rien après les contusions graves, quelque recherche qu'on en puisse faire, les praticiens ne savent que trop que ce cas est des plus alarmants.

Contusions de la tête.

Les *signes ordinaires*, tant de la fracture, que de la commotion du cerveau, sont le vomissement, le saignement du nez, de la bouche & des oreilles, la perte de la parole, la syncope, l'assoupissement, l'apoplexie, le tintement d'oreille, l'obscurcissement de la vue, l'ophtalmie, le frisson & la fievre ; le délire, les convulsions, la paralysie, la sortie involontaire de l'urine & des excréments, la stupidité, &c. Ces accidents ne surviennent quelquefois que le quatrieme ou le septieme jour, & souvent même plus tard : ils annoncent pour la plupart des extravasions, des inflammations, des suppurations, & la pourriture ou des fragments d'os qui piquent la dure-mere. La forte contraction des muscles de la mâchoire peut, lorsque la *fracture* tient au crotaphite, exciter une douleur qui la manifeste ; mais elle ne découvre pas celles qqi ont un autre siége : il faut avoir recours aux recherches chirurgicales,

connues de tout le monde; mais il faut être prévenu qu'on prend quelquefois les futures des os wormiens pour une fracture. Il eſt aiſé de juger combien cette erreur, dont HIPPOCRATE n'a pas été exempt, eſt très-dangereuſe: à l'égard de l'enfoncement, le tact le découvre ſans la moindre difficulté. L'échymoſe, l'emphyſeme, l'inflammation, l'érésipelle & la plaie, ſont des *ſignes très-équivoques* de la commotion & de la fracture; car il y a quelquefois l'une pour l'autre, ſans que la peau ſoit offenſée; & lon voit les plus grands délabrements aux téguments, ſans que les os & le cerveru aient ſouffert. Les *abcès* internes ſont la *ſuite* la plus ordinaire de la commotion & de la fracture: ils ſe forment plus ou moins tard: j'ai vu, dans ces circonſtances, une ſuppuration bien établie le troiſieme jour d'une chûte; il eſt très-important d'en être averti.

Contuſions de la tête.

L'*ouverture des cadavres* fait voir ſouvent des fractures, des fêlures, des écarts dans les ſutures, & des enfoncements qu'on n'avoit pas découverts. On ne rencontre pas toujours, comme nous l'avons dit, la fracture à la partie qui a reçu le coup, mais le plus ſouvent dans celle qui lui eſt oppoſée: tous les os du crâne, juſqu'au rocher de l'oreille & la ſelle turcique, en ſont ſuſceptibles. On a obſervé, dans quelques ſujets, que la ſeconde table étoit ſeule fracturée, ſans que la premiere parût avoir ſouffert. Rien n'eſt plus commun

que le ſang épanché, tant entre le crâne & la dure-mere que ſous cette enveloppe, à la baſe du cerveau, dans ſes ventricules, &c. On trouve encore des inondations ſéreuſes dans toutes ces parties; le cerveau affaiſſé ne rempliſſant pas ſa boëte, ſes vaiſſeaux engorgés, l'inflammation de ſa ſubſtance & de ſes enveloppes; des ſuppurations, des pourritures & des gangrenes dans toutes les parties, des caries aux os, &c. On a vu ſouvent tous ces déſordres ſans fracture, ſans même la plus légere contuſion aux téguments. On a enfin obſervé très-ſouvent des abcès au foie.

Contuſions de la tête.

Il s'enſuit de tout ce que nous venons de dire que les *coups de tête* ſont *très-dangereux*: les accidents, dont nous avons fait mention, ne paroiſſent quelquefois que trop tard; & l'on ne ſauroit être pleinement raſſuré, lorſqu'on a paſſé quarante ou cinquante jours; car on a vu périr des malades après trois mois, & même plus tard. On a plus à craindre après les violents coups, lorſque le crâne a réſiſté, que lorſqu'il eſt fracaſſé ou enfoncé: les anatomiſtes phyſiciens en ſentent aſſez la raiſon. On voit encore des commotions cauſées par la chûte des corps mols, comme matelas, bottes de foin, & autres qui tombent d'une certaine hauteur: on en a reçu par un ſoufflet, par une ſimple ſecouſſe, &c.

Les *ſaignées* ſont la baſe du traitement; on les fait au bras, au pied & à la jugu-

laire ; car le ſang, dans ces occaſions, ne doit pas être épargné. Il faut encore *évacuer* au plutôt les *premieres voies*, ſi les accidents le permettent. On donne des *infuſions diaphorétiques* & *vulnéraires* pour boiſſon : on eſtime beaucoup, dans ces occaſions, le *ſuc de cerfeuil* & celui de *pinprennelle* dans le vin blanc. On applique ſur la contuſion du *perſil pilé* dans l'eau vulneraire. On fait des fomentations ſur la tête avec le vin blanc, dans lequel on a fait bouillir la *ſauge*, le *ſtœchas*, la *lavande* & les *roſes rouges* : on applique des *cataplaſmes* & des *ſachets* préparés avec les mêmes plantes ou autres *aromatiques* & *céphaliques*. Les *véſicatoires*, le *ſeton*, le *cautere* & autres *remedes* contre l'apoplexie & la paralyſie, peuvent être ici heureuſement employés, lorſque les malades ſont dans l'aſſoupiſſement.

Contuſions de la tête.

Si l'os eſt découvert, il faut s'attendre à *l'exfoliation* : on peut la prévenir ou l'accélérer, en appliquant à pluſieurs endroits le *trépan perforatif* ; mais lorſqu'il y a fracture, on ne peut ſe diſpenſer de découvrir la dure-mere par le *trépan ordinaire*, tant pour prévenir l'extravaſation du ſang & la ſuppuration, que pour procurer l'évacuation des liqueurs épanchées, & enlever les eſquilles qui peuvent, en bleſſant la dure-mere, entretenir les accidents. Le *maſtic* diſſous dans l'eſprit-de-vin, paſſe pour être propre à favoriſer la régénération du périoſte. Les praticiens nous

apprennent qu'il faut panſer rarement les plaies de la tête, ſi ce n'eſt que la préſence du pus ou de la ſanie y oblige ; que l'humidité, les huileux & l'action de l'air leur ſont contraires. Il ſeroit ſuperflu de donner ici de plus grands détails ſur un ſujet qui n'appartient qu'à la chirurgie.

Contuſions de la tête.

LA PAROTIDE.

C'EST ainſi qu'on appelle la tumeur, ou l'engorgement des glandes qui portent le même nom. On peut reconnoître trois ſortes de *parotides*, 1°. celle qui eſt un *ſymptome* des maladies aiguës, & ſur-tout des *fievres malignes* & *peſtilentielles*; 2°. celle qui eſt le produit de pluſieurs ſortes de maladies chroniques : telles ſont les *ſcrophuleuſes*, les *vénériennes*, les *cancéreuſes*, &c. celles qui n'appartiennent ni aux unes ni aux autres, & qui dépendent d'une cauſe plus légere & paſſagere ; tels ſont les *oreillons*; maladie ſi familiere aux enfants & aux jeunes gens, & qui attaque non-ſeulement les glandes parotides, mais encore les maxillaires.

Les *parotides de la premiere eſpece* ſont ordinairement phlegmoneuſes & tendantes à la ſuppuration : elles ſont ſouvent critiques & annoncées par le viſage rouge & allumé, par la tête peſante & la ſurdité; elles ſont redoutables, lorſqu'elles ne

suppurent point, ou qu'elles rentrent. *Celles de la seconde espece*, ou les chroniques, participent le plus souvent de l'œdeme & du squirrhe : sans être bien dangereuses, elles sont très-rebelles, parce qu'il est extrêmement difficile à les faire suppurer. *Celles de la troisieme espece*, ordinairement passageres, sont de simples engorgements, ou des fluxions qui sont sans danger, & se terminent le plus souvent par la résolution, & rarement par la suppuration; elles ne sont accompagnées d'aucun fâcheux symptome : on leur donne quelquefois le nom de *fausse angine*, parce que la tumeur, quoique toute en dehors, ne laisse pas de pouvoir gêner la déglutition. Les *oreillons* sont moins communs à Paris que dans les provinces méridionales, où l'on donne aux plus légers le nom de *galés*, & aux autres qui sont accompagnés de fievre, celui de *cournudos*. Parotide.

On traite, en général, les *parotides*, comme les bubons; mais elles suppurent plus difficilement. On ne doit pas tenter la résolution des *malignes* : il faut au contraire en favoriser l'éruption, & user des plus courts moyens pour les faire suppurer. On y applique le *bistouri* ou le *caustique*, lorsque la suppuration est trop tardive; & l'on a soin de l'entretenir jusqu'à ce que les duretés de la glande soient toutes fondues. Les résolutifs conviennent, au contraire, aux *parotides chroniques*; & ce n'est qu'après les avoir employés inuti-

lement, qu'on doit travailler à ramollir la tumeur, & à la faire *suppurer*, soit par l'application des topiques propres à cet effet, soit par celle des *caustiques*. Mais le principal traitement de cette espece de parotide doit rouler sur les *remedes internes*, qui conviennent à la vérole, aux écrouelles, ou toute autre maladie principale dont elle dépend : pour les cancéreuses, on les traite comme les autres tumeurs de ce caractere. La diete, & quelquefois la *saignée*, suffisent ordinairement pour terminer les *parotides de la troisieme espece*, ou les *oreillons* ; s'ils tendent à la suppuration, on la facilitera par les moyens connus ; & l'on vuidera le pus sans retardement, parce qu'il y a toujours quelque danger à le laisser croupir.

Parotide.

LE GOITRE.

ON lui donne encore le nom impropre de *bronchocele*, ou d'*hernie gutturale*. C'est une tumeur enkistée, mobile & indolente, située à la partie antérieure du col : elle renferme, ainsi que les autres de cette nature, tantôt des chairs fongueuses, tantôt une matiere que l'on compare au miel, au suif & à la bouillie : on y trouve aussi des corps cartilagineux, osseux, pierreux, &c. Sa forme est ordinairement

régulière, s'étendant autant d'un côté que de l'autre : ſon volume approche communément de celui du mélon, mais il y en a de plus gros & même de monſtrueux, deſcendants juſqu'à nombril. Les habitants des Alpes y ſont très-ſujets ; il eſt auſſi endémique dans quelques autres contrées, où l'on eſt ſi accoutumé à cette incommodité, qu'on n'a pas la moindre penſée de s'en délivrer ; on prétend même qu'elle paſſe dans le Tirol pour un ornement. Goître.

Cette *tumeur* eſt ordinairement ſans danger ; car il eſt très-rare qu'elle ſuppure, ou qu'elle devienne cancéreuſe, lorſqu'on n'y touche point : ſon poids, qui peut devenir très-incommode, comprime quelquefois la trachée-artere & l'œſophage, & gêne par conſéquent la reſpiration & la déglutition. Les tumeurs ſcrophuleuſes, où d'une autre nature, qui ont leur ſiége dans la glande tyroïde, & qui carient ordinairement les cartilages de la trachée-artere, reſſemblent quelquefois au *goître* ; mais il n'eſt pas difficile de les en *diſtinguer*. Il ſe forme encore ſous le menton & aux environs du larynx des tumeurs ſquirrheuſes, qu'on peut prendre auſſi pour la bronchocele ; cependant leur dureté, leur inégalité en conſtituent aſſez la différence. On voit, de plus, des tumeurs enkiſtées, quelquefois très-volumineuſes, qui tiennent à la nuque ; elles ſont de la nature de cette ſorte de loupe qui croît ſur la tête, & qu'on appelle *tortue* (*talpa*) :

Goître.

nous remarquerons au ſujet de cette derniere, qu'elle donne preſque toujours lieu à la carie du crâne. Il eſt encore très-important de remarquer qu'on a vu des tumeurs à la tête, qui reſſembloient parfaitement aux loupes, & qui étoient pourtant d'une nature différente, puiſqu'elles étoient remplies de la ſubſtance du cerveau avec lequel elles communiquoient: on en a rencontré dans les adultes, mais elles ſont plus familieres aux enfants.

Le traitement de la *bronchocele* ne differe point de celui des autres loupes: on a donné intérieurement, après les *remedes généraux*, les *diurétiques*, les *diaphorétiques*, les *apéritifs*, & les *fondants*; mais ç'a été ordinairement ſans ſuccès: l'éponge de mer & celle d'églantier calcinées; l'alun, le cryſtal minéral, les ſavons, le vinaigre ſcillitique, & une infinité d'autres remedes internes dont les auteurs font mention, paſſent pour des ſpécifiques; mais il s'en faut de beaucoup que l'expérience confirme cette opinion. Les *topiques réſolutifs*, que nous avons propoſés ailleurs, peuvent être de quelqu'utilité contre le goître naiſſant; mais ils ne produiſent pas le moindre effet, lorſqu'il a fait quelque progrès: on peut l'attaquer alors par des *corroſifs* propres à détruire le kiſte; mais ce moyen n'eſt guere praticable, lorſque la tumeur a une grande étendue: l'expérience a d'ailleurs appris qu'il étoit très-difficile d'empêcher que la plaie qui

en résulte ne devînt fistuleuse. L'*extirpation*, lorsque la base est étroite, seroit de toutes les voies la plus sûre & la plus courte ; mais il y a encore beaucoup de danger à prendre ce parti, à cause de la proximité des nerfs & des vaisseaux : il résulte enfin de ce que nous venons de dire, qu'il est plus sage de n'y pas toucher. Goître.

GOUTTE-ROSE.

ON donne ce nom singulier à cette rougeur habituelle du visage, qui est accompagnée de *bourgeons*, de *boutons*, & de *pustules* enflammées ou ulcérées ; comme aussi quelquefois d'écailles, avec beaucoup de chaleur, & même de douleurs lancinantes ; & l'on dit de ceux qui sont dans cet état, qu'ils ont le *visage couperosé*. Les pustules, dont nous venons de parler, sont quelquefois si nombreuses & si élevées, que le visage en devient difforme ou affreux : on y voit alors des vaisseaux engorgés & variqueux, desquels le sang même découle : le nez en est le plus affecté ; il devient tubéreux, & quelquefois d'une grosseur monstrueuse.

La *goutte-rose* attaque rarement ceux qui n'usent ni du vin ni des liqueurs ; mais les ivrognes y sont *très-sujets*. Lorsqu'elle est récente, on peut en arrêter les pro-

grès, & la guérir ; ſi l'on n'y réuſſi pas toujours, c'eſt qu'elle dépend d'un principe dartreux, vénérien ou ſcorbutique, qu'on néglige d'attaquer : cependant, quelque cauſe qu'elle reconnoiſſe, ſi elle eſt invétérée, ou ſi elle ſe rencontre avec un âge avancé, elle eſt *rebelle* à tous les remedes : on doit s'en tenir alors à la cure palliative ; & il y auroit même, ſi la choſe étoit poſſible, quelque danger à la guérir ; car l'expérience & l'obſervation anatomique ont appris que la fievre & l'engorgement de quelque viſcere ſuivoient d'aſſez près cette fauſſe guériſon, ſur-tout ſi elle n'a pas été préparée par un long traitement.

Goutte-Roſe.

Il roule, tant ſur les *ſaignées* & les *doux purgatifs* réitérés, que ſur les *délayants* & les *tempérants*, les *dépurants* & les *apéritifs* ; tels ſont les chicoracées, l'oſeille, la bourrache, la pimprenelle, la ſcolopendre, les capillaires, la fumeterre, la patience, l'aſperge & la garance ; le nitre, les martiaux, & la crême de tartre ; les cloportes & les écreviſſes ; le lait & le petit-lait, les émulſions, &c. Les remedes tirés de la *vipere*, ſont ici des dépurants très-efficaces : on peut porter le même jugement ſur les *anti-moniaux* ; tels ſont le cinnabre d'antimoine, l'anti-hectique de POTÉRIUS, &c. mais on ne doit employer ces derniers, qui peuvent devenir incendiaires, qu'après un long uſage des tempérants. On doit uſer des mêmes pre-

cautions pour les *préparations mercurielles*; tels ſont l'aquila-alba, l'ætiops minéral, qu'on a donné quelquefois avec ſuccès. Les abſorbants ſont auſſi, dans quelques cas, très-convenables. On a enfin recours pour cette maladie, comme pour preſque toutes les chroniques, aux *eaux minérales*, tant froides que thermales, dont les circonſtances doivent régler le choix, & les ſuccès juſtifient cette pratique. — Goutte. Roſe.

Quoiqu'on ne doive pas beaucoup attendre des *topiques*, on ne laiſſe pas d'en uſer : les *adouciſſants* & les *rafraîchiſſants*, les *réſolutifs* & les *deſſicatifs*, ſont les plus employés ; tels ſont l'eau de frai de grenouille, de nénuphar & de fleurs de ſureau, les mucilages, la crême de lait, les huiles d'amandes douces, de ſemences froides, & de graine de pavot; le cérat de blanc de baleine, le ſuc de citron, la litharge, la céruſe, l'alun, le camphre, le ſoufre, le mercure, le ſel & l'huile de tartre; le Sucre de Saturne, le lait virginal, &c. deſquels on prépare des lotions, des liniments, ou des pommades. Ce n'eſt qu'après avoir uſé long-temps des remedes internes, qu'on peut en venir aux topiques que nous venons de propoſer; mais il n'en eſt pas de même des *bains*, des *véſicatoires*, des *ſetons*, des *cauteres*, & des *ſang-ſues* appliqués derriere les oreilles, aux narines, &c. qui conviennent dans tous les temps, ſans exclure les autres ſecours : on a vu ſur-tout, & aſſez conſtamment, les

plus grands effets des cauteres ouverts aux jambes. Il eſt enfin important de ſavoir que cette maladie, domtée en apparence, ne manque guere de ſe renouveller dans une autre ſaiſon, & qu'il faut en conſéquence tâcher d'en prévenir le retour, non-ſeulement par l'uſage réfléchi des remedes que nous avons propoſés, mais encore par le régime le plus exact.

Goutte-Roſe.

Nous devons avertir qu'on ne doit pas mettre ſur le compte de la goutte-roſe certaines puſtules du viſage, paſſageres, qui ſont produites par de mauvaiſes digeſtions, ainſi que le montrent les flatuoſités, les rapports aigres, la cardialgie, les douleurs gravatives de l'eſtomac, la colique, &c. On y remédie par les remedes propres à attaquer ces cauſes : l'expérience a appris que l'infuſion vineuſe du quinquina, après les remedes généraux, étoit ce qu'on pouvoit faire de plus convenable. Le viſage eſt encore ſujet à des tubercules durs & ſolitaires, qui blanchiſſent à leur pointe : on les connoît ſous le nom de *ſaphirs* (*vari*). Les jeunes-gens les plus ardents, de l'un & de l'autre ſéxe, y ſont les plus expoſés : on les guérit difficilement, parce qu'ils ſont ordinairement entretenus par un vice intérieur, le plus ſouvent vérolique, & dégénérant même quelquefois en eſpece de lepre. On ſe ſert extérieurement du *lait virginal*, du *ſucre de Saturne*, du *camphre*, &c. Les remedes internes qui con-

viennent à la goutte-roſe, peuvent être auſſi employés contre les ſaphirs, parce qu'il y a beaucoup d'affinité entre ces maladies. Goutte-Roſe.

MALADIES DES YEUX.

LEUR hiſtoire n'éſt point écrite avec la clarté qu'on auroit lieu d'attendre de ceux qui n'ont été occupés toute leur vie que de ce ſeul objet : mais lorqu'on n'ignore pas la ſtructure de ces organes, & qu'on a une notion générale des déſordres qui troublent l'économie animale, on peut ſaiſir le vrai caracte de ces maladies, ſans ſe mettre beaucoup en peine des noms purement arbitraires qu'on leur a donnés. Je ne ferai mention que de celles qu'on rencontre le plus familiérement, & j'uſerai le moins qu'il me ſera poſſible de cette étrange & futile nomenclature dont les auteurs ont cru parer leurs onvrages. Le bon ordre demande qu'on commence par les maladies des paupieres, pour paſſer enſuite à celles du globe.

1°. Le *collement des paupieres* qu'on éprouve le matin dans la chaſſie, & diverſes ſortes d'aphthalmies, par cette matiere muqueuſe & quelquefois purulente qui ſuinte, pendant la nuit, du bord des paupieres, & qui les colle en ſe deſſéchant, eſt une petite incommodité à

laquelle chacun ſait remédier ; mais celui qui eſt la ſuite de la petite vérole, des ophthalmies graves, de la brûlure, des ulceres de la conjonctive, &c. eſt beaucoup plus difficile à guérir, & toujours dangereux, parce que les paupieres tiennent ſouvent au globe de l'œil ; ce qui demande, après les *remedes généraux* & l'application des meilleurs *relâchants*, la main d'un chirurgien ſage & expérimenté.

Maladies des yeux.

2°. On remédie à la *paralyſie de la paupiere ſupérieure*, ou à ſon relâchement, qui fait qu'on a de la peine à ouvrir les yeux, par des *topiques fortifiants ;* tels ſont l'eſſence de girofle & de cannelle, l'eſprit de vin camphré, l'eau de la Reine d'Hongrie, l'eau de chaux, &c. La vapeur du vin aromatique, & la douche des eaux thermales, ſont auſſi des remedes qui ont produit de bons effets ; on a encore fait quelquefois une plaie, à la peau, dans la vue de la raccourcir par la cicatrice ; & ce moyen a très-bien réuſſi. Pour ce qui regarde les *remedes internes*, on s'en tient aux *purgatifs réitérés*, aux *diurétiques* & aux *ſudorifiques :* on doit mettre à la tête de ces derniers, les *bouillons des viperes* & la *décoction des bois*, dont on a le plus ſouvent uſé ; &, ce qu'il paroît, avec quelque ſuccès.

3°. Le *renverſement des paupieres*, ou *l'œil éraillé*, eſt une difformité qu'on doit rapporter à l'engorgement de la conjonc-

tive qui se replie sous les paupieres, ou à quelque cicatrice qui a racourci la peau ; comme cela arrive quelquefois après la brûlure, le charbon & les blessures de ces parties. On ne peut guere remédier qu'à l'engorgement : on l'attaque par des *dessicatifs* & des *corrosifs* ; tels sont la tuthie, la pierre hépatite, l'alun calciné & le vitriol blanc ; la pierre à cautere, & l'infernale, &c. On doit appliquer ces dernieres avec prudence, pour ne pas attirer l'inflammation : on peut encore se servir des *ciseaux* pour emporter ce qu'il y a d'excédent ; mais cette opération ne peut être confiée qu'à un Chirurgien expérimenté.

Maladies des yeux.

Le *bord des paupieres se replie* quelquefois *en dedans* ; ensorte que les poils des cils piquent le corps du globe, ou la portion de le conjonctive qui la recouvre, & excitent une douleur que les malades ont de la peine à supporter. Il est difficile d'assigner une cause à cette maladie, si l'on n'admet une sorte de vice de conformation, qui en rend le traitement très-difficile. On obtient peu des fomentations les plus astringentes, qu'on emploie dans la vue de fortifier la peau ou de la raccourcir. Quelques-uns proposent d'appliquer une emplâtre agglutinative au front & à la paupiere, pour relever & soutenir cette derniere ; mais on tire peu d'avantage de ces moyens. Il paroîtroit plus sûr d'aracher les poils, si on étoit assuré d'entraîner leur bulbe : sans cette circonstance,

ils repouſſent bientôt, & piquent encore plus fort. Pluſieurs ont imaginé une eſpece de grappin de fer, pour relever & ſoutenir la paupiere; mais l'incommodité que cauſe cet inſtrument, eſt preſque pire que le mal. Il y a enfin le *remede chirurgical* que nous avons propoſé contre le relâchement, qui conſiſte à faire une playe à la paupiere, qui tienne d'un angle à l'autre, afin de la raccourcir par une bonne cicatrice : mais une ſimple inciſion ne ſuffit pas ; il faut emporter de la peau tout ce qu'il faut pour la raccourcir : cette opération, qui eſt peut-être le ſeul moyen efficace, demande encore beaucoup de dextérité & d'intelligence de la part de celui qui l'entreprend.

Maladies des yeux.

4°. Les paupieres ſont ſujettes à des *tubercules indolents*, ou à des petites tumeurs enkiſtées, qui ſont plus incommodes que dangereuſes ; ils ſe préſentent ſous différentes formes, d'où on a tiré leur nomenclature, dont nous nous ſervirons, comme de la monnoie courante. Les livides & les bleuâtres portent le nom de *mûre* : *l'orgeolet* a la forme d'un grain d'orge : la *grêle* eſt ainſi nommée, à cauſe de ſa forme orbiculaire, & de ſa blancheur : la *gravelle* tire ſon nom de ſa dureté : *l'hydatide* ſe diſtingue aſſez des autres par ſa tranſparence : mais on ne doit pas la confondre avec la veſſie & les phlyctenes qui s'élevent aſſez communément ſur

les mêmes parties. Les *discussifs* & les *résolutifs* sont les topiques les plus propres à dissiper ces pustules; mais leur application est ordinairement infructueuse: on les mouille avec la *salive* à jeun; on les fomente avec l'*eau de vie*, l'*eau vulnéraire*, le *baume de* FIORAVENTI, du Commandeur, &c. On y applique un grain de raisin sec, de la pulpe de pomme cuite, une petite emplâtre de *gomme ammoniac* dissoute dans le vinaigre, le *diabotanum*, *l'emplâtre de mélilot*, celui de l'*abbé* DE GRACE, &c. mais ces secours sont impuissants, lorsque les tubercules sont anciens. Maladies des yeux.

On peut les détruire par le *caustique*; mais il n'est pas aisé d'en garantir les parties voisines: on a moins à craindre de la pierre infernale, dont on ne fait que toucher la partie. L'*extirpation* par le fer n'est pas sans danger, & l'on y a rarement recours: on les attaque plus sûrement par la *ligature*, lorsque leur base étroite le permet; mais on prend communément le parti de les abandonner au temps & à la nature, dont on éprouve quelquefois tes bons effets. Cependant ces tubercules, quoiqu'indolents, s'enflamment quelquefois & suppurent, mais si le kiste n'en est pas consumé, ils ne manquent pas de se remplir de nouveau. Il vient encore aux paupieres des *poireaux* qui ne different pas de ceux des autres parties, & qu'on traite de la même maniere.

Mala-dies des yeux.

5°. Le *ſarcome* naît non-ſeulement de la conjonctive qui revêt les paupieres; mais encore de celle qui recouvre le globe: il occupe le grand angle ſous le nom d'*onglet* (*unguis*), & s'étend quelquefois juſques ſur la cornée: cette excroiſſance a ordinairement peu de ſaillie; elle eſt ſouvent variqueuſe, & devient même quelquefois cancéreuſe, par conſéquent très-difficile à guérir. Les *ſaignées* & les *purgatifs*, les *tempérants* & les *rafraîchiſſants*, qu'on ne manque guere d'employer, y ſont d'un petit ſecours. On peut, dans le commencement, tirer quelqu'avantage des *réſolutifs*; comme de *l'urine chaude*, de *l'eau de fleurs de ſureau*, du *fiel de bœuf* & d'autres animaux: mais lorſque l'excroiſſance a fait de certains progrès, on n'a de reſſource que dans les *deſſicatifs* & les *eſcarotiques*; tels ſont le ſucre-candi, la poudre d'iris, l'alun calciné, le vitriol blanc & le verd-de-gris, de la poudre deſquels, mêlée avec le ſucre, on ſaupoudre tous les jours, ou de deux jours l'un, cette tumeur: on ſe ſert encore avec ſuccès de la pierre divine de CROLLIUS, de l'infernale, &c. L'*extirpation* eſt enfin le plus ſûr de tous les moyens, & le plus pratiqué: on ſait que c'eſt ainſi qu'on en délivre les chiens qui ſont ſujets à cette maladie.

6°. La *chaſſie* (*lippitudo*) eſt une fauſſe ophthalmie qui a ſon ſiége aux paupieres, du bord deſquelles il ſuinte une humeur

gluante qui les colle : cette matiere eſt ordinairement purulente, & reconnoît par conſéquent l'ulcération de la conjonctive. La chaſſie peut accompagner toutes les maladies des yeux ; mais elle s'aſſocie principalement à l'ophthalmie, avec laquelle elle a d'ailleurs beaucoup de rapport : elle eſt, ainſi que cette derniere, *ſeche* ou *humide*. La *premiere* ne produit qu'une farine écailleuſe, qui, ſe répandant ſur le globe, devient très-incommode : cette affection, qui approche beaucoup de la gale ou de la dartre, eſt accompagnée de démangeaiſon, & même de cuiſſon. Dans cet état, le bord des paupieres devient, par le temps, ſquirrheux, & même calleux. La *ſeconde*, ou l'*humide*, n'eſt telle, que par la matiere purulente, plus ou moins abondante, dont les paupieres ſont abreuvées. L'une & l'autre chaſſie, mais principalement l'humide, alterent ſouvent la ſurface du globe, & peuvent auſſi donner lieu à la fiſtule lacrymale : elles forment, par leur ancienneté, un engorgement ou une eſpece de bourlet au bord de la paupiere, qui la renverſe, & fait l'éraillement dont nous avons parlé. Le temps guérit ordinairement la chaſſie des enfants ; mais elle eſt rebelle dans un âge plus avancé, & ſouvent incurable, ſur-tout ſi elle reconnoît un principe ſcrophuleux.

Maladies des yeux.

Le *traitement* de cette maladie differe peu de celui de l'ophthalmie, parce qu'on a, dans l'une & dans l'autre, à-peu-près

Maladies des yeux.

les même vues : la *saignée* cependant n'y eſt pas toujours néceſſaire ; mais on fait beaucoup d'uſage des *adouciſſants* & des *tempérants*. Celui des *purgatifs*, & ſur-tout des *eaux minérales* qui ont cette propriété, n'eſt jamais infructueux : on voit encore de bons effets des *ſudorifiques*. Les *topiques* qui y ſont employés, roulent ſur les *émollients* & les *réſolutifs* ; tels ſont la vapeur de l'eau chaude, les lotions avec l'eau de guimauve ; l'eau de fénouil & d'euphraiſe, le vin, le beurre, les pommades & les cérats ; le girofle, le camphre & le ſoufre. Les *deſſicatifs* & les *déterſifs*, comme les roſes rouges, le ſucre-candi, la tuthie, & le vitriol blanc, y ſont ſouvent très-néceſſaires : on s'eſt enfin ſervi quelquefois de la *pierre infernale*, pour détruire le boulet ſquirrheux qui borde ſouvent les paupieres, & les renverſe. On n'ignore pas que les *véſicatoires*, le *ſeton* & le *cautere*, ne ſont pas moins utiles ici que dans l'ophthalmie & les autres maladies des yeux.

7°. Le *larmoiement* (*epiphora*) eſt produit, ou par les larmes trop abondantes, ou par tout ce qui en arrête le cours vers les points lacrymaux & le ſac naſal : cette matiere eſt quelquefois ſi âcre, qu'elle excorie la peau des joues où elle ſe répand. Il faut bien connoître la ſtructure de ces parties, pour juger avec quelque fondement des variétés que préſente cette maladie. Lorſque la matiere des larmes ſe ramaſſe

ramaſſe dans le ſac lacrymal, où elle forme une ſorte d'hydropiſie, & qu'elle coule, par regorgement, ou par la compreſſion de la tumeur, des points lacrymaux, on n'a pas de peine à juger que l'obſtacle eſt au-deſſous dans une partie du ſac lacrymal; mais, ſi la preſſion n'exprime rien, & s'il ne paroît aucune élévation, il n'eſt pas douteux que le vice, quelquefois apparent, ne ſoit dans les points lacrymaux: ſi l'on mouche enfin beaucoup, malgré le larmoiement, on doit tourner ſes vues du côté de l'organe de la ſecrétion. L'ophthalmie, la chaſſie, & toutes les irritations externes, peuvent produire le larmoiement. L'habituel eſt difficile à guérir, & dégénere quelquefois en fiſtule lacrymale. Maladies des yeux.

Lorſqu'il y a un vice dans la route qui conduit la matiere des larmes vers les narines, on n'y remédie que par *l'opération* de la main, qu'on fait ſuccéder aux *remedes généraux*. Dans *l'hydropiſie du ſac naſal*, la ſeule preſſion, ſouvent réitérée, ou une *compreſſion* continue par un bandage convenable, peuvent garantir de la fiſtule, & faire diſparoître la tumeur; mais elles ne délivrent pas du larmoiement: dans les autres cas, les *purgatifs*, les *diurétiques* & les *ſudorifiques*, comme les ſalivants & les ſternutatoires, ſont les remedes les plus employés: les *eaux minérales*, dont les circonſtances indiquent le choix, ſont auſſi très-utiles. On uſe

encore *extérieurement* des *aſtringents* & des *deſſicatifs*, comme de la pierre calaminaire, du vitriol, &c. mais on doit peu compter ſur ces ſortes de remedes : il y en a qui ſe contentent de baſſiner leurs yeux avec l'eau toute ſimple, dégourdie ; & pluſieurs s'en trouvent bien. Il n'en eſt pas de même des *véſicatoires*, du *ſeton* & du *cautere*, dont on a lieu d'attendre de bons effets. Les ſondes d'ANEL, & les injections par les points lacrymaux, ſont, dans quelques cas, très-utiles ; mais on trouve peu de chirurgiens qui ſachent s'en ſervir. Quelques obſervateurs ont fait mention des larmes de ſang, & des larmes pétrifiées ; mais ces cas ſont ſi rares, que ce n'eſt pas la peine de s'y arrêter.

Maladies des yeux.

8°. La *fiſtule lacrymale*, qui appartient encore aux maladies externes de l'œil, eſt annoncée par une tumeur phlegmoneuſe du grand angle, qui, s'abſcédant, donne lieu à la fiſtule : elle ne ſe manifeſte le plus ſouvent que par l'écoulement du pus, par les points lacrymaux, ſans que la peau ſoit ulcérée ; & cette circonſtance lui fait donner le nom de *fiſtule borgne*. Pluſieurs confondent mal-à-propos l'hydropiſie du ſac lacrymal, formant une tumeur vers le grand angle, avec la fiſtule lacrymale ou l'abcès qui la précéde : il eſt vrai que l'âcreté des larmes retenues peut y donner lieu ; mais cela n'empêche pas que ces deux maladies ne ſoient bien diſtinctes. D'autres ont pris encore, avec

moins de fondement, pour fiſtule lacrymale, une tumeur phlegmoneuſe, ſituée entre le ſac lacrymal qui n'en eſt pas endommagé, & la peau qui en eſt toujours enflammée : il eſt encore vrai que le pus qu'on y laiſſe croupir peut altérer le ſac, & faire prendre à la tumeur le caractere de la maladie dont nous parlons. La preſſion peut aider à diſtinguer ces deux cas : elle chaſſe le pus & la matiere des larmes par les points lacrymaux, lorſque le ſac eſt le ſiége de l'abcès ; mais les points lacrymaux reſtent à ſec, malgré la preſſion, lorſque le pus a un autre foyer. L'écoulement du pus & de la matiere des larmes par les points lacrymaux, ne laiſſe aucun doute ſur la nature de la maladie : ſi la matiere qui en ſort eſt ſanieuſe & fétide, verdâtre ou noirâtre, c'eſt une preuve que les os ſont cariés ; ce qui ne manque guere d'arriver par le temps ; mais la ſanie, qui découle quelquefois par les narines, & qui rend la fiſtule moins incommode, en fournit une preuve plus complete. La *fiſtule lacrymale* reconnoît ſouvent un vice vérolique, ſcrophuleux, ſcorbutique, &c. C'eſt encore le produit de la pétite vérole, de l'engorgement des yeux, de l'ophthalmie, &c. Elle peut enfin, dans tous les cas, devenir cancéreuſe.

Maladies des yeux.

Après avoir tenté la *réſolution* de la puſtule enflammée, on doit en favoriſer la *ſuppuration*, par l'application des *émollients* & des *digeſtifs* : l'abcès étant formé,

Mala-dies des yeux.

il faut l'ouvrir promptement avec la *lancette* ou le *cauſtique*, & faire des *injections* par cette ouverture, qu'on traite enſuite par la méthode ordinaire; mais lorſqu'il y a *carie*, comme c'eſt l'ordinaire, il faut avoir recours à *l'opération* dont on a traité fort au long, tant dans les Mémoires de l'Académie des ſciences & de celle de chirurgie, que dans les livres ordinaires. On tente communément (avant d'en venir à ce moyen) la *compreſſion* & les *injections* qui peuvent déboucher le canal naſal; mais il eſt très-rare d'y pouvoir réuſſir. Les *ſaignées*, les *purgatifs*, les *tempérants* & les *adouciſſants*, ſont les préparatifs ordinaires. Il eſt inutile de répéter encore ici qu'on doit attaquer la maladie principale, lorſqu'il y en a une qui a donné lieu à la fiſtule, ou qui l'entretient.

9°. L'*ophthalmie* eſt, de toutes les maladies des yeux, la plus commune: elle a ſon principal ſiége dans la conjonctive; membrane qui, du globe qu'elle recouvre antérieurement, ſe replie ſous les paupieres, qu'elle tapiſſe juſqu'au bord des cils. On ne doit pas donner ce nom à ces rougeurs & cuiſſons paſſageres qui viennent de la fumée, de la pouſſiere, &c. mais à l'inflammation que les vaiſſeaux très-apparents de la conjonctive manifeſtent, & qui eſt accompagnée de plus ou moins de douleur, d'ardeur & de crainte de la lumiere. Elle ſe communique ſouvent à l'intérieur de l'organe; ce qu'on connoît

aux douleurs plus vives & plus profondes : les malades ont alors encore plus de peine à ſupporter la lumiere : ils voient voltiger les mouches & autres ombres ; ils ont des élancements au fond du globe, des inſomnies, &c. Maladies des yeux.

On ſait que *l'ophthalmie* eſt *ſeche* ou *humide* : dans la *premiere*, il n'y a ni larmoiement ni ſuintement purulent ; les douleurs y ſont aſſez légeres, & les paupieres ne ſe reſſentent guere de l'inflammation : dans la *ſeconde*, l'œil eſt toujours mouillé de la matiere des larmes, le plus ſouvent âcre & purulente, & quelquefois ſi brûlante, qu'elle excorie la peau des joues qui reçoit les verſures de l'œil : l'inflammation ſe communique aux paupieres ; il s'éleve des phlyctenes ſur les parties enflammées ; il s'y forme des abcès, des petits ulceres, même ſur la cornée ; & les douleurs ſont ſouvent profondes avec élancement. Les enfants & les vieillards y ſont les plus ſujets. L'*ophthalmie* eſt quelquefois *épidémique* ; mais on a prétendu, avec peu de fondement, qu'elle étoit contagieuſe. Les fluxions, les éréſipelles au viſage, la petite vérole, la fievre maligne, les contuſions, la brûlure, les ordures qui entrent dans l'œil, &c. y donnent ſouvent lieu : elle eſt ſouvent ſymptome des écrouelles, de la goutte, &c.

On a beaucoup à craindre de *l'ophthalmie*, lorſque l'engorgement rend la conjonctive ſi épaiſſe & ſi élevée ſur la

Mala-dies des yeux.

ſurface du globe, que la cornée paroît être dans un enfoncement; lorſqu'on a des douleurs vives & profondes, qui répondent à toute la tête; lorſqu'enfin la fievre, l'inſomnie & autres ſymptomes graves ſe mettent de la partie. L'*ophthalmie* ſcrophuleuſe, la vérolique & la goutteuſe réſiſtent à tous les remedes, ſi l'on néglige d'attaquer la maladie principale: l'éréſipellateuſe eſt longue & rebelle: celle qui vient enſuite des contuſions ou de la brûlure eſt très-fâcheuſe; mais la plus redoutable eſt celle qui eſt un reſte de la petite vérole. Toutes ces ophthalmies graves donnent ſouvent lieu à des ulceres à la conjonctive les plus rebelles, à la fiſtule lacrymale, à des abcès, tant derriere la cornée que dans ſon épaiſſeur, qui privent de la vue: il ſe fait ſouvent un épanchement purulent entre l'iris & la cornée, qu'on nomme *hypopyon*. On a obſervé, quoique rarement, que le pus qui occupoit ce qu'on appelle la *chambre antérieure*, ſe précipitoit au fond du globe, & qu'on le voyoit alors diminuer peu-à-peu.

Les *ulceres* de la cornée y laiſſent ordinairement une *tache* ou une *cicatrice* qui réſiſte à tout ce qu'on peut entreprendre pour l'effacer. Il réſulte encore quelquefois, des déſordres que nous expoſons, que la cornée émincée n'étant plus propre à contenir les différentes ſubſtances qui rempliſſent le globe, en eſt forcée &

jettée en dehors : cette espece d'hernie de l'œil est connue sous le nom de *staphylome*, & son traitement est tout chirurgical. La grande abondance des larmes & le cours de ventre ont été souvent favorables à l'ophthalmie : on a aussi observé que celle qui survenoit à une chûte ou à un coup de tête, quoique les yeux eussent été garantis, étoit ordinairement un signe mortel.

Maladies des yeux.

Le *traitement de l'ophthalmie* differe peu de celui des autres inflammations : les *saignées* y sont très-nécessaires; celle du pied ou de la gorge paroît être la plus convenable : c'est sur le degré de phlogose & la violence des douleurs, qu'on doit en régler le nombre. Dans les ophthalmies graves, on ouvre quelquefois les vaisseaux apparents du globe, soit avec la lancette, soit avec une aiguille tranchante; & l'on favorise l'écoulement du sang par des fomentations avec l'eau chaude : on peut tirer le même avantage des *scarifications*, ou mouchetures, sur la partie enflammée tant du globe que des paupieres; mais tous les chirurgiens ne sont pas capables d'entreprendre ces opérations, & peu de malades veulent s'y soumettre : on applique encore des *sang sues* aux paupieres & aux environs, qui peuvent dégorger puissamment toutes ces parties : on a même pratiqué, dans quelques cas, *l'artériotomie*, & l'on en a vu de bons effets. Il est important, dans cette maladie, de tenir le

ventre libre, en uſant des moyens ordinaires : c'eſt dans cette vue qu'on a employé ſouvent avec ſuccès les *eaux minérales purgatives*, & on a vu pluſieurs fois, dans des épidémies, que la diarrhée ne manquoit guere d'emporter l'ophthalmie. On doit faire ici un grand uſage des *tempérants* & des *adouciſſants* ; tels ſont les chicoracées, la bourrache & la patience ; les bouillons de poulet, d'écreviſſes & de tortues ; le lait & le petit-lait, les émulſions, les eaux minérales acidules, &c. Les *dépurants*, tant *anti-ſcorbutiques* que *ſudorifiques*, tels que le creſſon & le cochléaria, la ſquine & le gaïac, le diaphorétique minéral, & autres préparations antimoniales, les bouillons de vipere ou de ſerpent, &c. ſont des remedes dont on a vu de bons effets. On a fait de plus un bon uſage des *apéritifs* & des *fondants*, comme des cloportes, des martiaux, des préparations mercurielles, &c. Les *calmants* enfin ſont quelquefois indiſpenſables ; mais il faut toujours en uſer avec réſerve.

Maladies des yeux.

Tout le monde connoît l'efficacité des *bains* contre l'ophthalmie ; mais rien n'eſt moins éclairci que l'effet de la plupart des *topiques* qu'on applique aux yeux : les praticiens inſtruits ne ſavent que trop qu'on donne plus là-deſſus au préjugé qu'à l'obſervation : comme ce n'eſt pas ici le lieu d'entrer dans cet examen, je me contenterai de propoſer ceux qui ſont

adoptés par le plus grand nombre, & dont les propriétés paroiſſent être les mieux conſtatées. Le *blanc d'œuf alumineux*, & les autres *répercuſſifs*, conviennent aux engorgements récents, ſur-tout lorſque la contuſion y a donné lieu; mais, dans les autres cas, ils peuvent être très-pernicieux; & l'on doit s'en abſtenir, ſur-tout ſi la maladie reconnoît une cauſe interne. On fait beaucoup d'uſage des *émollients* & des *adouciſſants*, tant pour tempérer la chaleur de ces parties, & calmer leurs irritations, que pour décoller les paupieres; tels ſont l'eau tiede, à laquelle on ajoute quelques gouttes d'eau-de-vie, l'eau de guimauve, de roſes & de plantain; le ſang de pigeon ou de poulet; le lait de femme ou tout autre; l'émulſion ſimple, les mucilages de graine de pſyllium, de coing & de fin; le cataplaſme de pomme, ou le *mica panis*; une tranche de bœuf ou de veau, &c. Quelques-uns enfin n'ont pas craint d'y appliquer l'opium: je ne crois pas qu'on puiſſe le faire ſans danger; mais on n'a rien à craindre du ſel de Saturne. Maladies des yeux.

On ſe ſert encore beaucoup des *réſolutifs*, comme de l'eau-de-vie temperée, de l'eau de fenouil & d'euphraiſe, de celle de fleurs de ſureau, du vin chaud, animé avec quelques gouttes de baume du Commandeur; & d'autres *collyres* faits avec le ſafran, la rue, la ſauge; l'hyſope & le romarin; des eaux de Balaruc, de Bare-

ges, &c. On emploie enfin les *déterſifs* & les *deſſicatifs*, principalement pour les ulceres, tels ſont le ſucre-candi, l'iris de Florence, l'os de ſeche, la tuthie, le vitriol blanc, la pierre divine, les trochiſques blancs de RHASIS, le vin émétique, &c. On peut toucher les ulceres des paupieres avec la *pierre infernale*, dont on diminue l'ardeur en baignant l'œil pluſieurs fois après cette opération. Les *phlyctenes*, ou les puſtules véſiculaires de la conjonctive & de la cornée, demandent des *réſolutifs*, tels que les fleurs de ſureau & de camomille, la ſemence de fénugrec, & autres de cette nature; mais il eſt quelquefois néceſſaire d'ouvrir ces veſſies, & d'uſer enſuite des *collyres déterſifs*. L'*ouverture des abcès* eſt beaucoup plus preſſante, ſoit que le *pus* ſoit renfermé dans ſon foyer, ſoit qu'il ſoit répandu dans la chambre antérieure; car, dans l'un & dans l'autre cas, il eſt toujours très-dangereux pour la vue de le laiſſer ſéjourner, dans l'eſpérance mal fondée de le réſoudre: on videra auſſi le *ſang* qui y eſt quelquefois extravaſé après les contuſions; cependant, lorſqu'il eſt en petite quantité, on peut le diſſiper par le ſeul uſage des *réſolutifs*. Tout le monde ſait enfin qu'on peut, dans les ophthalmies les plus rebelles, tirer de grands avantages des *ventouſes*, des *véſicatoires*, des *ſetons* & des *cauteres*.

Maladies des yeux.

A l'égard des particules des corps quel-

conques, ou des ordures qui ſe ſont gliſſées dans les yeux, & qui peuvent y exciter la rougeur, l'inflammation & des douleurs très-aiguës, ſi la matiere des larmes, qui coule alors abondamment, jointe au mouvement réitéré des paupieres, ne les entraîne pas, il faut plonger l'œil dans l'eau, & remuer également beaucoup les paupieres. L'*ambre jaune*, ou la *cire à cacheter*, échauffés par le frottement, peuvent les enlever : ſi c'eſt quelque particule de fer, l'aimant en délivrera bientôt : ſi enfin ces moyens ne réuſſiſſent pas, il faut avoir recours aux *pincettes* & aux autres expédients chirurgicaux ; ſi le corps irritant, par ſa petiteſſe, n'échappe pas à la vue. Maladies des yeux.

10°. Le blanc de l'œil devient quelquefois très-rouge, ſans que le malade reſſente aucune douleur, & qu'il ait la moindre peine à ſoutenir le grand jour. Cette *échimoſe* (*ſugillatio*) très-apparente & très-commune, vient ſouvent d'une légere contuſion qui ſe fait, même à l'inſu des malades, lorſqu'ils dorment, ou dans tout autre temps, mais quelquefois de cauſe interne : on l'a obſervée encore après les efforts du vomiſſement. Elle eſt peu à craindre, & ſe diſſipe ordinairement en très-peu de jours, même ſans aucun remede : cependant il eſt quelquefois néceſſaire de faire *ſaigner* le malade, & d'uſer de quelques topiques pris dans la claſſe des *réſolutifs* & des *fortifiants* ;

Mala-dies des yeux.

tels ſont le ſang de pigeon, l'eau de roſe de fenouil & de fleurs de ſureau; l'eau vulnéraire; la décoction de la racine de grande conſoude, du ſceau de Salomon; l'eſprit de vin camphré, l'eau-de-vie, &c. On ne doit pas prendre, pour l'échimoſe dont nous venons de parler, cet épanchement ſanguin qui paroît entre l'uvée & la cornée, qui couvre la pupille, de même que la collection du pus, qu'on nomme *hypopyon*, & qui eſt la ſuite ordinaire des contuſions graves. On y remédie en faiſant une inciſion à la cornée, pour en évacuer le ſang; mais on ne doit pas ſe preſſer d'en venir à cette opération, parce qu'on a vu pluſieurs fois que les vaiſſeaux, ayant repompé ce ſang, en avoient abſolument délivré l'organe de la vue.

11°. Les *taches* qui obſcurciſſent la cornée (*nubeculæ & albugines*) ſont la ſuite des fluxions ou des ophthalmies, & des ulceres de cette partie. Dans le premier cas, c'eſt une ſorte de dépôt d'une matiere blanchâtre, dont on ne connoît point la nature: dans le ſecond, c'eſt une *cicatrice* qui a racorni & deſſéché cette partie. Les plus blanches ſont ordinairement ſuperficielles; & par conſéquent, les moins rebelles. On peut eſpérer de diſſiper celles des enfants; mais il eſt bien rare qu'on y réuſſiſſe dans un âge avancé: les vraies cicatrices ſont abſolument incurables. Les *ſaignées*, les *purgatifs*, les *tempérans*, les *bains*, ſont très-propres à détourner les

fluxions qui accompagnent quelquefois ces taches ; mais ils n'en changent pas la disposition ; on ne peut guere y remédier que par des *topiques émollients*, *résolutifs*, *desiccatifs* & *déterfifs*, dont les circonstances reglent le choix : tels sont la vapeur du café, celle de la rue & du fenouil mâchés à jeun ; l'eau de fenouil & d'euphraise ; le suc de calcitrapa, & de la grande éclaire ; le fiel d'anguille, de carpe, de brochet & de perdrix ; le sucre-candi, l'os de seche, la tuthie, la poudre d'antimoine, & autres : on use encore ici des *vésicatoires*, du *seton* & du *cautere* ; mais on n'en tire guere d'autre avantage, que celui de garantir des fluxions auxquelles les taches & les cicatrices donnent souvent lieu. Maladies des yeux.

12°. La *cataracte* n'étant autre chose que l'opacité du cryſtallin, ceux qui ont la plus légere teinture de l'anatomie de l'œil, n'auront pas de peine à la connoître lorsqu'elle est formée ; mais son commencement est plus aisé à saisir : elle est souvent la suite des fluxions habituelles des ophtalmies graves, du larmoiement, de la céphalalgie ancienne, des contusions, &c. On doit la craindre, lorsqu'on a la *berlue*, c'est-à dire, lorsque la vue est troublée par des ombres fixes ou voltigeantes, qu'on compare à des flocons, à des mouches, à des bluettes, &c. lorsque les objets paroissent couverts d'une vapeur, ou d'une toile d'araignée : quelques mois après que les malades se plaignent

Maladies des yeux.

que la vue commence à leur manquer, on peut apercevoir quelque blancheur au cryſtallin.

Un bon traitement peut encore alors prévénir la cataracte, qui reſte ordinairement pluſieurs années à ſe former. L'uſage des *délayaants* ou des *tempérants*, & celui des *bains*, en font, après les remedes généraux, le principal fondement; on y fait auſſi entrer les *apéritifs*, & ſur-tout les cloportes dans le vin blanc; la décoction des bois, & quelques autres *ſudorifiques*, ont paru quelquefois produire de bons effets, ainſi que les *ſalivants*, comme le tabac en fumée, & autres. On y vante beaucoup l'uſage, tant interne qu'externe, de *l'euphraiſe*: il eſt aſſez difficile de décider ſi c'eſt avec raiſon; mais rien n'eſt au-deſſus des *véſicatoires*, des *ſetons* & des *cauteres*. On peut encore trouver quelques ſecours dans l'eau de guimauve, le ſang de pigeon, la vapeur du café, les décoctions aromariques, & autres *topiques*, tant *émollients*, que *réſolutifs*; mais il arrive le plus ſouvent qu'on ne retire aucun fruit de tout ce traitement, & que la cataracte, malgré les remedes, fait toujours des progrès: on n'a d'autre parti à prendre alors que celui d'en attendre la *maturité* pour faire procéder à *l'opération*: elle réuſſit très-bien ſur les cataractes blanches & cendrées; mais on redoute celles qui paroiſſent bleues & vertes.

Si en frottant l'œil avec ſa paupiere, la

pupille demeure immobile, on peut juger que la cataracte eſt dans ſa maturité; c'eſt le terme aſſez impropre dont on s'eſt ſervi pour exprimer ſon deſſéchement, & ſon entiere opacité. L'*opération* lorſqu'elle eſt dans cet état, eſt le ſeul moyen qui puiſſe rendre la vue aux malades, autant qu'il en faut pour voir à ſe conduire, diſtinguer les objets, & même pouvoir lire. Elle ſe pratique de deux manieres, 1°. en abattant avec une aiguille propre à cet uſage, le cryſtallin opaque, & en le fixant, autant qu'il eſt poſſible, derriere l'iris; 2°. en en faiſant l'extraction par une ouverture faite au bas de la cornée. Cette derniere maniere d'opérer, que MM. TAILOR & DAVIEL ont perfectionnée, avoit été propoſée, en 1707 & 1708, à l'Académie des Sciences: elle paroît être la plus ſûre & la moins difficile. Mais l'expérience me paroît encore là-deſſus très-équivoque. Tous les auteurs font mention d'une autre ſorte de *cataracte*, qu'on appelle *membraneuſe*: mes obſervations anatomiques, quoiqu'aſſez nombreuſes ſur ce point, ne me l'ont jamais préſentée; & je ne trouve rien qui puiſſe ſatisfaire dans tout ce qu'on a écrit là-deſſus: il me paroît même que ceux qui ſont entrés dans la diſpute qui s'eſt élevée à ce ſujet, ont plus cherché à étayer leurs opinions, qu'à découvrir la vérité. Maladies des yeux.

13°. On donne le nom barbare de *goutte-ſereine* (*amauroſis*) à cette priva-

tion de la vue, sans vice apparent dans l'organe, si ce n'est que la pupille est alors plus dilatée : cet aveuglement arrive quelquefois tout-d'un-coup ; mais il vient le plus souvent d'une maniere presque insensible ; & les deux yeux en sont ordinairement affectés. On juge avec assez de fondement, que cette maladie, qui a plusieurs degrés, dépend de la paralysie du nerf optique. Les *observations anatomiques* nous montrent dans le cerveau des vaisseaux engorgés, des épanchements séreux & sanguins ; le dessèchement & la pourriture des nerfs optiques, des abcès qui pressent les cordons, des tumeurs lymphatiques & autres enkistées, des excroissances charnues, des exostoses, des pierres, &c. Nous dirons encore en passant, qu'on a vu le nerf optique, du côté de l'œil malade, desséché ; ce qui prouve démonstrativement que ces nerfs ne se croisent pas, ainsi qu'on l'avoit cru. Les avant-coureurs de cette maladie sont l'affoiblissement de la vue sans cause manifeste, des mouches, des flocons & des filaments qu'on croit voir voltiger, & quelquefois des douleurs profondes dans la tête, &c. Les évacuations sanguines supprimées ; les éruptions cutanées rentrées ; la fievre maligne ; l'apoplexie ; les chûtes & les coups à la tête ; la lumiere directe du soleil, le froid, le serein, & les autres intempéries de l'air ; & quelquefois la grossesse peuvent y donner lieu : elle a encore son origine

Maladies des yeux.

dans la contention des yeux, telle qu'il la faut, tant pour l'usage des téleſcopes & des microſpes, que pour la lecture pouſſée trop loin, pour les petits ouvrages, &c. La *goutte-ſereine imparfaite*, celle qui ſe manifeſte tout d'un coup, ou qui dépend d'une cauſe paſſagere, peuvent être guéries; mais il n'y a preſque rien à eſpérer, lorſqu'elle ſe forme inſenſiblement, ſurtout dans un âge avancé. Maladies des yeux.

Les *ſaignées* & les *émétiques*, dans le commencement, peuvent être d'une grande efficacité, ainſi que les *purgatifs* réitérés: l'uſage interne de *l'euphraiſe* paroît mieux convenir à la goutte-ſereine, qu'aux autres maladies des yeux: les *apéritifs* & les *inciſifs*, tels que les cloportes, les martiaux, & les préparations mercurielles, ſont ici très-familiérement employés: les *eaux minérales*, tant froides que thermales, ont été données quelquefois avec ſuccès: on a encore uſé des *anti-ſcorbutiques* & des *diaphorétiques*, comme du creſſon & du cochléaria, du gaïac & de la ſquine, des viperes, &c. Mais les *céphaliques* & les *anti-ſpaſmodiques* ont toujours paru les plus appropriés à cette maladie; tels ſont la méliſſe, la bétoine, la valériane & la pivoine; la caſcarille, le muſc; l'eau de fleurs d'orange, les eſprits volatils, la poudre de guttete, &c. Les *ſalivants*, les *véſicatoires*, le *ſeton* & le *cautere* peuvent être encore ici d'un grand ſecours; il faut ajouter la *douche* à la tête, avec les eaux

de Balaruc, & autres thermales, dont on a vu quelquefois de très-bons effets. A l'égard des topiques ophthalmiques tant vantés, je ne crains pas de dire qu'ils ſont preſque inutiles : on peut cependant en excepter la vapeur de l'eſprit-de-vin, & du baume de FIORAVENTI, celle du café, &c. qui, dans quelques occaſions, ne m'ont pas paru être abſolument ſans effet.

Mala-dies des yeux.

MALADIES DU NEZ.

1°. L'*ENCHIFRENEMENT* (*coryza*) eſt ordinairement une maladie ſi légere, qu'on ne s'aviſe guere de demander du ſecours ; cependant il n'eſt pas inutile, lorſque la fluxion eſt conſidérable, & qu'il y a peu d'écoulement par le nez : on ſe plaint alors d'une peſanteur à la tête (*gravedo*), dont nous avons déjà fait mention : on y reſſent quelquefois une douleur très-vive : on a des éternuements fréquents, des ſifflements dans les oreilles, des vertiges, & même l'aſſoupiſſement : on perd l'odorat & l'appétit ; on ſent des friſſonnements ; on éprouve des laſſitudes, &c. La fievre, inſéparable de cet état, eſt plus ou moins forte ; mais tous les ſymptomes diminuent beaucoup, lorſque l'écoulement du nez eſt établi. Cette fluxion ſeroit peu à craindre, ſi l'expérience de tous les jours n'avoit appris qu'elle tomboit ordinaire-

ment ſur la gorge, la glotte & la poitrine : elle eſt redoutable par elle-même dans les vieillards, parce qu'elle peut les jetter dans une affection comateuſe, & même l'apoplexie. L'enchifrénement habituel n'eſt pas encore ſans danger, parce qu'il peut ulcérer le nez. Maladies du nez.

Lorſqu'il eſt récent & léger, il ne demande guere que le *régime* & la *chaleur*, qui ſont d'ailleurs les plus sûrs préſervatifs contre les fluxions de la gorge & de la poitrine dont on eſt menacé. Les *parfums de ſuccin*, d'*encens*, de *ſucre*, & de *ſauge*; la vapeur de l'eau chaude, ou de l'infuſion des fleurs de ſureau, &c. peuvent procurer du ſoulagement, & même abréger la maladie : les *ſternutatoires* les plus doux, tels que le tabac, la bétoine, la lavande, & la marjolaine, ſont quelquefois utiles, en facilitant l'écoulement; mais, ſi la nature, qu'on doit toujours conſulter, n'y eſt pas diſpoſée, ils peuvent, par leur ſecouſſe, augmenter l'embarras de la tête. On uſe contre l'*enchifrénement* habituel, non-ſeulement des remedes généraux, mais encore des *tempérants*, des *diurétiques*, des *ſudorifiques*, des *ſalivants*, & autres qui conviennent à toutes les fluxions: mais, lorſqu'on ne retire aucun fruit de tous ces remedes, on peut avoir recours aux *égouts artificiels*, que nous avons propoſés tant de fois.

2°. L'*éternuement modéré* annonce quelquefois l'enchifrénement: dans les fievres,

bien loin d'être dangereux, il paſſe pour un bon ſigne, quoiqu'il puiſſe exciter l'hémorragie : il eſt encore utile aux femmes en travail ; mais il peut nuire à la poitrine, ſi elle eſt enflammée. L'*éternuement exceſſif* doit être regardé & traité comme une maladie convulſive : il peut cauſer des commotions qui donnent lieu aux maladies internes de la tête les plus graves : on a même obſervé qu'il avoit été ſuivi de l'aveuglement. Il faut tâcher alors de calmer l'irritation, en attirant par le nez, des *adouciſſants* & des *mucilagineux :* l'eau tiede, le lait, l'huile d'amandes douces, &c. ſont les plus propres à cet effet, & les plus employés; il eſt très-rare qu'on doive avoir recours à d'autres remedes. On peut enfin faire le même uſage de la teinture anodine, ou recevoir ſimplement l'odeur de l'opium; mais on ne doit pas employer ces narcotiques ſans ménagement.

Maladies du nez.

3°. Le *ſaignement du nez*, qui eſt l'effet du tempérament, de l'exercice violent, de l'abus des aliments ou remedes chauds, &c. eſt rarement dangereux. Celui qui ſurvient aux *fievres*, peut être *critique* ou *ſymptomatique :* il eſt ordinairement avantageux vers le quatrieme, le ſeptieme, le neuvieme, & le quatorzieme jour de la maladie ; il peut auſſi l'être plutôt lorſque, ſans être immodéré, il eſt aſſez abondant. On craint, dans les fievres, les hémorragies incompletes, où l'on ne rend

que quelques gouttes de ſang; cependant il y a tant de variété là-deſſus, qu'on ne peut juger avec quelque certitude des unes & des autres, que par le mal ou le bien qui en réſulte. On a, par exemple, tout à craindre, lorſque le ſaignement de nez eſt ſuivi de foibleſſes, de variations dans le pouls, de ſueurs froides, de convulſions, &c. On jugera, au contraire, qu'il eſt ſalutaire, s'il appaiſe la douleur de tête, s'il calme le délire, s'il modere la fievre, &c. La chaleur & la rougeur des yeux & du viſage, le battement violent des arteres, l'inſomnie, les fantômes rouges, la douleur de la tête & du col, le tintement d'oreilles, les larmes involontaires, la démangeaiſon du nez, &c. peuvent, dans les fievres, annoncer l'*hémorragie du nez*. Dans les enfants & les jeunes gens, elle n'eſt pas bien à craindre; cependant il peut en réſulter, lorſqu'elle revient fréquemment, une foible conſtitution, des affections hypocondriaques & ſpaſmodiques: on croit même qu'elle peut donner lieu dans la ſuite, à la goutte & au calcul. Le ſaignement du nez eſt plus dangereux, & même quelquefois morrel, dans un âge avancé; ſur-tout pour les cachectiques, qu'il jette ſouvent dans l'hydropiſie. Si cette hémorragie eſt dangereuſe pour les vieillards, ſa ceſſation, lorſqu'elle a été habituelle, eſt encore plus à craindre, parce qu'elle donne ſouvent lieu à l'apoplexie. On eſt ſurpris de la quantité de

Maladies du nez.

Mala-dies du nez.

ſang que peuvent fournir les vaiſſeaux du nez, ſans qu'il en arrive d'accident: on en a vu perdre, en cinq jours, plus de quarante livres; en dix jours, près de quatre-vingt livres: on fait enfin mention d'une femme groſſe qui jetta en peu de temps, par cette voie, vingt-deux livres de ſang, & qui ne laiſſa pas d'accoucher heureuſement.

Cette *hémorragie* doit être traitée à peu-près comme les autres. Il n'y a rien à faire contre celle qui eſt récente, modérée, & ſans fievre: ce n'eſt que l'*exceſſive* & l'*habituelle*, qui demandent du ſecours; encore eſt-il ſouvent dangereux d'arrêter cette derniere. Le ſaignement du nez, critique, eſt un ouvrage de la nature qu'il faut reſpecter; mais le ſymptomatique, ſur-tout s'il eſt exceſſif, demande tous nos ſoins. Les *ſaignées*, & principalement celle du pied, ſont ici néceſſaires: les *tempérants* & les *rafraîchiſſants* ſont enſuite les remedes les plus employés & les plus efficaces; tels ſont l'eau commune priſe en quantité; la boiſſon aigrelette & la nitreuſe; l'eau de riz, les émulſions, le petit-lait, &c. La *liqueur anodine minérale* eſt un calmant qui convient beaucoup aux hémorragies; mais le laudanum, le diacode, le ſyrop de karabé, & autres narcotiques, doivent être donnés avec beaucoup de réſerve. On ne doit pas faire prendre encore légérement les *abſorbants* & les *aſtringents*;

tels que le corail, le plantain, l'équisétum, le sang de dragon, les martiaux, la pierre hématite, &c. Il faut être encore plus circonspect sur l'usage de l'alun, de l'esprit de vitriol ou l'essence de RABEL, &c. qui doivent être réservés pour les cas extrêmes. On a observé que le *quinquina* pouvoit modérer la chaleur fébrile qui succede aux grandes hémorragies; mais je doute qu'on en ait bien examiné les suites. Maladies du nez.

On fait quelquefois un étrange abus des *remeds externes*, qui ne doivent cependant être employés que contre le saignement de nez, qui est immodéré ou symptomatique, & lorsqu'on craint que les malades n'y succombent: on peut user, dans ces cas, des compresses trempées dans l'*eau froide* & *nitreuse*, ou dans le *vinaigre*, appliquées au col, à la nuque, aux tempes, au front, aux bourses, &c. ainsi que du bol pétri avec le vinaigre & le blanc d'œuf, & appliqué au front. L'odeur du vinaigre, & sa fumée, lorsqu'on le brûle, peuvent être de quelque secours; mais les bourdonnets trempés dans cette liqueur, dans l'*eau alumineuse*, dans la *styptique*, &c. qu'on introduit dans les narines, agissent bien plus promptement. Il y en a qui se servent tout simplement du coton trempé dans l'*encre à écrire*, qu'ils introduisent dans les narines avec tout le succès qu'on peut en attendre: on y souffle encore de la *poudre de bol*, de *plâtre*, de *sang-de-dragon*, de *mastic*, &c.

Mala-dies du nez.

On peut tirer enfin quelque utilité des lavements rafraîchiſſants, du bain, & des frictions aux jambes; des ligatures, tant aux bras qu'aux cuiſſes, des ventouſes, tant ſeches que ſcarifiées, &c. Il eſt ſuperflu de dire que le ſaignement du nez qui ſupplée aux hémorroïdes & aux menſtrues, ne doit pas être arrêté, ſi l'on n'eſt parvenu auparavant à rétablir ces évacuations. Je ferai obſerver, en terminant ce qui regarde l'hémorragie du nez, que, lorſqu'on a arrêté le ſang par des tampons, il continue quelquefois à couler dans l'arriere-bouche, d'où il peut inonder l'eſtomac & le poumon, ainſi que je l'ai vu arriver à un homme qui mourut dans ſon lit qnelques heures après qu'on lui eut fait cette opération. Cet avertiſſement mérite bien d'avoir ici ſa place.

4°. L'*ulcere des narines* ſimple & ſans douleur, auquel les fluxions donnent ſouvent lieu, n'a rien de dangereux: il s'y forme des croûtes qu'on entraîne en ſe mouchant, & il en découle quelquefois un peu de ſang. Mais il y a un autre ulcere ſordide, malin, & quelquefois cancéreux, qu'on nomme *oχæna*: il eſt douloureux, & répand une odeur ſi fétide, que les malades même en ſont incommodés: on ſait qu'il eſt ſouvent accompagné d'une carie qui perce le palais, & produit d'autres ravages qui peuvent changer la conformation du nez. L'*oχene* ne ſe borne point aux narines; il s'étend quelquefois

quefois dans les cavités voiſines: il accompagne ſouvent le polype, ou lui ſuccede: c'eſt ordinairement un ſymptome du ſcorbut, de la vérole, ou des écrouelles, & quelquefois une ſuite de la petite vérole: il eſt, dans tous ces cas, très-difficile à guérir, & ſouvent même incurable. L'*ulcere* ſimple & indolent du nez, ne demande preſque point de remedes: un peu de céruſe, ou tout autre *deſſicatif*, en fait ſouvent l'affaire. Mais l'*ozene* engage dans un long traitement; car il n'eſt pas douteux qu'on ne doive l'attaquer par des remedes appropriés à la cauſe interne qui y donne lieu, ou qui l'entretient. Maladies du nez.

Après les remedes généraux, les *tempérants*, les *vulnéraires*, & les *diaphorétiques*, ſont ceux dont on fait le plus d'uſege; tels ſont le *lait*, le *petit-lait*, les *bouillons d'écreviſſe* & de *vipere*; les *eaux minérales* froides; les bains domeſtiques, &c. Son traitemet extérieux differe peu de celui des autres ulceres: on ramollit les croûtes avec de l'eau tiede, de l'eau de guimauve, l'huile d'œuf, & celle d'amandes douces, le lait, le bourre, &c. Leur chûte donne quelquefois lieu à des hémorragies qu'on arrête, lorſqu'elles ſont exceſſives, par les moyens propoſés ci-deſſus: on fait enſuite des *injections vulnéraires* & *déterſives*, comme avec l'eau de Balaruc, l'eau miellée, les décoctions d'orge, d'aigremoine, d'abſinthe, de roſes

Mala-dies du nez.

rouges, de mille-pertuits, de ſcordium, & de ſabine; avec l'eau de chaux, à laquelle on ajoute le mercure doux, &c. On eſtime encore le ſuc de geranium robertianum, l'élixir de propriété, la teinture de myrrhe & d'aloës, l'onguent ægyptiac, &c. Quelques-uns font recevoir le *parfum* du cinnabre; mais ce remede peut être dangereux, par rapport à la poitrine. On n'a rien à craindre de celui du labdanum, de la myrrhe, du maſtic, du ſtyrax, &c. La carie eſt ordinairement un obſtacle à ſa guériſon, & il très-rare qu'on puiſſe y appliquer le remede qui pourroit la fixer: les *véſicatoires*, le *ſeton* & le *cautere*, ſont ici d'une grande reſſource.

5°. Le *polype*, dont la couleur & la conſiſtance varient beaucoup, occupe plus ou moins d'eſpace dans les narines, s'étendant quelquefois en dehors, & dans l'arriere-bouche: il gêne toujours la reſpiration, mais rarement la déglutition: il eſt blanchâtre, rouge, livide ou noir: ſa chair eſt tantôt molle, tantôt dure, & même cartilagineuſe: il eſt indolent ou douloureux; & ce dernier prend ſouvent le caractere du cancer. Lorſqu'il eſt accompagné de l'ozene, on le regarde comme un ſarcome ordinaire; mais je doute que cette circonſtance en change la nature. Le mol, le blanc, & l'indolent, ſont les plus ſuſceptibles de guériſon; le rouge eſt plus rebelle; le livide, le noir & le dur, ſont preſque incurables, ſur-tout s'ils recon-

noiſſent un vice ſcorbutique ou vérolique.

Le principal traitement du polype eſt chirurgical; mais il doit être précédé par les remedes généraux, par les *tempérants*, les *apéritifs*, & autres appropriés à la maladie principale dont il eſt le produit. On peut lorſquil eſt petit & ſitué d'une façon avantageuſe, l'attaquer par des *deſſicatifs* & par des *corroſifs* : la poudre de noix, de galle, de l'écorce de grenade, de l'ariſtoloche, de la ſabine; l'alun brûlé, le vitriol calciné, le verd-de-gris, le précipité rouge, l'onguent ægyptiac, l'eau divine de FERNEL, le beurre d'antimoine, & la pierre infernale, ſont ceux qui ſont les plus employés; mais on doit tâcher de garantir les parties voiſines de leur action. On a vu, & on le voit encore tous les jours, les plus grands effets de tous ces remedes ſagement adminiſtrés. Cependant *l'extirpation*, lorſque le polype eſt mol & indolent, eſt le plus court & le plus ſûr de tous les moyens : elle eſt quelquefois ſuivie d'hémorragie, qu'on arrête à la maniere ordinaire; mais il n'eſt pas toujours poſſible de pratiquer cette opération, parce que la tumeur eſt quelquefois inacceſſible, tant du côté du nez, que de celui de la bouche : elle eſt encore ſouvent infructueuſe, parce que cette excroiſſance ſe reproduit; ce qui ne manque jamais d'arriver, lorſque les os ſont cariés. Il eſt enfin aſſuré que le *ſeton* & le *cautere* ne ſont pas moins utiles ici que

Malachies du nez.

dans les cas précédents. J'ajouterai encore qu'on rapporte des guériſons opérées par la ſimple application du ſuif bien lavé, qu'on renouvelle ſouvent, & qu'on continue long-temps.

Maladies du nez.

MALADIES DES OREILLES.

1°. LA *douleur d'oreilles* (*otalgia*,) par laquelle nous commencerons cet article, eſt quelquefois ſi terrible, que les malades en pouſſent les hauts cris, & tombent même dans la fureur & le déſeſpoir : il y a même des exemples de gens qui, dans ce cruel état, ſe ſont précipités, ou qui ont attenté à leur vie de toute autre maniere. Elle dépend communément de *l'inflammation* des parties internes, & peut être accompagnée non-ſeulement de la fievre, mais encore du délire, des mouvements convulſifs, des ſyncopes, &c. Elle ſe termine le plus ſouvent par la ſuppuration; & la rupture de l'abcès fait ceſſer ſur le champ les douleurs; mais il en réſulte un ulcere qu'on a de la peine à deſſécher. Il s'engendre, dans les oreilles, des *vers* de différentes formes, qui excitent des douleurs moins continues que les précédentes, mais tout auſſi terribles, & qui jettent encore quelquefois les malades dans la fureur. Il s'inſinue encore dans les cavités de cet organe, pluſieurs ſortes

d'*insectes;* il s'y glisse, ou on y introduit différents *corps étrangers*, qui peuvent exciter des douleurs très-vives, & l'inflammation. Maladies des oreilles

Les coups de soleil & autres accidents externes; les pertes supprimées, les éruptions rentrées, &c. peuvent *donner lieu* à la douleur d'oreilles : ceux qui sont d'ailleurs sujets aux fluxions, sont les plus exposés à cette maladie, qui peut exciter, comme nous l'avons dit, des accidents mortels. Plus la douleur est interne, plus elle est à *craindre;* cependant, au septieme jour, il n'y a plus de danger pour la vie. L'*inflammation* se termine quelquefois en trois ou quatre jours par la résolution : si l'on sent, dans ce temps, des élancements, on ne doit pas douter de la *suppuration :* l'ulcere qui en résulte produit souvent un écoulement dont on a beaucoup de peine, comme nous l'avons déjà dit, à tarir la source : il seroit même dangereux de dessécher cet égout, lorsqu'il est ancien, qui d'ailleurs ne donne pas beaucoup d'incommodité; car les affections comateuses, l'apoplexie & l'épilepsie pourroient en être le fruit. Il arrive quelquefois que le pus vient du cerveau, la carie du rocher lui fournissant un passage : les céphalalgies les plus terribles, qui ont précédé cet écoulement, peuvent faire soupçonner ce désordre.

Lorsque l'otalgie reconnoît la phlogose, on ne sauroit se dispenser d'user des

saignées ; on peut tirer auſſi de grands avantages de l'application des *ſang-ſues* & des *ventouſes ſcarifiées* derriere l'oreille : on eſt ſouvent forcé, en uſant des *délayants* & des *adoucifſants* internes, d'avoir recours aux *narcotiques ;* mais il faut en éviter l'abus, dans lequel on tombe le plus ſouvent. Les *remedes externes* ſont les *adouciſſants*, les *relâchants* & les *maturatifs ;* tels ſont le lait de femme, l'huile d'œuf, d'amandes douces, de graine de lin & de ſemence de juſquiame, le *mica panis*, & les autres cataplaſmes émollients & digeſtifs : un grain de camphre, introduit dans l'oreille, au commencement de la maladie, a ſouvent produit de bons effets. La violence des douleurs contraint quelquefois d'avoir recours à l'opium, à la teinture anodine & autres ſtupéfiants : les frictions & le bain des extrémités inférieures peuvent encore procurer quelque ſoulagement. Lorſque la ſuppuration eſt établie, on a recours aux *injections vulnéraires* & *déterſives* ; l'urine, les eaux de Balaruc, de Bagnieres & de Bareges ; la décoction d'aigremoine & d'ariſtoloche ; l'infuſion des roſes rouges & des fleurs d'hypéricum ; l'eau d'orge miellée, celle de frêne avec la teinture de myrrhe, d'aloës, &c. ſont les matieres les plus employées à cet uſage : on fait encore couler dans l'oreille quelques gouttes de *baume de* Copahu, de celui du Commandeur, &c. Pour les *vers* engendrés dans

Maladies des oreilles

l'oreille, & les *insectes* qui s'y sont introduits, on a recours au *lait*, à *l'huile d'amandes ameres*, au pétrole, à la *décoction du vif argent*, à celle de la *coloquinte*, &c. sans parler des moyens que la chirurgie fournit pour en faire l'extraction, ainsi que de tous les autres corps étrangers. Maladies des oreilles

2°. Rien n'est plus difficile que de découvrir la cause de la *surdité*. Outre les désordres qu'excitent dans l'organe la suppuration & la carie, l'*inspection anatomique* découvre encore l'absence des osselets & du tympan; cette membrane ayant, par sa premiere conformation, une épaisseur extraordinaire, ou recouverte d'une croûte qui la rend inaccessible aux vibrations de la matiere du son; les cavités de l'oreille remplies d'une morve gluante, d'eau, de sang, ou de pus, l'obstruction des trompes d'Eustache; des tumeurs dans le cerveau, qui pressent l'origine des nerfs auditifs; des inondations qui produisent le même effet; le dessèchement de ces cordons; & enfin l'obstruction du conduit de l'oreille, causée par des excroissances qui le bouchent absolument, ou par la *cerumen* qui s'y desseche & se durcit. On peut très-bien apercevoir, dans les malades, ce qui se passe dans le conduit auditif jusqu'à la membrane du tympan, qu'on découvre dans plusieurs sujets: mais on ne peut que deviner lorsqu'on veut juger des autres vices: cependant ils ne privent pas toujours absolument de l'ouie; mais ils la rendent

Mala-dies des oreilles

ſouvent très-difficile. On voit beaucoup de gens qui entendent aſſez bien, quoique leur tympan ait été détruit; ce qu'on peut, comme je viens de le dire, appercevoir très-diſtinctement dans quelques ſujets; outre qu'on en eſt aſſez aſſuré, lorſqu'il s'eſt fait une ſuppuration interne: on ſait d'ailleurs que pluſieurs fumeurs ont la faculté de faire ſortir la fumée du tabac par l'oreille, ſans que l'ouïe en ſoit affoiblie.

La *ſurdité* de naiſſance, toujours *incurable*, vient d'une mauvaiſe conformation de l'organe: celle des vieillards, qui dépend vraiſemblablement du deſſéchement ou de la paralyſie des nerfs, n'eſt *guere plus guériſſable*. On eſpere peu de la ſurdité qui vient après les longues céphalalgies, par la maladie vénérienne invétérée; après la petite vérole; les ſuppurations & l'écoulement de ſang de l'oreille interne; par les chûtes, le bruit du canon ou des cloches, &c. Mais ſi c'eſt l'obſtruction du conduit auditif, par la cire accumulée & deſſéchée, par des excroiſſances, par l'introduction de quelque inſecte ou autre corps étranger; par l'eau, le ſang ou le pus qui inondent les cavités de l'oreille; par l'engourdiſſement du nerf auditif, &c. on peut y rémedier. On ſait aſſez que la ſurdité, qui ſurvient à la fievre maligne, ne dure guere plus que la convaleſcence. Il n'eſt pas extrémement difficile de diſſiper le *bruit des oreilles*, qui reſſemble à celui d'un torrent, ou qui

imite le ſifflement ou le bourdonnement, parce qu'il tient, ainſi qu'on le juge avec aſſez de fondement, à une cauſe ſpaſmodique. On ſait que les mélancoliques & les hyſtériques y ſont les plus ſujets, & qu'il précede le vertige, l'épilepſie & les autres maladies convulſives; cependant il dérange beaucoup l'ouïe, & la fait perdre quelquefois entiérement. Maladies des oreilles

On peut encore remédier à la *ſurdité* ou à la dureté d'oreille, qui reconnoit le deſſéchement ou la trop grande tenſion des parties molles de l'organe ou de leur relâchement. Il eſt aiſé de connoître, aux différents effets que produit le changement de temps, ſi l'oreille eſt trop ſeche ou trop abreuvée: dans le premier cas, on entend mieux par le temps humide; & c'eſt le temps ſec qui eſt favorable au ſecond: de plus, le grand bruit rend ceux qui ont l'organe deſſéché, beaucoup plus ſourds; il eſt au contraire, favorable à ceux qui ſont dans l'autre diſpoſition. Cette obſervation, comme on doit s'en appercevoir, peut-être d'une grande utilité auprès des malades, ſoumis ordinairement à une eſpece de routine.

Il eſt ſuperflu de dire, après ce que nous venons d'expoſer, que le *traitement* doit être très-varié. Lorſque la *cire* s'eſt *accumulée*, dans le conduit auditif, il ne faut que nettoyer l'oreille avec l'inſtrument que tout le monde connoît: la *vapeur de l'eau chaude* peut ramollir & faire déta-

cher ce qui eſt quelquefeis inacceſſible à l'inſtrument. Cette obſtruction eſt plus commune qu'on ne penſe ; & j'ai vu bien des gens, qui avoient preſque fait le ſacrifice de leurs oreilles, être dans le plus grand étonnement de la facilité avec laquelle on leur rendoit l'ouie. Les *excroiſſances*, qui bouchent ce canal, demandent un traitement chirurgical : pour les *corps étrangers*, on lubréfie les voies par des *injections huileuſes*, & l'on tâche d'en faire l'extraction. Les *ſalivants* & les *ſternutatoires* ſont les évacuants les plus propres à détourner *l'humidité* qui abreuve les oreilles : *l'éternument* peut encore, par ſes ſecouſſes, les déboucher, tant en chaſſant la ſéroſité, le ſang ou le pus qui y étoient renfermés, qu'en repouſſant les animaux & autres corps étrangers qui s'y ſont introduits. La vapeur enfin de l'eau chaude, & les injections émollientes, peuvent donner de la flexibilité aux parties de l'oreille trop tendues, ou deſſéchées.

Maladies des oreilles

On tâche de remédier au *relâchement* de cet organe, & à *l'engourdiſſement* des nerfs qui s'y diſtribuent, par la *vapeur du ſoufre*, conduite par un entonnoir, ou par celle d'une *décoction de la ſauge*, de *l'abſynthe*, & autres *plantes fortifiantes* ; par un grain de *muſc* ou d'*ambre gris*, introduit avec du coton dans l'oreille : ce dernier a réuſſi à des vieillards. Les œufs de fourmi, écraſés dans le ſuc d'oignon, ou ce ſuc mêlé avec l'eau-de-vie, introduit

dans le même canal, ont été utiles, même contre les surdités invétérées. L'*eau de frêne*, dont on fait couler quelques gouttes dans l'oreille, passe encore pour un bon remede; mais je doute que ce soit avec fondement. On peut tirer beaucoup d'avantages de la *douche* à la tête, avec les eaux thermales sulfureuses. On a guéri encore des sourds, en pompant plusieurs fois, par la suction, l'air de l'oreille. Tout le monde connoît enfin les *cornets accoustiques*, qui peuvent être de quelque ressource, lorsque tous les autres ont manqué. Maladies des oreilles

3°. Le *bruit des oreilles*, qu'on nomme tantôt *sifflement*, tantôt *tintement*, ou *brouissement*, est une incommodité qui, quoique légere, importune beaucoup les malades. On peut la dissiper par les *remedes internes*, appropriés à l'affection spasmodique; comme aussi par les *céphaliques*, les *purgatifs*, les *apéritifs*, & autres que quelques circonstances peuvent demander. Je n'entrerai, à ce sujet, dans aucun détail, pour ne pas répéter ce que j'ai déjà dit en plusieurs endroits de cet ouvrage. On fait encore usage des topiques émollients; tels sont la vapeur de l'eau chaude, ou de la décoction de guimauve; les injections avec le lait, avec l'huile d'amandes douces, ou toute autre liqueur relâchante & adoucissante. On use aussi, lorsque les circonstances le demandent, des fortifiants, comme la vapeur de la

décoction de l'anis, ou de toute autre plante aromatique; l'huile des noyaux de pêche; l'eau-de-vie tempérée; la fumée du ſuccin; l'odeur de l'eſprit de ſel ammoniac, &c. On doit joindre à l'uſage de tous ces remedes un bon régime, qui doit en être regardé comme la baſe. La ſaignée ne peut être admiſe que dans l'état de pléthore. On connoît aſſez enfin la maniere de remédier à l'inanition & aux défaillances, qui donnent auſſi lieu aux tintements d'oreilles.

Maladies des oreilles

MALADIES DE LA BOUCHE.

1°. LES *levres*, ainſi que les autres parties muſculeuſes, ſont ſujettes à la *convulſion* & à la *paralyſie*. Tout le monde ſait que ces deux maladies, quoique très-oppoſées, ne laiſſent pas de produire le même effet, ou l'irrégularité de la bouche (*tortura oris*); c'eſt-à-dire, qu'un de ſes angles eſt tiré vers l'oreille par la convulſion de ſes propres muſcles, ou par leur reſſort naturel, lorſque les antagoniſtes ſont tombés en paralyſie: ſi la convulſion eſt des deux côtés, elle excite ce qu'on appelle *ris ſardonien* (*ſpaſmus cynicus*). La paralyſie d'un des angles de la bouche eſt l'avant-coureur ou la ſuite de l'apoplexie; ſa convulſion annonce l'épilepſie, ou toute autre maladie convulſive: dans le premier

cas, les malades n'ont point d'action sur l'angle de la bouche qui s'éloigne de l'oreille : dans le second, ils peuvent l'en rapprocher; mais il s'éloignera bientôt, lorsque la volonté cessera d'agir. Ces deux états, qu'on confond très-souvent, demandent des remedes appropriés aux maladies que nous venons de donner. Les *sternutatoires* sont utiles à la paralysie de la bouche ; mais ils ne conviennent pas à la convulsion. Le *camphre*, *l'huile de macis* & de *genievre*, *l'esprit de sel ammoniac* & *l'eau de la Reine d'Hongrie*, sont les topiques dont on s'est servi dans l'un & dans l'autre cas; & il est bien difficile de juger, par les observations que nous avons sur ce sujet, si l'on doit attendre beaucoup de leur application. Maladies de la bouche.

2°. Les *gerçures des levres* (*fissuræ*) ne demandent que les *adoucissants* ; tels sont le *suif bien lavé*, *l'huile d'amandes douces*, & celle d'*œuf*; *l'onguent rosat*, & diverses *pommades*. Quoique cette maladie soit ordinairement très-légere, elle ne laisse pas de donner lieu quelquefois à des ulceres assez rebelles. On voit encore souvent sur les levres des *ulceres croûteux*, qui annoncent la fin des *fievres* intermittentes, & quelquefois celle des continues : on n'a rien à y faire; mais il en est d'autres, assez ressemblants aux premiers, qui sont le produit de la *vérole*, ou de la *cachexie* : ceux-ci demandent les remedes appropriés à la maladie principale, outre les appli-

cations deſſicatives avec le *nutritum*, *l'onguent de céruſe*, & autres. Le *cancer des levres* doit être traité comme celui des autres parties : ainſi nous renvoyons à l'article qui lui eſt deſtiné. Il n'y a que la chirurgie qui puiſſe remédier à la difformité du *bec-de-lievre* ; mais la voix, malgré la réuſſite de l'opération, reſte toujours naſale, ſi le voile du palais eſt fendu ; vice auquel il eſt preſque impoſſible de remédier.

Maladies de la bouche.

3°. La *bouche* eſt ſujette à bien des ſortes de *tumeurs* : il s'éleve ſur les *gencives*, des *excroiſſances* charnues, tantôt indolentes, tantôt douloureuſes, qui reconnoiſſent un vice ſouvent ſcorbutique ou ſcrophuleux. Les molles & les indolentes ne deviennent dangereuſes que par leur énorme groſſeur : les douloureuſes ſont toujours à craindre, parce qu'elles peuvent devenir cancéreuſes. Les réſolutifs & les maturatifs, comme les autres topiques que l'on propoſe, ſont ici inutiles ; les cauſtiques même n'y réuſſiſſent pas : l'extirpation eſt le ſeul moyen qui puiſſe en délivrer ; elle ſe pratique tous les jours très-heureuſement avec un inſtrument tranchant : on peut auſſi ſe ſervir de la ligature, lorſque la forme de la tumeur le permet.

Rien n'eſt plus commun que *l'engorgement phlegmoneux* des gencives : il eſt preſque toujours occaſionné par les dents, & accompagné de l'enflure des levres & de la joue : il s'y forme ordinairement du

pus; & l'ouverture ou la rupture de l'abcès termine bientôt cette légere maladie. Les mouchetures, qu'on pratique quelquefois ſur les gencives tuméfiées, peuvent les dégorger; mais on n'en retire aucun avantage, lorſqu'elles ſont diſpoſées à la ſuppuration: on applique alors ſur la tumeur des *figues* graſſes coupées par moitié; on tient dans la bouche du *lait*, ou quelque *décoction émolliente*. Les *abcès* ſuperficiels percent ordinairement d'eux-mêmes, ou par la ſeule preſſion; mais, lorſqu'ils ſont profonds, & qu'ils remontent vers l'orbite, il faut en faire l'ouverture, dans la crainte que le pus n'attaque le périoſte; d'où il réſulté des *fiſtules* très-difficiles à guérir. On lave enſuite la bouche avec du *vin chaud*, avec *l'hydromel*, la *décoction d'aigremoine*, ou toute autre *déterſive*: la gomme laque eſt enfin très-recommandée contre la *pourriture* des gencives. Lorſqu'elles ſont ſimplement gonflées ſans inflammation, on peut y remédier, en les faiſant ſaigner quelquefois.

Maladies de la bouche.

4°. La *ranule*, ou la *grenouillette*, eſt une tumeur ſalivaire, molle & blanchâtre, qui eſt placée ſous la langue, & en gêne les mouvements, tant pour la déglutition que pour la parole: elle acquiert quelquefois la groſſeur d'un œuf de poule. La matiere qu'elle contient eſt celle de la ſalive, que le ſéjour a rendue muqueuſe: ce ſac peut renfermer encore du pus, des concrétions gypſeuſes, &c. Les enfants

Maladies de la bouche.

sont les plus sujets à cette tumeur, qui reconnoît quelquefois un vice scrophuleux, & peut même, par un mauvais traitement, devenir carcinomateuse. Toutes les applications astringentes, styptiques & autres, dont on use assez communément, sont inutiles ou pernicieuses : il faut ouvrir la tumeur avec la *lancette*, ou le *fer ardent*, & se servir ensuite des gargarismes faits avec de la décoction d'orge, le miel rosat, la teinture de myrrhe, &c. Le suc de grande chélidoine, ou tout autre cathérétique, est très-propre à détruire le kiste, ou le sac quelconque qui contenoit la liqueur : si l'on ne prend cette précaution, il se remplira de nouveau, ou, ce qu'on évite rarement, il y restera une fistule qui résiste à tous les traitements. Mais rien ne me paroît plus sûr que l'extirpation, soit par un instrument convenable, soit par la ligature, si la forme de la tumeur permet d'en user. On ne doit entreprendre l'une ou l'autre opération, qu'après avoir fait précéder les remedes généraux, & sur-tout le spécifique de la premiere maladie, si l'on en a découvert quelqu'une. La saignée & les purgatifs sont presque indispensables : on en vient ensuite, aux délayants, aux diaphorétiques, aux apéritifs, & même aux incisifs : les hydragogues sur-tout paroissent avoir bien réussi. On peut consulter là-dessus le Journal de Médecine, année 1759.

5°. Les *amygdales* (*tonsillæ*), outre

leur inflammation ordinaire, qui ne doit pas être séparée de l'angine, dont nous ferons un article à part, s'engorgent quelquefois lentement, & deviennent *squirrheuses* ou *s'ulcerent*, ainsi qu'on le voit tous les jours arriver par la vérole, ou les écrouelles. Ces tumeurs non ulcérées sont ordinairement indolentes, & n'incommodent que par leur grosseur : on donne à cet état le nom d'*angine squirrheuse*. Mais il n'en est pas de même des ulcérées, qui gênent beaucoup la déglutition. Après les remedes généraux, & les spécifiques de la maladie principale dont elles dépendent, rien n'est plus propre à les flétrir que les *véficatoires*, les *ventouses*, le *seton* & le *cautere*, quoiqu'on n'en use pas toujours avec succès : on peut extirper les *scrophuleuses*, & les détruire avec le cautere actuel ou potentiel ; mais peu de gens prennent ce parti. Les amygdales ne sont pas les seules parties exposées aux *squirrhes* & aux *cancers* ; il en vient aux *levres*, à la *langue*, & aux autres parties de la *bouche*. Ils s'annoncent par une petite tumeur indolente, qui grossit insensiblement, devient douloureuse, s'ouvre & s'ulcere. Cependant ces *tubercules indolents* peuvent subsister long-temps, sans prendre le caractere de cancer, lorsqu'on n'y touche point ; & c'est l'unique parti qu'il y ait à prendre ; mais cela n'empêche pas qu'on ne doive user intérieurement des remedes que nous avons

Maladies de la bouche.

Mala-dies de la bou-che.

propoſés ailleurs : il n'y a que celui qui occupe les levres, & qui commence par une puſtule livide, ou une verrue, qui puiſſe être facilement extirpé ; mais les autres ſont rarement ſuſceptibles de cette opération.

6°. Les *ulceres de la bouche* ſont beaucoup plus communs que les tumeurs. On ſait qu'on donne le nom d'*aphthes* à ceux qui ſont ſuperficiels, & de peu d'étendue, ſitués ſur la langue, les levres, les gencives & le palais. C'eſt une maladie des plus légeres, lorſqu'elle eſt renfermée dans la bouche ; mais il arrive quelquefois qu'elle s'étend tout le long de l'œſophage, de l'eſtomac & des inteſtins, & qu'elle excite la fievre, la diarrhée & les dyſſenteries. Les *aphthes* ſont quelquefois un ſymptome des fievres inflammatoires, des intermittentes & rémittentes automnales, &c. Les autres *ulceres* de la bouche, qu'on diſtingue des aphthes à leur aſpect, à leur étendue & à leur profondeur, ſont *véroliques*, & *ſcorbutiques* ou *ſcrophuleux* : ils attaquent la luette & les amygdales, les gencives, la langue & le palais ; & font, par leur caractere phagédénique, un grand ravage. Ceux du palais, communément véroliques, carient bientôt l'os, & s'ouvre une communication avec le nez ; ouverture qui incommode dans toutes les fonctions de la bouche, & qui ne ſe ferme plus, quoi qu'on puiſſe faire : ce n'eſt pas la ſeule carie qu'on ait à craindre ; il se-

forme dans les autres os voisins des ulceres, sans en excepter celui de la mâchoire inférieure.

Maladies de la bouche.

Tous ces différents *ulceres* deviennent quelquefois *cancéreux*, & par conséquent incurables. Les pointes des dents rompues donnent souvent lieu à des ulceres, qui sont bientôt guéris, lorsqu'on en a ôté la cause ; cependant on a vu quelquefois qu'une mauvaise disposition les rendoit cancéreux. A l'égard des autres qui contractent ce caractere, il est rare qu'ils ne soient précédés par des tubercules, & autres tumeurs de différente nature. Les enfants, sur-tout s'ils ont des vers, les femmes grosses, ceux qui habitent des lieux humides, & les vieillards, sont les plus *sujets* aux *aphthes*, qui donnent souvent lieu à une salivation très-incommode : ils peuvent être encore le *produit* des mauvaises digestions, ou succedent, comme nous l'avons dit, aux fievres & les accompagnent. Leur aspect enfin influe beaucoup sur le *pronostic* : les blancs & les pâles ne sont pas d'un mauvais augure ; mais on redoute les livides & les noirs : les uns & les autres, dans la phthisie confirmée, annoncent la mort.

On ne doit pas dessécher les *aphthes fébriles*, que la maladie principale ne soit terminée, parce qu'on doit les regarder comme une espece de crise, qu'il seroit très-dangereux d'arrêter; & l'expérience ne l'a que trop appris. Les *simples* cedent

facilement à l'*eſprit de vitriol* ou de *ſoufre*, qu'on peut adoucir avec le miel roſat : l'eſſence de RABEL eſt encore très-propre à cet uſage. On n'a ſouvent beſoin que de les toucher une ſeule fois, pour les faire diſparoître. A l'égard des autres *ulceres*, il n'eſt pas douteux qu'on ne doive commencer par attaquer la maladie principale, lorſqu'on eſt aſſez heureux pour la connoître. On ne laiſſe pas d'uſer, dans ces occaſions, de divers *gargariſmes émollients, déterſifs* & *déſſicatifs*, on donne *intérieurement* des *humectants*, des *délayants* & des *laxatifs* : le lait, le petit-lait, ont toujours été ici d'un grand uſage. On peut avoir recours quelquefois aux *narcotiques*. On a encore donné avec ſuccès les *bouillons de vipere*, ceux de *tortue*, la *décoction des bois*, &c. ſans parler de autres remedes affectés à la vérole, au ſcorbut, & aux écrouelles. Outre les *gargariſmes* que nous avons déſignés, on en prépare encore avec les plantes *anti-ſcorbutiques*, avec le miel, la teinture de laque, le baume du Commandeur, les eaux de Balaruc, de Bareges, &c. On touche enfin les ulceres avec l'*huile de myrrhe* par défaillance, avec l'*élixir de propriété*, &c.

Maladies de la bouche.

Pour les *ulceres gangrenuex*, on ſe lave la bouche avec une forte *diſſolution de nitre* ou de *ſel ammoniac*, à laquelle on ajoute un peu de vinaigre ou de ſuc de citron. On eſtime encore le *miel roſat*, avec l'*eſprit de ſel*, à quarante ou cin-

quante gouttes sur une once de miel. Lorsque le *palais* est *percé*, on fixe la carie & l'ulcere par les moyens ordinaires : on tâche ensuite de réparer ce défaut par une plaque d'or ou d'argent qui tient à une éponge, laquelle, remplissant exactement le trou, l'y tient attachée. Pour ce qui regarde les *ulceres cancéreux*, on peut emporter ceux des levres, & même des gencives; mais il faut s'en tenir, pour les autres, à une cure palliative. Maladies de la bouche.

7°. La *salivation* (*ptyalismus*) vient aux enfants pendant la pousse des dents; mais elle s'arrête, lorsque la douleur est passée. Les hypocondriaques, les scorbutiques, & quelques cachectiques, sont *sujets* au crachement fréquent, qui est non-seulement incommode, mais qui peut les jetter dans le marasme; car on en a vu qui rendoient jusqu'à deux livres de salive par jour. Les aphthes & les ulceres de la bouche donnent seuvent lieu à la salivation, ainsi que les fluxions. On sait qu'elle est souvent produite par le mercure; qu'elle est excitée par les matieres stimulantes qu'on tient dans la bouche, par les plaies des canaux salivaires, &c. Ce n'est point par des gargarismes astringents, ainsi qu'on le pratique quelquefois, qu'il faut attaquer le *ptyalisme*, parce qu'il peut en résulter bien des inconvénients; mais par des *purgatifs* & des *laxatifs*; par les *diurétiques*, les *sudorifiques*, & autres *évacuants* propres à faire une révulsion.

Maladies de la bouche.

8°. Parmi les *maladies des dents*, celle qui eſt la plus commune, & qui demande les plus prompts ſecours, eſt leur *douleur* (*odontalgia*); maladie quelquefois, cruelle, & qui n'épargne perſonne. Elle jette dans l'inſomnie, la fievre, & quelquefois le délire, les convulſions & les défaillances. Elle dépend ſouvent d'une *fluxion*, mais le plus ſouvent de leur *carie*. On obſerve des maux de dents qui tiennent du rhumatiſme & de la goutte: c'eſt encore quelquefois un ſymptome de la groſſeſſe. L'impreſſion du chaud & du froid ſur la dent, augmente ordinairement la douleur: l'enflure des joues en annonce communément la fin. Ceux qui ont la tête bien couverte y ſont les moins ſujets. Cependant une diſpoſition particuliere du corps, la matiere rhumatiſmale ou gouteuſe, le virus vénérien, les ſcorbutiques, & les autres vices des liqueurs, peuvent l'entretenir, ainſi que l'air groſſier, marécageux, & chargé de vapeurs. Les coups de ſoleil, & l'air froid qui frappe la tête, ſont encore des cauſes connues de tout le monde, & qu'on doit avoir toujours préſeutes. Perſonne n'ignore enfin que las femmes groſſes ont ſouvent, comme nous l'avonr dit, des maux de dents.

Lorſque la douleur n'eſt pas vive, on laiſſe au temps & à la nature le ſoin de la guérir; mais ſi le mal, par ſa violence, devient inſupportable, il faut ſe hâter d'y remédier. On eſt alors ſouvent obligé

d'avoir recours à la *ſaignée*; il y a même quelques cas qui peuvent demander l'*artériotomie*. Pluſieurs ſe contentent de faire ſaigner les gencives, & trouvent, dans cette opération, un ſoulagement que les plus grands remedes ne leur procurent pas. Pour les *gencives enflammées*, on tient dans la bouche, du lait chaud, la décoction de figue, ou toute autre liqueur adouciſſante. L'*eau-de-vie*, le *vinaigre* au poivre, au girofle, ou à la cannelle, ou dans lequel on a fait bouillir la ſauge & la pyrethre, qu'on garde quelque temps dans la bouche, ſont les remedes les plus uſités & les plus propres à calmer le mal aux dents. On touche la carie, après en avoir pompé toute l'humidité, avec l'*huile de thym*, de *giroſle* ou de *buis*; on y introduit de l'*opium*; on y porte des *eſprits acides*, pour détruire la dent; on en brûle le nerf avec le *cautere actuel:* mais ces derniers moyens, peu uſités, peuvent avoir des ſuites fâcheuſes. Il y en a qui ne craignent point de donner des narcotiques; mais ce n'eſt qu'après avoir fait précéder les remedes généraux. On trouve quelque ſoulagement à mâcher du tabac, de la pyrethre, de la ſemence de ſtaphiſagria, & autre *ſalivants*. Lorſque la dent eſt gâtée, chacun ſait qu'il faut la plomber, ou, ce qui eſt bien plus sûr, la faire arracher, lorſque les douleurs ſont appaiſées. Son *extraction* donne quelquefois lieu à l'*hémorragie*, qu'on arrête avec de

Malades de la bouche.

Maladies de la bouche.

la charpie trempée dans l'eſprit de *vitriol* ou l'*eau ſtyptique*, dont on tamponne l'alvéole : on peut encore la remplir, ſans aucun riſque, avec la cire molle, ou avec l'agaric.

Les *véſicatoires* derriere les oreilles ; l'emplâtre de *tacamahaca*, avec l'*opium*, ou l'huile de juſquiame, ſur la tempe ; les *eſcargots* écraſés, appliqués au même endroit en guiſe de cataplaſme ; le *cautere actuel* à l'anti-tragus, &c. ſont enfin des ſecours dont pluſieurs ont éprouvé les bons effets. Nous dirons, à l'occaſion des dents gâtées, qu'il ſurvient des *tubercules* aux joues & au menton, qu'on tente en vain de guérir, ſi l'on ne fait tirer la dent qui les entretient. On diſſipe l'*agacement* (*ſtupor dentium*) en mâchant du *pourpier*, du *creſſon*, & de la *roquette* ; des *amandes*, des *noiſettes*, du *fromage*, &c. Il ſe forme ſous la croûte des dents, de *petits vers*, qu'on ne voit guere qu'au microſcope, qui carient les dents, & cauſent de la puanteur : on y remédie, à ce qu'on prétend, en tenant dans la bouche de la décoction des feuilles de *ſabine*. On nettoie les dents avec le pain brûlé, en les lavant enſuite avec le vin : on les raffermit dans leur alvéole, avec la décoction du lentiſque, dont on fait encore des cure-dents, avec la gomme-laque, avec le cachou diſſous dans le vin, &c.

9°. La *ſoif exceſſive* eſt un ſymptome de la fievre, & des maladies inflammatoires ;

toires; de l'hydropisie, &c. Celle qu'on éprouve par la chaleur, ou l'exercice, ne fauroit être mise au nombre des maladies. On sait, au sujet de cette derniere, que l'eau pure l'appaise moins que lorsqu'elle est mêlée avec le vin. La soif extrême, & la grande sécheresse de la bouche, quelle qu'en soit la cause, rendent souvent la voix rauque. L'*état contraire* est rarement à craindre; & l'on voit beaucoup de gens qui ne boivent presque pas, jouir de la meilleure santé. Mais l'aversion pour la boisson, ou l'horreur du liquide est, comme nous l'avons dit ailleurs, le signe caractéristique de la rage, & un symptome de quelques fievres malignes. J'ai vu encore cette aversion dans des hystériques, qui tomboient en convulsion par la moindre crainte à ce sujet. On éprouve tous les jours, que la *boisson nitreuse*, celle à laquelle on communique une agréable acidité par l'esprit de vitriol, ou tout autre *acide minéral*; la limonde, & les autres *acides végétaux*, diminuent beaucoup la soif qui tourmente les fiévreux; que la décoction de la *chicorée* appaise celle des scorbutiques & des hydropiques; que l'eau d'orge, de riz, de poulet, & autres *boissons adoucissantes*, remédient à celle qui reconnoît la salure de la salive. On appaise enfin l'ardeur de la langue, & des autres parties de la bouche, souvent excoriées, avec le mucilage des semences de coing.

Maladies de la bouche.

10°. La *luette relâchée* (*uvulæ prolapsus*)

Mala-dies de la bou-che.

—— eſt une maladie légere, mais ſouvent très-incommode : il paroît qu'on a continuellement quelque choſe à avaler, & l'on craint même quelquefois d'en être étouffé. Les *hydragogues*, les *diurétiques*, & autres qui conviennent aux fluxions & aux catarres, peuvent être ici de quelque utilité; mais on tire plus de ſecours des *topiques :* tels ſont la décoction de lentique, de plantain, de pervenche, & autres *gargariſmes répercuſſifs* & *aſtringents*. On plonge la luette dans la *poudre d'alun*, de biſtorte, de poivre, de pyrethre & de gingembre; dans l'eau de la reine d'Hongrie; dans l'eſprit de vin camphré; dans l'eſprit de ſel ammoniac, & autres liqueurs ſtimulantes. Lorſque tous ces remedes ſont inſuffiſants, & que le relâchement eſt ancien, on peut en tenter la guériſon par un *cautere* à la nuque: ſi ce moyen manque encore, il n'y a d'autre parti à prendre que celui de l'*amputation*, quoi qu'en diſe HIPPOCRATE, & tous ceux qui l'ont copié; j'y ai eu recours quelquefois, & toujours avec ſuccès. Je ne dirai rien de l'inflammation de la luette, parce qu'elle regarde l'angine.

11°. La *difficulté d'avaler* eſt une maladie extrêmement variée, & qui eſt quelquefois des plus graves. Les cauſes qui y donnent lieu, ſans y comprendre la phlogoſe, peuvent ſe rapporter à la contraction ſpaſmodique du pharynx & de l'œſophage; à leur paralyſie, ou à leur

obſtruction. Les hyſtériques, les hypocondriaques, & les ſcorbutiques, ſont ſujets aux *étranglements convulſifs* de l'œſophage, qui rendent la déglutition difficile & douloureuſe, ſur-tout pour les aliments ſolides & les liqueurs froides. Ce ſpaſme ſe communique aux parties des environs, dont la tenſion eſt aſſez remarquable. Pluſieurs de ceux qui ſont dans cet état ſe plaigent de douleurs au dos; ils éprouvent des borborygmes qui annoncent les flatuoſités dont ils regorgent, & qui ſont quelquefois empriſonnés dans l'œſophage même : ils ont des naufées, & rendent des urines limpides, ſans parler des tremblements, des friſſons irréguliers, & des autres ſymptomes dont nous avons fait mention ailleurs. La *difficulté d'avaler*, qui reconnoît le ſpaſme, ceſſe par intervalle, au lieu que celle qui vient de *paralyſie* eſt continuelle: on a d'ailleurs, dans celle-ci, plus de facilité à faire paſſer les aliments ſolides. On diſtingue l'une & l'autre de l'*angine*, par la fievre, la ſoif & l'inflammation qui accompagnent cette derniere.

Malades de la bouche.

La colere, ſur-tout pendant ou après le repas, le dégoût inſurmontable qu'on a pour quelques aliments ou remedes, les inſectes & autres choſes déſagréables qu'on avale par ſurpriſe; les poiſons, &c. *donnent* quelquefois *lieu* à la *difficulté d'avaler ſpaſmodique*, dont nous parlerons dans l'article ſuivant. Elle peut être encore

Mala-dies de la bou-che.

le ſymptome de la fievre maligne, des vers ou de quelque maladie des premieres voies; car on ſait que le ſpaſme de l'eſtomac, dans les nauſées, ſe communique à l'hœſophage, au pharynx, juſqu'aux glandes ſalivaires, mais à un degré inférieur. C'eſt par la connoiſſance de toutes ces cauſes, qu'on peut juger de l'*événement*, & régler le *traitement* qui doit toujours ſe rapporter à celui des maladies convulſives. La *ſaignée* eſt rarement néceſſaire; mais on peut tirer les plus grands avantages de l'*émétique* & des *purgatifs*. Les *adouciſſants*, tels que l'huile d'amandes douces & le blanc de baleine, ſont aſſez utiles; de même que les *calmants* tirés du nitre, du camphre, de la liqueur anodine minérale, &c. Il faut encore ne pas perdre de vue les *anti-hyſtériques*, les *vermifuges*, les *contre-poiſons* & autres appropriés à la maladie, dont le reſſerrement ſpaſmodique de l'œſophage peut être le ſymptome. Les *lavements âcres* & *carminatifs*; les *bains* chauds des pieds; les *veſſies* remplies d'eau chaude ou de lait; les *cataplaſmes* & les *fomentations* émollientes, qu'on applique autour du col, peuvent être encore de quelque ſecours. La *paralyſie des organes de la déglutition* eſt la ſuite ordinaire de l'apoplexie & autres maladies du cerveau: elle eſt rarement guériſſable. Nous avons fait mention de ſes ſignes diſtinctifs; nous avons auſſi expoſé ſon traitement, puiſqu'il ne differe

pas de celui de la paralyſie générale, & principalement de la langue, dont nous venons de parler. Maladies de la bouche.

La *déglutition* eſt encore *difficile* ou *abolie* par des *tumeurs* propres à l'œſophage, ou par celles des environs, qui compriment le canal. L'*ouverture des cadavres* a montré les polypes du nez deſcendants dans l'arriere-bouche; des tubercules ou des tumeurs tout le long de l'œſophage; ce canal deſſéché & devenu cartilagineux: on a vu, à l'entrée du pharynx, & à l'orifice de l'eſtomac, des anneaux ſquirrheux & calleux, très-ſemblables à ceux qu'on obſerve aſſez communément au pylore, des ulceres dans différentes parties du canal; une grande quantité de graiſſe durcie, environnant l'œſophage & la trachée-artere; des tumeurs provenantes de ce dernier conduit; l'engorgement du thymus, la groſſeur extraordinaire de la thyroide, & autres glandes du col; des adhérences, & autres vices du poumon; l'anévriſme de l'aorte, &c. On a enfin rencontré l'orifice ſupérieur de l'eſtomac comprimé, & le corps de ce viſcere repouſſé vers le nombril par le volume énorme du foie, d'une petiteſſe ſurprenante, ne contenant rien, de même que les boyaux, ſans parler de bien des déſordres qui ſont les ſuites ordinaires des longues abſtinences.

La médecine fournit *peu de reſſource* contre de pareilles maladies, dont la plu-

Mala-dies de le bou-che.

part ſont très-cachées : on n'uſe guere, dans ces cas, que des palliatifs : le *lait*, l'eau de *graine de lin* & de *fleurs de mauve*; les *calmants*, &c. ſont les remedes qu'on tente de faire paſſer, lorſque la difficulté d'avaler eſt douloureuſe. Dans tous les cas enfin où la déglutition eſt abſolument abolie, on peut fournir quelque *nourriture aux malades*, en injectant, *par le fondement*, du lait, des bouillons & des conſommés. On peut, au reſte, vivre longtemps ſans prendre aucune nourriture. Nos hiſtoriens font mention d'*abſtinences*, non-ſeulement de quelques mois, mais encore de pluſieurs années; mais la plupart de ces relations, dont SCHURIGIUS a donné, dans ſa *Chylologie*, une ample collection, ſont ſuſpectes; & l'on a découvert ſouvent qu'il y avoit moins de merveilleux que ceux qui avoient intérêt à y en mettre le prétendoient. Il eſt cependant certain que quelques maniaques ont paſſé un ou deux mois ſans manger, & n'en ont pas paru incommodés. On a enfin obſervé que ceux qui étoient abſolument privés de nourriture, ſoit par maladie, ſoit par famine, tombent dans une inanition qui eſt accompagnée de la fievre, avec la ceſſation totale de la faim.

12°. Il nous reſte à parler de l'*obſtruction de l'œſophage*, la plus commune, & à laquelle on eſt tous les jours expoſé. Elle dépend des *morceaux* d'aliments non mâchés, qui s'engagent dans ce canal, &

qui peuvent étouffer ſur le champ, comme on en a pluſieurs exemples. Elle eſt cauſée auſſi par des os & des *arrêtes* qui s'y accrochent; par des *noyaux*, & une infinité de *corps étrangers* que le haſard & le caprice font avaler. On fait ſortir ou paſſer les morceaux de viande, en ſecouant les malades, ou en leur frappant le dos : les *vomitifs*, les *huiles*, le *beurre*, les *bouillons gras* & autres *boiſſons lubréfiantes*, conviennent aux autres cas. Lorſqu'on ne retire aucun fruit de toutes ces tentatives, on tâche d'en faire *l'extraction;* ou on a recours à la *bougie* ou à une baleine, qui pouſſent vers l'eſtomac, le morceau ou tout autre corps qui occupoit le paſſage. C'eſt ainſi que je délivrai un homme d'un écu de ſix livres qui s'étoit fixé à la partie inférieure de l'œſophage; cependant ce dernier moyen ne réuſſit guere, lorſque le corps pointu s'eſt engagé & accroché à la ſubſtance de l'œſophage : on n'a de reſſource alors que dans la ſuppuration & la pourriture qu'il y excite. C'eſt par cet ouvrage de la nature que j'ai vu terminer l'obſtruction imparfaite, mais très-douloureuſe, de l'œſophage; une fois, par une arrête; & une autre, par la ſemence du caucalis qui ſe rencontra dans la ſoupe. L'introduction des bougies & des baleines avoit été, dans ces deux cas, abſolument infructueuſe, & les malades en avoient été beaucoup tourmentés : il y en a même

Maladies de la bouche.

qui ne peuvent pas ſupporter cette opération, & qui en tombent en convulſion; car elle demande autant d'habileté que de prudence dans celui qui l'entreprend.

Maladies de la bouche.

13°. Quoique la *puanteur de la bouche* ne donne ordinairement aucune incommodité, elle eſt cependant très-fâcheuſe par celle que les autres en reçoivent. On ſait que les deſordres que le ſcorbut & la vérole cauſent dans la bouche; que les vers & les crudités de l'eſtomac; que les dents gâtées; que les ulceres du poumon, du nez, &c. rendent l'aleine puante: ſans parler des fumeurs & buveurs de profeſſion, de ceux qui ont mangé de l'ail, de l'oignon crud, &c. Cependant il arrive qu'on ne peut rapporter cette incommodité à aucune de ces *cauſes*, mais à la nature des vapeurs qui s'élevent du poumon. La puanteur de la bouche, avec des marques d'acidité, eſt, dans les enfants, un ſigne des vers; celle des adultes, qui eſt paſſagere, annonce des indigeſtions putrides, qu'on peut corriger. Il eſt ſuperflu de dire que celle qui eſt ſigne ou ſymptome d'une maladie connue, ceſſe lorſqu'on a remédié au mal principal. On a obſervé que *l'oſeille* étoit très-utile lorſque le ſcorbut en étoit la cauſe. On a trouvé, dans *pluſieurs ſujets* qui avoient eu cette incommodité, le thymus, le poumon & les viſceres du bas-ventre dans un état de pourriture; des ulceres à l'eſtomac, la dilatation ſurprenante du pylore, &c. on juge bien qu'il

eſt alors difficile d'y remédier. La *puanteur de l'haleine*, qui dépend des vapeurs qui s'élevent du poumon, eſt rebelle à tous les remedes. On la rencontre, ainſi que celle de la tranſpiration cutanée, dans des ſujets qui jouiſſent d'ailleurs d'une très-bonne ſanté, & il ſeroit vraiſemblament dangereux de les délivrer de ce déſagrément, qu'on peut corriger par une très-grande propreté, en tenant dans la bouche des matieres odorantes, comme la racine *d'angélique* ou *d'impératoire*, l'écorce *d'orange* ou de *citron*, &c. Les autres cas peuvent être ſuſceptibles de *guériſon*; mais elle dépend toujours de la maladie principale qui y donne lieu; maladie qui échappe ſouvent aux recherces les plus exactes.

Maladies de la bouche.

L'ANGINE.

LES différents noms barbares que les auteurs ont donnés à cette maladie, ſont plus le langage des écoles que celui des praticiens. Ceux-ci ſe bornent à examiner ſi cette maladie eſt inflammatoire; ou d'une autre nature, comme catarrale, gangreneuſe & convulſive; & qu'elles ſont les parties, tant du pharynx que du larynx, que des organes des environs, qui en ſont le ſiége: ils ſont d'ailleurs très-attentifs au degré de difficulté qu'on éprouve, tant en avalant qu'en reſpirant,

& aux autres accidents qui rendent cette affection plus ou moins dangereuſe. L'*angine inflammatoire* ou la vraie *eſquinancie*, que les Provençaux appellent *ankouès*, nom qu'ils ont retenu du grec, qui avoit été la langue du pays, eſt une maladie des plus aiguës. Le friſſon, la fievre violente, la douleur de la tête, le gonflement phlegmoneux de la gorge, le viſage allumé, &c. la caractériſent aſſez. Elle attaque le pharynx, le larynx & les parties contiguës, comme la luette, les amygdales, la langue, le palais, &c. La déglutition & la reſpiration en ſont plus ou moins gênées : elle eſt quelquefois accompagnée de l'enflure du col & du viſage, comme auſſi de la langue, que la bouche alors ne ſauroit contenir.

L'angine.

L'*angine catarrale*, à laquelle quelques auteurs ont donné le nom de *fauſſe angine*, & qu'on appelle communément *mal de gorge*, eſt le plus ſouvent ſans fievre. On apperçoit au fond de la bouche, le plus ſouvent aux amygdales, une légere phlogoſe, qui produit ordinairement de petits abcès, dont on abandonne la guériſon à la nature. La difficulté d'avaler eſt plus ou moins laborieuſe ; & c'eſt l'accident le plus fâcheux qui l'accompagne. Quelques-uns ont encore donné le nom de *fauſſe angine* à cette fluxion externe qui a ſon ſiége dans les parotides, les maximillaires, & autres glandes ſalivaires, & qu'on nomme *oreillons* ; nous en avons fait mention dans

l'article de la *parotide*. Les ſcorbutiques & les vérolés ſont auſſi ſujets à un mal de gorge qui a beauconp de rapport, quant aux effets, au catarral; mais celui qui accompagne la rougeole, la petite vérole, & quelques fievres malignes, de même que celui qui eſt le produit du mercure, doivent être diſtingués des précédents. L'angine.

L'*angine gangreneuſe* eſt ordinairement *épidémique* & *contagieuſe*: elle n'attaque le plus ſouvent que les enfants & les jeunes gens; mais aucun âge n'en eſt exempt. Elle commence rarement par le friſſon: la fievre eſt d'abord peu conſidérable; mais elle ſe fortifie ordinairement vers le troiſieme jour. On découvre, vers ce temps, & même plutôt, un gonflement, tant aux amygdales qu'à la luette, & des taches jaunâtres ou brunes, non-ſeulement ſur ces parties, mais encore ſur celles des environs, juſqu'aux levres: elles dégénerent bientôt en aphthes, dont les bords enflammés & douloureux préſentent un mauvais caractere. Dans quelques-uns, le mal eſt plus profond & caché; mais la difficulté d'avaler, la voix rauque, le râle, & la ſortie de quelques lambeaux membraneux, le déclarent aſſez.

L'*ouverture des cadavres* nous a appris que ces ulceres ſe répandoient non-ſeulement dans le nez, mais encore tout le long de l'œſophage, de l'eſtomac & des boyaux; de même que dans le larynx, la trachée-artere & les bronches. Il ſe forme,

L'angine. sur les parties affectées & exposées à la vue, des croûtes en maniere d'escare, que les malades rendent par les crachats, ainsi que des lambeaux de la membrane qui couvre ces parties, & qui souffre alors une vraie exfoliation, dont on détache quelquefois de grandes pieces. La langue, dans la plupart, s'enfle, les parotides se gonflent, & la bouche contracte beaucoup de puanteur; la voix devient rauque, la respitation laborieuse; le pouls est petit & irrégulier, & l'on meurt du cinquieme au neuvieme jour; ou la maladie dure plus long-temps, ne se terminant quelquefois que vers le quarantieme jour.

L'*angine convulsive* est annoncée par une grande difficulté d'avaler & de respirer, sans qu'il paroisse ni rougeur, ni engorgement, ni tumeur: elle suffoque souvent en quelques heures de temps. Cette derniere espece d'angine, décrite avec la plus grande confusion, est rarement essentielle; mais souvent un symptome du tétanos, de l'affection hystérique, hypocondriaque, &c. C'est encore la suite de la pourriture du poumon, du thymus, du foie, &c. ainsi que l'*observation cadavérique* l'a plusieurs fois appris. Nous avons déjà remarqué qu'on l'avoit souvent confondue avec le catarre suffoquant.

Le chaud & le froid, qui succedent promptement, sont souvent la *cause de l'esquinancie*. L'érésipelle rentré, la goutte remontée, la suppression des mois & des

hémorroïdes, &c. peuvent auſſi y donner lieu. C'eſt encore le produit des poiſons, de la morſure des animaux venimeux, &c. On ſait que c'eſt de toutes les phlogoſes la plus *dangereuſe*: les malades en périſſent quelquefois le premier jour, mais communément vers le cinquieme. La langue enflammée, l'écume à la bouche, la voix aiguë, le pouls intermittent, les convulſions, les anxiétés, &c. en ſont les ſymptomes les plus redoutables. On a obſervé quelquefois que cette inflammation ſe jettoit ſur le poumon, ou ſur les parties externes du col: il eſt aiſé de juger lequel de ces deux accidents eſt le plus à craindre. Il eſt encore inutile de dire que l'inflammation qui attaque le larynx, eſt plus redoutable que celle du pharynx; cependant les abcès des amygdales, d'un certain volume peuvent étouffer les malades, lorſqu'on néglige d'en faire l'ouverture. L'angine.

L'*eſquinancie* ſe termine, ainſi que les autres phlogoſes, par la réſolution, par la ſuppuration, par le ſquirrhe ou la gangrene. Ceux qui en ont eu quelques atteintes, doivent en craindre le retour. On a obſervé que le flux des regles & celui des hémorroïdes, l'ont ſouvent terminée. On a peu ou *rien à craindre de l'angine catarrale*; mais la *gangréneuſe*, quoique très-légere en apparence dans les premiers temps, doit inſpirer la plus *grande terreur*, parce que cette maladie, comme nous l'avons dit, peut ſe communiquer bientôt aux

premieres voies & à la poitrine : circonſ-
L'angi- tance qui la rend très-meurtriere. On doit
ne. s'attendre à cet accident, lorſqu'on s'apperçoit que les ulceres font un progrès rapide. On a obſervé que les vieillards y réſiſtoient mieux que les adultes & les enfants ; & que ceux, parmi ces derniers, qui en rechappoient, reſtoient pour la plupart, dans un état de langueur, dont ils ne revenoient guere. L'*angine convulſive* qui vient à la ſuite des grandes pertes & des longues maladies, eſt *mortelle*. Nous avons dit que ceux dont le poumon & le foie étoient dans un état de putridité, en périſſoient ſouvent ; mais, ſi elle dépend d'une cauſe paſſagere, ſans aucun vice dans les organes, elle eſt peu dangereuſe.

L'*eſquinacie* demande de prompts ſecours. Les *ſaignées* n'y ſont guere ménagées : on ouvre les veines des bras, des pieds, du col & de la langue : on applique des *ſang-ſues* aux parties les plus voiſines ; & des *ventouſes ſcarifiées* aux épaules, ſous la mâchoire & ailleurs : on donne beaucoup de *délayants* & *d'adouciſſants*, une boiſſon nitrée, &c. On tient le ventre libre par les *laxatifs* ; & l'on uſe, dans la même vue, des *lavements purgatifs* & *ſtimulants* : on fait prendre même l'*émétique*, dans les cas preſſants ; & ce remede a ſauvé la vie à beaucoup de malades. Les *hypnotiques* ſont ici très-ſuſpects, quoique pluſieurs ne faſſent pas difficulté d'en donner. Les *diaphorétiques* peuvent con-

venir, lorſque la maladie laiſſe le temps de les employer, & qu'on s'eſt mis à couvert, tant par les ſaignées, que par les délayants, de l'incendie qu'ils peuvent cauſer. L'angine.

Les *gargariſmes adouciſſants* & *répercuſſifs* y ſont fort employés, les *ſalivants* peuvent être auſſi de quelques ſecours; mais ils ne conviennent pas à tous les cas. On fait encore uſage des *cataplaſmes anodins* & *relâchants*, tant pour appaiſer la douleur, que pour déterminer la tumeur en dehors: celui de *nid d'hirondelle*, affecté à cette maladie, paſſe, avec raiſon, pour un bon *réſolutif*. Les *véſicatoires* à la nuque ſont propres à faire une révulſion avantageuſe: les *ſcarifications* dans la bouche peuvent être utiles: la *bronchotomie* offre une reſſource contre les cas déſeſpérés: le cautere enfin eſt propre à en prévenir le retour. Lorſqu'on apperçoit l'abcès, il ne faut pas attendre qu'il perce de lui-même; il faut en faire l'ouverture, & uſer enſuite d'un *gargariſme déterſif*. Nous avons parlé ailleurs de la *tumeur ſquirrheuſe* des *amygdales*; nous ajouterons qu'elle eſt quelquefois la ſuite de l'eſquinancie. L'*angine catarrale*, ou le mal de gorge, ne demande pas toujours la *ſaignée*; mais les *purgatifs* y ſont utiles. On couvre le col de *laine*; on y applique des *cendres chaudes*, de la *colombine*, des feuilles de *juſquiame* cuite ſous la cendre, &c. On uſe des *gargariſmes* faits avec le lait, la décoction de *figues*, celle de *per-*

venche d'hypéricum, de grande consoude &c.

L'angine.

On doit se proposer, dans le *traitement* de *l'angine convulsive*, de calmer la fougue des esprits, ou de les attirer ailleurs; & cette révulsion s'obtient facilement. Les anti-spasmodiques, tant internes qu'externes, si on peut les faire passer, y sont très-employés. On fait respirer la fumée des plumes, des vieux cuirs, ou de toute autre matiere combustible & fétide. On fait flairer le bon vinaigre, l'esprit volatil de sel ammoniac, le sel d'Angleterre, &c. L'eau de fleurs d'orange, la teinture de castoréum, & autres liqueurs appropriées, sont très-convenables. Il est important, dans le commencement même de la maladie, d'ouvrir le ventre par des lavements purgatifs ou stimulants. On fait des frictions seches au dos, & aux extrémités inférieures. On applique des ventouses seches au derriere de la tête, au col, & aux épaules. A l'égard de la saignée du pied, que l'on propose, je la crois utile, & même nécessaire, lorsqu'il y a suppression de quelque perte de sang habituelle; mais je pense qu'elle est dangereuse, ou tout au moins inutile dans les autres cas. L'émétique, lorsque l'etat de l'estomac le demande, peut produire de très-grands effets. Les purgatifs seroient également utiles, mais ils agissent trop lentement pour une maladie aussi brusque.

L'*angine gangréneuse* demande très-rare-

ment la *saignée: l'émétique*, dans le commencement, & même les *purgatifs*, y sont très-utiles: les *alexiteres* & les *sudorifiques* peuvent y être employés; mais les *anti-septiques*, tels que la limonade, l'eau de groseilles, & autres acides; le nitre, le quinquina, &c. y sont plus appropriés. Le *camphre* est un de ceux qui ont le mieux réussi; & l'on n'en sauroit trop recommander l'usage. Les *ventouses scarifiées* à la nuque, & les *véscatoires*, ont été d'un grand secours. Les scarifications, qu'on a tenté de faire sur les parties gangrénées, ont eu, dans les dernieres épidémies, les plus malheureux succès; de sorte qu'on doit laisser à la nature le soin de préparer l'escarre. On peut en faciliter l'opération, par des *gargarismes adouchissans* & *rafraîchissants*: ceux qu'on a préparés avec l'eau de groseilles, & avec l'eau de roses, dans laquelle on avoit jetté quelques grains de sel de Saturne, paroissent avoir le mieux réussi. On estime encore l'esprit de sel adouci par le miel rosat, aux proportions de vingt gouttes d'esprit sur demi once de miel, & on en touche plusieurs fois dans la journée, les parties affectées. On peut rendre ce mélange plus fort, si les progrès du mal paroissent trop rapides. Nous parlerons ailleurs de l'angine qui est un symptome de la petite vérole & de la rougeole, ainsi que la rage, de l'hystérique, de la vénérienne, &c.

L'angine.

SECTION III.

Maladies du Tronc & des Extrémités.

FAUSSE PLEURÉSIE.

Elle se manifeste par une douleur vive, qu'on ressent à la poitrine, tant au sternum & aux côtés, qu'au dos & vers les clavicules. Elle augmente pendant l'inspiration, & lorsqu'on y touche. La toux seche & la fievre l'accompagnent souvent. Outre la cause commune des fluxions, elle est encore produite par les flatuosités, & par les vers; c'est, de plus, un symptome du scorbut, du rhumatisme, de la goutte, &c. La *fausse pleurésie flatueuse*, qui est la plus commune, excite quelquefois des douleurs les plus vives, & gêne même la respiration, ainsi que le pouls, qui est alors lent & concentré. Elle paroît être spasmodique, puisqu'elle attaque principalement les gens de lettres, les hypocondriaques & les hystériques, & se dissipe ordinairement dans peu de temps, & sans remede, ou par la seule application des linges chauds. La *vermineuse* regarde principalement les enfants: la puanteur de la bouche, & la fievre

irréguliere, pour ne pas faire mention des autres ſignes des vers, la décelent. La *ſcorbutique* n'a pas de place fixe, & parcourt, dans la même attaque, pluſieurs parties de la poitrine. Elle eſt accompagnée de la toux, avec des crachats gluants; & gêne quelquefois la reſpiration, dont les malades ſont très-inquiets. La *rhumatique* eſt de plus longue durée, & donne quelquefois l'alarme. On ne redoute pas moins celle qui eſt occaſionnée par la goutte déplacée.

Fauſſe pleuréſie.

Cette maladie paroît avoir ſon ſiége dans les muſcles intercoſtaux, & autres, couchés ſur la poitrine. Elle n'a rien d'inflammatoire; mais elle peut en acquérir le caractere, lorſqu'elle eſt maltraitée en ſe jettant ſur la plevre ou le poumon, & même ſur le foie, ainſi qu'on n'en ſauroit douter après un grand nombre d'obſervations. Ce fait s'accorde aſſez avec la nature du ſang, qu'on tire par la ſaignée, qui a ſouvent l'aſpect de celui des pleurétiques. La *durée* de la *fauſſe pleuréſie* eſt aſſez incertaine: elle ne va guere au-delà du ſeptieme jour, & ſe termine ſouvent plutôt; mais elle eſt ſujette à des retours auxquels on ne s'attend pas. Elle a communément ſa ſource, comme nous l'avons dit, dans la cauſe commune des fluxions; mais la rentrée des maladies de la peau peut auſſi y donner lieu. Cependant elle n'eſt pas *dangereuſe*, lorſqu'elle ne ſe jette point ſur les parties internes: la douleur,

qui change de place, rassure contre cet accident.

Fausse pleurésie.

Les remedes généraux, tels que la *saignée*, l'*émétique*, & les *purgatifs*, sont quelquefois nécessaires; mais ils ne le sont pas toujours: c'est sur la violence de la douleur, le degré de la fievre, & l'état des premieres voies, qu'on doit en régler l'administration. Mais on fait un grand usage des *délayants*, des *adoucissants* & des *béchiques*. Les légers *diaphorétiques*, & l'infusion des herbes vulnéraires, y sont utiles. Les *hypnotiques* sont quelquefois indispensables: on en a vu de bons effets, lorsqu'on a fait précéder les remedes généraux. Les *topiques relâchants* & les *calmants*, tels que la graisse humaine, l'huile de vers, l'onguent d'althæa, le camphre, le populéum, le baume tranquille, les fomentations & cataplasmes émollients, où l'on fait entrer le savon, &c. peuvent être ici d'une grande efficacité & sont quelquefois les seuls remedes auxquels on a recours. Les *vésicatoires* enfin, appliqués sur la partie même, ou aux épaules, peuvent faire une révulsion avantageuse. Nous avons dit que cette maladie ne demandoit quelquefois aucun traitement, ou la simple application des linges chauds. Personne n'ignore qu'il y a d'autres douleurs de côté habituelles, qui dépendent de l'adhérence du poumon, & d'autres désordres de la poitrine, qui, par conséquent, ne sauroient regarder cet article.

FAUSSE NÉPHRÉSIE.

C'EST une douleur rhumatiſmale ou arthritique des lombes, qui a vraiſemblablement ſon ſiége dans la forte aponévroſe qui embraſſe les muſcles extérieurs de cette partie. Cette douleur qui n'eſt pas toujours accompagnée de la fievre, augmente par le mouvement & la preſſion; & cette circonſtance la diſtingue aſſez de celle qui occupe les reins & les uréteres, qui a d'ailleurs ſes ſignes particuliers. La fauſſe néphréſie (*lumbago*) n'eſt point à craindre; mais elle dure quelquefois longtemps, ſur-tout ſi elle participe de la goutte, comme il arrive ordinairement dans les vieillards. Elle a ſouvent ſa ſource dans la ſuppreſſion des regles & des hémorroïdes, dans le violent exercice, auquel bien des jeunes gens s'expoſent. Elle eſt encore quelquefois ſcorbutique, ou vénérienne.

La *ſaignée* y eſt ſouvent néceſſaire; mais on doit tâcher ſur-tout de rappeller les évacuations ſupprimées. Les *purgatifs*, & leurs acceſſoires, ſont les remedes qui paroiſſent être les plus propres à cette maladie. On y fait auſſi un grand uſage des *délayants* & des *adouciſſants*; tels que l'eau de poulet, le petit-lait, les émulſions, &c. Les *diaphorétiques* y ont encore été

employés avec succès, lorsque la chaleur modérée du sang l'a permis. Les *liniments* relâchants, adouciſſants & calmants, ne conviennent pas moins à la douleur des lombes, qu'à celle de la poitrine; & l'on emploie de plus ici les *frictions* & les *douches*, les fomentations émollientes & anodines, ainſi que l'*eſprit de vin camphré* & autres *réſolutifs*. Mais, ce qui eſt peut-être au-deſſus de tout ce que nous venons de propoſer, eſt le mouvement ménagé ou gradué de la partie, joint à beaucoup de chaleur.

Fauſſe néphréſie.

On ſent bien, ſans que je le diſe, que la *douleur des lombes, ſymptome des fievres* n'a aucun rapport avec celle dont nous parlons. Il faut encore diſtinguer de la fauſſe néphréſie, une *douleur lombaire très-vive*, avec impuiſſance de mouvemet, qui attaque ſubitement, après un effort violent, ou même en ſe redreſſant, lorſqu'on a été courbé dans une certaine attitude: c'eſt une vraie *entorſe*, qu'on peut guérir ſur le champ, en rétabliſſant la partie déplacée, ainſi qu'on le pratique pour le pied. Mais je ne ſais par quelle fatalité les chirugiens ne ſont pas ordinairement heureux dans cette entrepriſe, qu'on abandonne à des gens ſans capacité, & qui s'en acquittent pourtant bien, en frottant fortement la partie huilée, avec le ſeul pouce, ou toute la main: j'ai fait faire quelquefois cette opération par le premier venu, & ç'a preſque toujours été avec ſuccès. Les

muſcles abdominaux ſont auſſi ſujets à des *douleurs rhumatiques*: cette maladie même n'eſt point rare, quoiqu'elle ſoit très-peu connue; car on la prend tantôt pour la colique, tantôt pour l'inflammation des muſcles de l'abdomen: heureuſement les remedes qui conviennent à ces dernieres, ne ſont pas contraires à celles dont nous avons fait mention. Fauſſe néphrétie.

Nous parlerons encore ici d'une maladie du dos, qui n'eſt pas aſſez conſidérable pour en faire un article à part. C'eſt une *tumeur graiſſeuſe*, qui tient au dos, ou aux épaules, dont le volume approche quelquefois de celui d'une courge: on lui donne le nom de *natta*. Elle eſt molle & indolente. C'eſt avec raiſon qu'on la range dans la claſſe des tumeurs enkiſtées, dont la peau conſerve ſa couleur naturelle. Cette tumeur, qui contient de la pure graiſſe, eſt produite quelquefois par des corps décharnés & atrophiés. Ceux qui prétendent la guérir avec des remedes internes, perdent leur temps & leurs peines: les externes même ne ſont pas plus efficaces. On ne peut s'en délivrer que par l'*extirpation*: cette opération eſt la même que celle qui convient aux loupes; je l'ai vu pratiquer très-heureuſement. Nous parlerons ailleurs de cette tumeur aqueuſe qui occupe les dernieres vertebres, dans les enfants de naiſſance.

LE VENTRE TUMÉFIÉ.

CETTE maladie, des plus manifeſtes, reconnoît une infinité de cauſes très-cachées. Comme elles ſont répandues dans un grand nombre d'articles de cet Ouvrage, nous avons cru qu'il ſeroit utile de les raſſembler ici; afin que, les ayant ſous les yeux, on ſoit diſpenſé de les chercher ailleurs. On doit donc ſavoir que l'*abdomen s'éleve*, ou ſe tuméfie, lorſque les viſceres de cette cavité, tant ceux qui ſont renfermés dans le péritoine, que ceux qui ſont hors de ce ſac, ſont obſtrués, ou engorgés juſqu'à un certain point; lorſqu'ils ſont enflammés; dans un état de ſuppuration, & de pourriture. Son volume doit être encore attribué à des tumeurs de toutes ſortes, dont la forme & la groſſeur varient à l'infini, qui s'élevent du corps des viſceres; qui ont leur ſiége dans le tiſſu cellulaire, ou qui tiennent aux membranes, & même aux vaiſſeaux; à une grande maſſe de graiſſe, tant ſous les téguments, qu'autour des viſceres, à des flatuoſités dans le ventricule & le canal inteſtinal; des épanchements de différente nature, &c. On doit enfin les rapporter à pluſieurs ſortes de vices de la matrice, des trompes & des ovraires; pour ne pas parler de la vraie groſſeſſe, que pluſieurs filles de joie font traiter pour maladie,

maladie, qu'elles croient quelquefois réelle, mais le plus souvent dans l'espérance de l'avortement. C'est l'abrégé des connoissances qu'on puise dans les histoires anatomiques qui regardent cet objet: nous allons les exposer plus en détail.

Ventre tuméfié

On a trouvé dans *les cadavres* de ceux qui avoient été dans le cas qui fait le sujet de cet article, le ventricule extrêmement dilaté, rempli d'air, d'eau, & de sang, contenant même quelquefois des concrétions pierreuses; les intestins d'une grosseur énorme, météorisés, obstrués par les excréments durcis & desséchés, remplis d'une pituite muqueuse, enflammés, squirreux, & collés ensemble. Le foie a paru d'une grosseur monstrueuse, obstrué, enflammé, tuberculeux & squirreux; renfermant des abcès, des hydatides, des stéatomes, & autres tumeurs enkistées; contenant des substances pierreuses; attaqué de gangrene, & dans un état de putridité. La vésicule du fiel, dans quelques-uns, étoit farcie de concrétions biliaires. On a vu la rate d'un volume surpenant, du poids de vingt ou trente livres & plus; durcie & tuberculeuse, déplacée, & dans une dissolution putride. On a rencontré le pancréas avec des marques de phlogose, plus gros qu'il n'est ordinairement, squirrheux & presque détruit. Le mésentere s'est présenté chargé de graisse, fort épais, squirrheux & suppuré. On a vu enfin l'épiploon squirrheux, d'une épaisseur considérable, ou ramassé

en peloton; grangrené & déchiré, quelquefois même absolument détruit.

Ventre tuméfié

A l'égard des *désordres* qui étoient *hors du sac du péritoine*,, & qui ne sont pas moins nombreux, on a découvert les reins prodigieusement dilatés par l'urine arrêtée, enflammés, remplis de graviers & de pierres, ainsi que les uretères: la vessie contenant une grande quantité d'urine, & s'étendant quelquefois fort au-dessus du nombril. La matrice étoit d'une grosseur monstrueuse, squirrheuse & cartilagineuse, remplie d'eau & contenant de mole: les ovaires dans un état d'hydropisie, extrêmement volumineux, & contenant un embryon, ou plusieurs corps concrets: les trompes également dilatées par une liqueur épanchée, d'une grosseur démesurée, squirrheuses, renfermant un fétus, &c. On a trouvé des tumeurs charnues, cancéreuses, suppurées & enkistées, ayant leur naissance au mésentere, au péritoine, à la vessie, au rectum, à la matrice, &c. On a rencontré des flatuosités entre les visceres & le péritoine; des stagnations de sang & de sérosité dans la même cavité, ou de la bile que la vésicule du fiel, blessée ou déchirée, y avoit versée; du chyle répandu par le déchirement des veines lactées; des liqueurs purulentes, ichoreuses & sordides; des hydatides enfin renfermées dans des sortes de vessies, ou flottantes dans la même cavité.

On voit clairement, par cet exposé,

auquel nous aurions pu donner bien plus d'étendue, que la *tumeur de ventre* eſt une maladie très-apparente, mais bien difficile à débrouiller, lorſqu'on veut en rechercher la cauſe; d'où il réſulte que le *traitement* eſt preſque toujours haſardé; que les remedes par conſéquent, bien loin de procurer la guériſon, précipitent ordinairement les malades, qui auroient vécu plus long-temps, ſi on les avoit abandonnés à leur ſort. Mais ſuppoſons qu'on parvienne à deviner le vrai caractere de la maladie, en ſera-t-on plus avancé, ſi elle eſt marquée au coin de l'incurabilité, comme nous venons d'en donner tant d'exemples? Un médecin a beſoin ici de beaucoup de ſcience & d'un bon jugement, pour diſcerner les cas où il eſt permis de tenter la guériſon de ceux qui ſont abſolument incurables, & qui ne demandent que des palliatifs. Il n'eſt pas cependant défendu de faire quelques tentatives, pourvu qu'elles ſoient dirigées par la prudence, & par la ſageſſe, & qu'on évite ce fatras de remedes, qui prouve plus l'ignorance du médecin que ſa capacité. Il faut ſavoir qu'on peut vivre long-temps avec le ventre tuméfié; j'en ai vu qui l'ont porté tel pendant près de trente ans, ſans autre incommodité que celle de ſon poids, qui étoit énorme. Il s'en faut de beaucoup que ceux qui ont été traités dans les formes, aient vécu auſſi long-temps, lorſqu'on n'a pu les guérir. Je ne dirai rien

Ventre tuméfié

ici des remedes qu'on peut y employer; car il faudroit les nommer tous: ainſi je renvoie aux articles relatifs à cet objet, dont celui-ci n'eſt que l'extrait.

Ventre tuméfié

HERNIES, VRAIES ET FAUSSES.

ON ſait qu'elles ſont formées par la chûte ou le déplacement d'une portion du canal inteſtinal, de l'épiploon, de la veſſie, &c. qui force l'anneau des muſcles du bas-ventre, l'arcade crurale, l'ombilic & toute autre partie de l'abdomen; telles ſont les *hernies inguinales*, les *crurales*, les *ombilicales* & les *ventrales*. Le canal inteſtinal peut encore ſortir par les trous ovalaires, ſitués à la partie antérieure du baſſin, par l'échancrure de l'os iſchion, & par le tiſſu du vagin; mais ces ſortes d'*hernies*, qu'on nomme *ovalaires*, *iſchiatiques* & *vaginales*, ſont très-rares. Tous ces déplacements ſont de deux ſortes, ou la partie qui eſt hors de la cavité du bas-ventre, eſt renfermée dans un prolongement du péritoine, qui ſe prête & s'étend inſenſiblement; & cette production eſt appellée *ſac herniaire*: ou elle s'eſt fait jour à travers cette enveloppe commune des viſceres de la chylification qui en a été déchirée. Les premieres hernies, qui ſont les plus ordinaires, ſont indolentes, & ſe forment peu-à-peu: les autres, qu'on nomme *ruptures*, ſont plus

ou moins douloureuſes; & leurs progrès en ſont plus rapides, parce qu'elles ne ſont pas contenues par le ſac herniaire. On appelle *hernie ſimple* celle qui ne contient qu'une ſeule partie; *mixte* ou *compliquée*, celle qui en reçoit deux, comme l'épiploon & le boyau, le même canal & la veſſie, &c. Hernies.

La *hernie inguinale* eſt ſans contredit la plus commune. On n'ignore pas qu'elle eſt lappelée *bubonocele*, lorſque le boyau & l'épiploon s'arrêtent à l'aine & *enterocele*, lorſqu'ils deſcendent dans le ſcrotum, qui en devient quelquefois prodigieux, car on l'a vu deſcendant juſqu'aux genoux. Mais il n'eſt pas toujours aiſé de diſtinguer ſi la *hernie* eſt *inteſtinale*, *épiploïque* ou *mixte*; ſans parler de la *cyſtique* & du bubon, qui occupent la même place. Ceperdant la tumeur que forme l'épiploon eſt plus flaſque & inégale; & celle du boyau, plus réguliere & élaſtique. La cyſtique s'efface par la compreſſion, qui donne toujours envie d'uriner. Le bubon a ſes ſignes particuliers, qui le diſtinguent aſſez des hernies. Le teſticule eſt encore quelquefois appliqué à l'aine, & préſente par conſéquent une tumeur qu'on peut prendre pour la hernie ou le bubon; mais, ſi on jette les yeux ſur les bourſes, on y remarquera un vuide qui décélera la nature de cette tumeur. Il eſt encore difficile de juger, dans la hernie inteſtinale, ſi le boyau, comme il arrive communé-

Hernies.

ment, eſt plié dans le ſac herniaire, ou s'il n'y a qu'une poche ou un prolongement des tuniques de l'inteſtin, dont le canal reſte libre dans la cavité du bas-ventre. Cette ſorte de hernie, que RUYSCH a le premier décrite, qui eſt d'ailleurs très-rare, ne ſe manifeſte guere qu'à l'ouverture des cadavres. On ſe trompe encore ſouvent ſur-la *hernie crurale*, que l'on prend pour un bubon, dont elle occupe la place, & qu'on a même quelquefois ouvert, au grand détriment des malades.

Les travaux pénibles, les efforts, les chûtes, la toux, les cris, l'éternuement, l'accouchement laborieux, &c. ſont les *cauſes* ordinaires des *hernies*, qui ſont encore la ſuite d'une mauvaiſe diſpoſition. Tout le monde ſait qu'on les guérit avec aſſez de facilité aux enfants; mais qu'il n'en eſt pas de même des adultes & des vieillards, qui les portent communément toute leur vie. Cette maladie eſt plus déſagréable que dangereuſe, lorſque l'anneau eſt dilaté; mais on a tout à craindre de l'étranglement. On a obſervé que la hernie ſimplement inteſtinale étoit plus ſujette à *l'étranglement*, que la compliquée. Cet accident eſt ſuivi de l'affection iliaque, & ſouvent de l'inflammation, & de la gangrene, qui s'annoncent par des douleurs cruelles, par le hoquet, par les ſueurs froides, par le pouls languiſſant, &c.

Lorſque le malade, dans l'état ordinaire, eſt couché ſur le dos, il fait rentrer

facilement les parties déplacées; mais, s'il y a étranglement, ou si la tumeur est trop volumineuse, il faut avoir recours à la *main du chirurgien*, non-seulement pour réduire les parties, lorsqu'elles n'ont contracté aucune adhérence, mais encore pour les contenir par un *bandage convenable*. Cependant il n'est pas toujours possible de faire rentrer le boyau, lorsqu'il y a étranglement; & ce n'est quelquefois qu'après les *saignées*, les *lavements relâchants*, les *cataplasmes* & *fomentations émollientes*, ou les *demi-bains*, qu'on peut y parvenir. Les hypnotiques peuvent être encore d'un bon secours, pourvu qu'on les donne avec ménagement. On applique, lorsque le boyau est rentré, un bandage qui puisse le contenir. On use ensuite intérieurement des infusions *vulnéraires*, de la tisane de *grande consoude*, &c. On applique des *emplâtres astringentes*, des *cataplasmes* faits avec la racine de *sigillum Salomonis*; de la *grande consoude*, avec la *farine de feves*, &c. Tout le monde connoît le remede, tant interne qu'externe, du *prieur de Cabrieres*; on sait qu'il a joui de la plus grande réputation: s'il étoit bon lorsqu'il étoit sous le secret, il ne le sera pas moins aujourd'hui, pour être publié. Mais on n'est pas porté à estimer ce qu'on possede; & il paroît qu'on n'est occupé qu'à chercher des remedes nouveaux, pendant qu'on en laisse perdre dans l'oubli, qui leur seront toujours supérieurs. Hernies.

Hernies.

Lorsque les tentatives, qu'on a faites pour réduire la hernie, sont infructueuses, on n'a de ressource que dans *l'opération chirurgicale*, qui demande, de la part de celui qui l'entreprend, beaucoup de lumieres & de dextérité. Nous dirons en passant, que le principal point de cette opération consistoit à débrider l'anneau étranglé, pour faciliter la rentrée du boyau; ce qui ne pouvoit s'exécuter sans faire souffrir beaucoup les malades, & même sans les exposer à un plus grand danger. M. LEBLANC, célebre chirurgien d'Orléans, a supprimé cette incision, & lui a substitué la dilitation, faite simplement avec le doigt, ou avec un instrument nouveau, dont il nous a donné la description & la figure. Sa méthode, outre qu'elle épargne la douleur inséparable de la section d'une partie aponévrotique, a encore cet avantage d'arrêter plus sûrement le boyau, & d'empêcher, par conséquent, une nouvelle chûte. Ses succès, déjà très-multipliés, nous répondent de la bonté de sa méthode; nous ne doutons pas même qu'elle ne devienne bientôt générale. Cependant, de quelque maniere qu'on pratique cette opération, elle ne sauroit avoir des suites heureuses, si le boyau est enflammé, ou affecté de gangrene. On y donne souvent lieu, en le meurtrissant par des tentatives forcées & indiscrettes, ou en retardant trop l'opération. On sait bien que la bonne chirurgie

ne manque pas de reſſources contre ces accidents; mais on n'ignore pas auſſi qu'il y a peu de gens capables d'en faire uſage. Hernies.

La même opération, c'eſt-à-dire, la ſection des téguments juſqu'à l'anneau, peut ſe pratiquer pour guérir la hernie, quoiqu'il n'y ait aucun étranglement ni accident : le ſuccès dépend d'une bonne cicatriſe, qui ſert, pour ainſi dire, de bouchon à l'anneau : on ne fait pas courir alors le moindre riſque au malade, au lieu qu'il y a beaucoup de danger, lorſqu'on la pratique pour l'étranglement. Les gens inſtruits conviennent que *l'opération de la bubonocele* eſt très-longue, des plus difficiles, & très-périlleuſe. N'y auroit-il pas un moyen d'éviter tous ces inconvénients, en faiſant l'ouverture au-deſſus de l'anneau ou de l'étranglement, & en introduiſant, du côté du bas-ventre, une ſonde cannelée dans le ſac herniaire, à la faveur de laquelle on l'ouvriroit dans un inſtant, & ſans craindre de bleſſer le boyau; accident des plus redoutables, & qu'on n'évite pas toujours? Telle eſt l'opération que je propoſe aux chirurgiens anatomiſtes, ſeuls capables d'en ſentir les avantages, & les inconvénients.

Après les hernies inguinales & crurales, l'ombilicale, & *celles* qui ſe font le long de la *ligne blanche*, ſont les plus fréquentes : elles ſont aſſez rares dans les autres parties de l'abdomen. Perſonne n'ignore qu'on donne le nom d'*exomphale* à la

Hernies.

hernie ombilicale, qui ne contient que le boyau; celui d'*épiplomphale* à celle qui reçoit l'épiploon; & qu'on combine ces dénominations pour les mixtes. La *hernie de l'eſtomac* eſt rare; mais on a vu aſſez ſouvent ce viſcere pouſſé dans la poitrine. Les *hernies ventrales* ſe gonflent lorſqu'on touſſe & qu'on retient la reſpiration; à ce ſigne, il eſt aiſé de les diſtinguer de toute autre tumeur. On ne ſait que trop qu'on les a priſes quelquefois pour des abcès, dont on a eu la témérité de faire l'ouverture. Nous avons dit qu'on s'étoit trompé de la même maniere au ſujet de la véſicule du fiel trop remplie, qu'on avoit priſe auſſi pour un abcès. L'*épiplomphale*, qu'on ſait être très-fréquente, n'eſt pas toujours aiſée à connoître, parce qu'elle contracte ordinairement adhérence, & qu'elle ne forme ſouvent aucune ſaillie; car on en découvre tous les jours, à l'ouverture des cadavres, qu'on n'avoit pas ſoupçonné auparavant. Il eſt très-important de ſavoir, au ſujet de l'épiplomphale, qu'on trouve ſouvent le colon & le fond de l'eſtomac entraînés vers l'ombilic, & l'épiploon ſquirrheux; qu'il réſulte de ces accidents, des tiraillements douloureux, & des maux d'eſtomac, qu'on rapporte à des cauſes imaginaires, contre leſquelles on épuiſe le plus inutilement toutes les reſſources de la pharmacie. Les hernies ventrales, quoique moins dangereuſes, ſont les plus difficiles à contenir. Elles ſont très-rare-

ment ſujettes à l'étranglement, & demandent, dans ce cas, l'opération chirurgicale, dont les ſuccès ſont encore très-incertains. Les femmes qui ont fait beaucoup d'enfants, ou qui ont eu des accouchements laborieux, y ſont les plus expoſées. Hernies.

La *hernie de la veſſie*, qui fait quelquefois une ſaillie au périnée, ou dans le vagin, moins rare qu'on ne penſe, peut reſſembler, dans les premiers, à l'hydrocele; mais il eſt très-aiſé de l'en diſtinguer, en comprimant la tumeur, qu'on fait diſparoître dans le ſeul cas de la hernie de la veſſie; & pluſieurs malades, inſtruits par leur propre expérience, ne piſſent qu'à la faveur de cette compreſſion. Mais cette hernie eſt ſouvent compliquée; & ce n'eſt qu'en combinant les ſignes de l'une & de l'autre, qu'on parvient à la connoître. On a encore obſervé que la veſſie avoit été entraînée par la chûte du vagin: il n'eſt pas difficile, lorſqu'on en eſt prévenu, de s'en appercevoir. BARTHOLIN, & d'autres après lui, ont fait mention de pierres trouvées dans cette portion de la veſſie déplacée; ce qui n'a rien de ſurprenant. Il eſt important de ſavoir que la hernie de la veſſie contracte toujours des adhérences qui rendent ſa réduction impoſſible. On trouvera, dans le ſecond volume de l'Académie de Chirurgie, un très-bon Mémoire ſur cette matiere.

On doit encore ranger parmi les *hernies*.

de la veſſie, le *renverſement de ſa membrane interne*; maladie très-rare, & peu éclaircie. Elle n'eſt apparente que dans les femmes, faiſant une ſaillie hors de l'uretre, de la groſſeur d'un œuf de pigeon, ou de poule, qui a l'aſpect d'une veſſie remplie d'eau, & à demi-tranſparente. L'urine, dans ce cas, eſt abſolument retenue, ou coule goutte à goutte autour de la tumeur; le ventre eſt tendu & douloureux. Le vomiſſement eſt une ſuite néceſſaire de cet état, qui ſe termine ordinairement par des convulſions qui enlevent les malades. *L'ouverture des cadavres* a manifeſté les uréteres obſtrués à leur entrée dans la veſſie, & ſi dilatés par l'urine arrêtée, qu'ils égaloient la groſſeur des plus gros boyaux: on vu à la membrane propre de la veſſie détachée de ſon corps, & pouſſée dans l'uretre; ce qui ſuppoſe ſon renverſement. Voilà ce qu'on dit avoir obſervé; mais ce fait a beſoin d'être éclairci par de nouvelles recherches. On ne connoît guere de reſſource contre cette maladie: il eſt vrai qu'on peut repouſſer cette membrane, & la faire rentrer dans la veſſie; mais on ne ſauroit l'y retenir; d'ailleurs cela ne remédie point à l'obſtruction des uréteres: en ſuppoſant même qu'on parvienne à les déboucher, on n'en ſera pas plus avancé; parce que la veſſie dépouillée de ſa membrane, laiſſera paſſer l'urine à traver ſon tiſſu, & ce liquide ſe répandra indubitablemet dans le ventre. Il y a dans tou-

Hernies.

ceci beaucoup d'obſcurité : attendons que de nouvelles obſervations, & plus détaillées, les diſſipent. Hernies.

La *hernie de la matrice* n'arrive que par la groſſeſſe, & ne reſſemble en aucune maniere à celle dont nous venons de parler. Il eſt aiſé de la réduire, & de la contenir ; cependant il eſt arrivé qu'on n'a pas pu s'en rendre maître, & qu'on a été obligé, pour délivrer la femme, d'en venir à l'opération céſarienne, qui, dans cette circonſtance, n'eſt point difficile à faire. Il eſt bon enfin de ne point ignorer que l'eſtomac, le colon, la rate, &c. peuvent auſſi, par leur déplacement, donner lieu à des hernies ; que les trous ovalaires ; que les échancrures ſciatiques, comme nous l'avons dit, ont été quelquefois forcés par les inteſtins, & même par l'épiploon. Mais tous ces cas ſont ſi rares, qu'il eſt inutile de s'y arrêter davantage.

Nous devons encore rapporter à cet article, la fauſſe hernie ombilicale, qu'on appelle *hydromphale*, ou *exomphale aqueuſe*, parce qu'elle ne contient que de l'eau. Cette tumeur a une ſorte de tranſparence ; & les enfants y ſont aſſez ſujets. Elle peut venir, dans les adultes, à la ſuite de l'aſcite ; & l'eau qu'elle contient alors communique avec la maſſe qui eſt renfermée dans le bas-ventre. Cette tumeur donne quelquefois lieu à une ſi grande diſtenſion des téguments, qu'ils ſe déchirent ; d'où il réſulte un écoulement

qui peut tarir toute l'eau de la grande cavité: c'eſt pourquoi il eſt très-convenable, en ſe conformant aux vues de la nature, de faire la ponction ſur cette tumeur, lorſqu'on la juge néceſſaire. On a encore obſervé ſur l'ombilic, de pareilles *tumeurs, remplies d'air*, de ſang, ou d'une matiere purulente; mais ces cas ſont beaucoup plus rares.

Hernies.

Je dois enfin faire mention ici d'une maladie inconnue, qu'on peut nommer *hypogaſtrocele*. C'eſt une tumeur générale du bas-ventre, excitée par la dépravation du corps graiſſeux, qui acquiert un volume extraordinaire, & une dureté qui paroît être ſquirrheuſe. Cette groſſeur du ventre, dont les progrès ſont aſſez lents, devient très-douloureuſe, & donne lieu à la fievre lente. Les téguments, malgré leur épaiſſeur ſurprenante, excedent l'enceinte du bas-ventre, & ſe replient, tombant en maniere de goître ſur les cuiſſes. Cette quantité prodigieuſe de graiſſe, qui ſe ramaſſe ſur le bas-ventre, ſemble en épuiſer les autres parties, qui tombent inſenſiblement dans le deſſéchement: au moins cela eſt-il arrivé à la femme qui me fournit la matiere de cette obſervation, & qui mourut dans le maraſme. On trouva, à *l'ouverture de ſon cadavre*, outre l'épaiſſeur extraordinaire du corps graiſſeux, qui étoit, en quelques endroits, de plus de ſix pouces; on trouva, dis-je, une épiplomphale très-

adhérente, mais qu'on avoit connue; des engorgements squirrheux; des suppurations & des pourritures dans la plupart des viscères du bas-ventre; désordres qu'on avoit soupçonnés, mais auxquels on n'avoit pu remédier. Je devrois faire mention ici des remedes qui ont été employés à cette occasion; mais le peu de succès qu'ils ont eus me dispense, à ce que je crois, de m'y arrêter. Je finirai par observer que AMATUS LUSITANUS parle d'une tumeur charnue, selon son expression, qui, des aines où elle prenoit sa naissance, tomboit sur les cuisses, & dont le poids alloit à vingt-cinq livres. Il paroît y avoir quelque ressemblance entre cette maladie & la précédente; mais la rélation peu circonstanciée, que cet auteur nous en a laissée, ne permet pas de le décider.

Hernies.

MALADIES DES PARTIES GÉNITALES.

1°. L'*INFLAMMATION du prépuce* est appellée *phimosis*, si ce prolongement de la peau embrasse le gland, de maniere qu'on ne sauroit le découvrir; & *paraphimosis*, lorsque l'étranglement est au-dessous de cette partie, qui reste à nu. Il se forme, dans l'un & l'autre cas, sur le prépuce enflammé, des cloches, ou des

veſſies, telles qu'on en obſerve après la brûlure, & les véſicatoires : on leur a donné le nom de *tumeurs cryſtallines*. L'inflammation du prépuce eſt le plus ſouvent un accident des maladies vénériennes; mais elle arrive quelquefois par la contuſion, ou par les efforts qu'on a faits, *in violento congreſſu cum virgine deflorandâ, vel cum cynœdis*. Le *phimoſis* cache quelquefois des ulceres, auxquels il eſt difficile de remédier : il peut fermer l'ouverture du gland, & former, par conſéquent, un obſtacle à la ſortie de l'urine. Le *paraphimoſis* n'eſt pas moins à craindre, parce que cet étranglement peut donner lieu à la gangrene.

Parties génitales.

Cette phlogoſe, comme les autres, demande des *ſaignées*, des *délayants*, des *adouciſſants*, des *calmants*, &c. On uſe extérieurement des *cataplaſmes*, & des *fomentations émollientes & réſolutives*; le *mica panis* ſeul, ou mêlé avec la fleur de ſureau & de camomille, eſt tout ce qu'on peut faire de mieux. On *baigne* encore la partie dans le *lait* chaud, ou dans l'eau ſimple dégourdie; ou la décoction de la racine de guimauve. Il y en a qui ſe ſervent de l'*emplâtre de mucilage*; quelques-uns y appliquent celui de VIGO, malaxé avec le baume du Pérou, ou l'huile de gayac. On lave le gland couvert avec ſa propre urine, en la retenant au paſſage, où l'on fait des *injections* avec le vin chaud, les décoctions vulnéraires, &c.

Cette précaution peut empêcher la cohésion de ces parties. Lorsque les accidents sont pressants, on a recours aux *scarifications*, à l'ouverture longitudinale du prépuce, à la *circoncision* ordinaire, ou à toute autre opération qui peut débrider ces parties. On use contre les *vessies*, de l'*esprit-de-vin camphré*, de l'*eau de chaux*, avec le *sel ammoniac*, & autres topiques les plus propres à prévenir la gangrene, dont on sait que les parties génitales de l'un & de l'autre sexe sont très-susceptibles.

Parties génitales.

2°. Les *verrues*, les *poireaux*, les *condylomes*, & les *crêtes*, sont des petites excroissances connues de tout le monde, & qui ne different entr'elles que par la figure. Elles sont plus ou moins nombreuses, & communes aux deux sexes. Elles affectent le gland & le prépuce, & rendent quelquefois une espece de sanie. On est dans l'usage de les emporter avec les *ciseaux*, ou par la *ligature*, lorsque leur forme le permet. On peut aussi les *détruire* & les dissiper avec *l'alun calciné*, la poudre de *sabine*, le *précipité rouge*, &c. ou on en saupoudre la partie, qu'on a mouillée avec la salive, ou on les incorpore avec l'onguent basilic, ou tout autre. On use encore de *l'eau phagédénique*, du *beurre d'antimoine*, de la *pierre infernale*, &c. mais ces *cathérétiques* doivent être employés avec précaution. Cependant le traitement externe, que nous venons de

Parties génitales.

propoſer, ne doit point faire négliger l'intérieur, lorſque ces excroiſſances, ainſi qu'il arrive le plus ſouvent, ſont un ſymptome de la vérole.

Nous devons faire encore mention ici d'une *tumeur indolente*, des corps caverneux, qu'on appelle *nodus*. Elle ne ſe manifeſte bien que dans le temps de l'érection. C'eſt une ſorte de hernie de ces ſacs, à laquelle il eſt preſqu'impoſſible de remédier. On peut cependant le tenter par les topiques aſtringents: l'*emplâtre ſtyptique* de CROLLIUS y eſt très-propre; mais il faut le porter très-long-temps, & éviter avec le plus grand ſoin tout ce qui peut exciter l'érection, qui détruit en un moment tout le bien que l'emplâtre peut avoir fait en pluſieurs jours.

3°. Les parties génitales de l'un & de l'autre ſexe ſont ſujettes à des *ulceres* très-ſemblables à ceux qui affectent la bouche des enfants, & le mamelon des nourrices. Les uns & les autres ſont un ſymptome de la vérole, ou le produit d'un virus récent, qui n'occupe que les parties externes; on en voit cependant quelquefois, tant au prépuce, qu'autour du gland, qui ne ſont que l'effet de la mal-propreté, & qu'on diſſipe facilement, en les baſſinant avec le ſeul vin chaud. On donne vulgairement le nom de *chancre* à ceux qui viennent d'un commerce impur. Il y en a qui ſont très-bornés & ſuperficiels, dont le fond eſt blanchâtre, & qui n'excitent

aucune douleur. Les autres ont plus de profondeur, & s'étendent davantage : ils ſont douloureux ; leurs bords ſont enflammés, quelquefois durs, ou calleux, & il en découle une ſanie fétide. Lorſqu'ils occupent le frein de la verge, ils pénetrent quelquefois juſqu'à l'uretre. Ils ſont enfin ſouvent accompagnés de bubons, & autres ſymptomes de la vérole. On peut encore placer ici les *crevaſſes (rhagades & fiſſuræ)* communes aux deux ſexes, qui ne demandent, pour tout traitement, que quelques *adouciſſants*, tels ſont l'*huile d'œuf*, la *graiſſe de poule*, le ſuif bien lavé, le *cérat* de GALIEN, ou toute autre pommade. Il s'éleve encore, des parties génitales, des puſtules ſimples, qui ſuppurent rarement, ne différent point de celles qui viennent aux autres parties, & qui ne ſont pas, par conſéquent, de notre ſujet. Parties génitales.

Les *ulceres* ſuperficiels, tant ceux qui ne viennent que de la mal-propreté, que ceux qui dépendent d'une légere & récente atteinte de virus, cedent communément aux *lotions* faites avec le vin chaud, avec l'eau de Balaruc, ou toute autre thermale. Si les *bords* des autres ſont *enflammés*, on a recours à la *ſaignée*, aux *cataplaſmes* & *formentations émollientes :* on uſe enſuite, ſelon les circonſtances, des *onguents ſuppuratifs* ; des *déterſifs*, & des *deſſicatifs :* l'alun brûlé, la poudre de ſabine, le baſilic, avec le précipité rouge, ſont, parmi les derniers, les plus employés.

Parties génitales.

Lorsqu'on ne retire aucun avantage de ces remedes, on a recours à l'*onguent napolitain*, le plus propre à dompter le virus qui les entretient; ou l'on expose la partie à la *fumigation par le cinnabre*. Si les ulceres vénériens deviennent calleux, il faut les toucher avec des *cathérétiques*; tels que l'eau phagédénique, l'eau divine de FERNEL, le collyre de LANFRANC, le beurre d'antimoine, & la pierre infernale; mais cette opération demande beaucoup de prudence, parce qu'elle peut exciter l'inflammation. On applique ensuite des *digestifs*, qu'on réitere selon le besoin; & lorsque l'irritation est appaisée, on use de l'onguent *mondificatif d'ache*, du desficatif rouge, du pompholyx, &c. Plusieurs se servent encore de l'huile de myrrhe par défaillance, &c. Il est inutile de dire qu'on doit garder, pendant tout ce traitement, une diete humectante & rafraîchissante, & user, de temps en temps, des *purgatifs* mercuriels, ou autres. Les *sudorifiques* y sont encore employés avec succès, sans parler des autres *anti-vénériens*, auxquels on doit avoir souvent recours.

4°. On donne le nom de *priapisme*, (*satyriasis*), pour les hommes, & de *fureur utérine*, pour les femmes, à la tension des parties génitales, accompagnée d'un desir insatiable de l'acte vénérien; desir qui va quelquefois jusqu'a troubler le jugement, & faire perdre

toute pudeur. Cette maladie, que l'éjaculation involontaire de la semence appaise pour peu de temps, est commune aux deux sexes. Elle n'attaque guere que les jeunes gens, ou ceux qui ont un tempérament très-chaud. Elle n'est pas de longue durée; mais elle est quelquefois mortelle. Les vieillards, qui en sont d'ailleurs rarement attaqués, en ont moins à craindre; mais elle y est plus rebelle. Le libertinage outré, tant de l'esprit que du corps, les aliments & remedes stimulants, & sur-tout les cantharides, y donnent souvent lieu. Les ulceres carcinomateux de la vessie excitent une démangeaison continuelle à la verge, avec des érections fréquentes qui approchent du priapisme. On a trouvé encore dans les cadavres des hommes qui avoient été les plus ardents, les reins d'une grosseur extraordinaire, les arteres spermatiques doubles, &c. & dans ceux des femmes, la matrice remplie de sang, & presque enflammée; les ovaires d'une grosseur démesurée, ainsi que le clitoris, &c.

Parties génitales.

On attaque cette honteuse maladie par des *saignées*, par des *rafraîchissants* & des *tempérants* de toute espece. Le lait, le petit-lait, la limonade, l'orgeat, les émulsions, les bouillons de veau, ou de poulet, les boissons nitrées, &c. sont ceux qui sont les plus employés. Les *bains*, & les demi-bains, tant tempérés que froids, sont

Parties génitales.

encore d'un très-grand uſage. Les *calmants*, tirés du camphre, du nénuphar, & de l'agnus-caſtus; de la graine de pavot, de laitue, & de pourpier, ſont auſſi très-eſtimés. On évitera enfin, autant qu'il ſera poſſible, la chaleur du lit, & toutes les occaſions qui peuvent irriter le mal.

5°. L'*impuiſſance*, qui eſt la ſuite des maladies chroniques, ſubſiſte autant qu'elles, & ſe guérit en même-temps. Lorſque c'eſt l'effet de la timidité, ou de la prévention, on la fait ceſſer en attaquant l'imagination bleſſée. On peut auſſi diſſiper celle qu'on a contractée par la débauche du vin, & l'abus des plaiſirs défendus; mais on juge incurable celle qui dépend d'un vice de conformation dans les organes. Le régime bien entendu, la tranquillité de l'eſprit, & la diſſipation, ſont les principales choſes qui peuvent y remédier: le *lait*, les *œufs frais*, les *gelées*, les *pigeons*; les *amandes*, les *noiſettes*, & les *piſtaches*; le bon *vin vieux*, le *chocolat*, les *aromates*, &, en un mot, tout ce qui eſt propre à réparer les forces, concourent très-efficacement à cette guériſon. L'uſage interne des *cantharides*, aſſez connu des libertins, excite à la vérité quelques mouvements paſſagers; mais il peut être très-nuiſible, en donnant lieu au piſſement de ſang, à des douleurs néphrétiques, &c. & rendre la maladie plus rebelle. Je ne parlerai pas de la

flagellation, ni de plusieurs autres moyens qui ne semblent pas être du ressort de la médecine. Parties génitales.

6°. La *gonorrhée*, que le vulgaire appelle *chaude-pisse*, est une maladie des plus communes, & des moins éclaircies. Elle se présente avec tant de variétés, & son origine est quelquefois si cachée, qu'il est difficile d'en parler avec quelque méthode. Je crois, prenant la seule observation pour guide, qu'on peut en reconnoître de quatre sortes; savoir, la *virulente interne*, qui est la plus fréquente; la *virulente externe*, la *simple*, & la *fausse*. Mais toutes ces especes, à l'exception de la seconde, se rapprochent quelquefois par des nuances si imperceptibles, sans compter leur complication, qu'il est souvent presqu'impossible de pouvoir les discerner. C'est enfin une maladie des plus épineuses, que tout le monde se mêle de traiter, quoiqu'il y ait très-peu de gens qui en soient capables; & ce qu'il y a de plus fâcheux, est que ces derniers ne daignent pas s'en mêler.

La *gonorrhée virulente interne*, qui ne paroît guere avant le quatrieme jour du commerce impur, & rarement plus tard que le douzieme, commence par un écoulement d'abord séreux, qui devient ensuite jaunâtre, verdâtre, & quelquefois puant. On ne sauroit douter que la matiere que l'on rend ne soit purulente, puisque, malgré son abondance, les ma-

lades peuvent éjaculer autant de bonne
Parties génitales. semence, que dans l'état de la meilleure santé. Cette gonorrhée eſt accompagnée de cuiſſons & d'ardeurs en urinant, qu'on rapporte communément au bout du gland; mais elles ſe font ſentir quelquefois tout le long du canal, ou à la racine de la verge: l'urine coule alors avec peine, & eſt même quelquefois retenue, quelques-uns ont de violentes érections, qui augmentent beaucoup les douleurs, & font courber la verge, ou la contournent; c'eſt ce qu'on entend par la *chaude-piſſe cordée.*

L'inflammation du prépuce, les tumeurs cryſtallines & les ulceres, rendent ſouvent cette maladie compliquée: il y ſurvient encore quelquefois une ophthalmie. Mais l'*inflammation des teſticules*, qu'on connoît ſous le nom de *chaude-piſſe tombée dans les bourſes*, eſt un accident bien plus fréquent; il n'arrive guere que par la ſuppreſſion de l'écoulement, après l'exercice du cheval, les injections aſtringentes, ou quelque faute dans le régime. Quelques-uns appellent ce dernier état *gonorrhée ſeche;* mais ce nom convient mieux à une *dyſurie vénérienne*, qui, à l'écoulement près, eſt accompagnée de la plupart des ſymptomes de la gonorrhée ordinaire; les douleurs, les cuiſſons, & la difficulté d'uriner ſe faiſant même ſentir alors avec plus de violence,

violence, & la maladie étant réputée plus grave.

Parties génitales.

La *gonorrhée* récente & bien traitée ſe guérit aſſez facilement; mais il n'en eſt pas de même de l'*invétérée*, qui, de toutes les maladies vénériennes, eſt la ſeule qui ne cede pas aux frictions & autres traitements de la vérole. La chaude-piſſe qui a ſon cours ordinaire, ou qui dure vingt à trente jours, donne rarement la vérole; mais on doit craindre cette maladie, ſi l'écoulement s'arrête avant le temps, ou s'il va au-delà de ſon terme. Les chaudes-piſſes anciennes, c'eſt-à-dire, de ſix mois & plus, ſont toujours rebelles: on les garde quelquefois toute la vie ſans beaucoup d'incommodité; mais elles peuvent jetter dans le maraſme. Si les vieux ulceres du canal, qui en ſont le foyer, parviennent à ſe deſſécher, ils laiſſent le plus ſouvent dans l'urétere des *cicatrices* qui étranglent le paſſage, & forment par conſéquent un obſtacle à la libre ſortie des urines; obſtacle qu'on rapporte communément à des *carnoſités*. Mais les différentes diſſections ont détrompé là-deſſus: elles nous ont encore appris que la proſtate étoit le ſiége ordinaire de la gonorrhée, & que le vice ſe communiquoit par le temps, non-ſeulement aux autres parties de l'uretre, mais encore aux vaiſſeaux & aux véſicules ſéminales.

Parties génitales.

On commence le plus ſouvent le traitement de la *gonorrhée virulente* par la ſaignée; cependant elle n'eſt pas toujours néceſſaire. Les *purgatifs mercuriels*, & autres, ne conviennent que lorſque l'inflammation eſt appaiſée, c'eſt-à-dire vers le quatorzieme jour: ils doivent alors être réitérés quelquefois. Mais on uſe, avant ce temps, des *lavements émollients* & adouciſſants, non-ſeulement pour détendre les parties affectées, mais encore pour tenir le ventre libre; & ce point eſt aſſez important. On doit faire, dès le commencement, un grand uſage des *délayants*, des *adouciſſants* & des *légers apéritifs*: tels ſont le lait, le petit-lait, les émulſions, l'eau nitrée, les tiſanes de racine de guimauve, de nénuphar, de chiendent & de fraiſier. On uſe quelquefois, dans la même vue, des *eaux minérales* apéritives, tant froides que chaudes. Pluſieurs y emploient les *diaphorétiques*, les *vulnéraires* & les *déterſifs*: mais on ne doit attendre de bons effets de ces remedes, que lorſque la douleur & la phlogoſe ſont appaiſées. L'*eau de chaux*, tempérée par le lait, eſt un des meilleurs déterſifs dont on puiſſe ſe ſervir dans cette occaſion; mais peu de gens ſont capables de le placer à propos, & de le conduire. On eſt ſouvent obligé, pour calmer les grandes douleurs, d'avoir recours au laudanum, au diacode, à la teinture anodine, aux pilules de cinogloſſe & autres *hypnotiques*; mais ces remedes

demandent de la prudence. Le *camphre* est un calmant moins à craindre, & dont l'effet, quoique moins sensible, est de plus de durée.

Parties génitales.

Lorsque, par l'usage des remedes que nous venons de proposer, tous les accidents sont dissipés, & que l'écoulement, tant par sa durée que par son abondance, a été tel qu'on doit le desirer, on peut travailler à consolider la plaie par l'usage du *baume de Copahu*, de celui de *Canada*, de la *térébenthine de Chio*, & autres balsamiques. Il est aussi permis d'employer, dans quelques cas, le sang de dragon, l'alun, le cachou & autres *astringents*; mais ces remedes doivent être donnés avec la plus grande réserve. On a moins à craindre des *eaux de Forges*, de *Passy*, & autres *ferrugineuses*. On a vu de bons effets du remede que GARIDEL propose dans son *Histoire des Plantes*, à l'article du *Cistus*: il y entre l'hypocistis, la gomme de gayac, la cochenille & les cantharides. Il est propre à arrêter l'écoulement le plus opiniâtre des chaudes-pisses, contre lesquelles on a épuisé tous les autres remedes: il seroit dangereux de les donner dans d'autres circonstances. On peut, pour la *gonorrhée récente*, remédier aux *érections douloureuses*, en fomentant la partie avec le lait ou l'eau froide: on fait prendre les demi-bains contre la *rétention d'urine*: on injecte, pour le même cas, du lait, de l'huile d'amandes douces, de l'eau

Parties génitales.

de guimauve, de graine de lin, &c. On uſe encore, lorſqu'on a calmé les accidents, & que la matiere eſt parfaitement blanche ; on uſe, dis-je, des *injections* avec la *panacée* ou le *mercure doux*, dans l'eau commune, ou l'eau de plantain. On emploie de la même maniere les *eaux de Balaruc*, celles de *Bareges*, & autres thermales. On peut en venir enfin aux *injections aſtringentes*, lorſque toutes les reſſources ſont épuiſées.

Les avantages que peuvent procurer tous les remedes que nous venons de propoſer contre la gonorrhée, ſont fort au-deſſous de ceux qu'on doit attendre des *frictions mercurielles* : on les fait tous les trois ou quatre jours, avec un gros environ de la pommade ordinaire, trois ou quatre frictions, juſqu'à ſix, ſuffiſent ordinairement. Nous avons dit que les vieilles gonorrhées laiſſoient des *cicatrices* qui étrangloient ce canal : on y remédie après avoir fait précéder tous les *relâchants*, *internes* & *externes*, en introduiſant des *bougies graduées*, ou des *ſondes de plomb* de différents calibres, qui en écartent peu-à-peu les parois. Les injections huileuſes facilitent beaucoup cette opération. On prépare encore des bougies avec quelques onguents ſuppuratifs ou cathérétiques, dans la vue de mettre en fonte les parties ordinairement engorgées, qui forment l'obſtacle. Il y a pluſieurs manieres de les compoſer : chaque chirur-

gien a la ſienne, qu'il juge, comme on le penſe bien, préférable à toutes les autres. Une choſe eſſentielle à obſerver dans ce traitement, eſt de tenir pendant long-temps le canal dilaté, pour que les nouvelles cicatrices ne cauſent plus d'étranglement. Il eſt preſque inutile de propoſer des remedes contre la gonorrhée ſeche, parce qu'ils ſe préſentent très-naturellement : il n'y a perſonne alors qui ne penſe aux *ſaignées*, aux *délayants*, aux *adouciſſants* & aux *calmants*; ainſi qu'aux *demi-bains*, aux *fomentations*, aux *injections* & aux *lavements*.

Parties génitales.

La *gonorrhée virulente externe* a ſon ſiége entre le gland & le prépuce : li s'y fait des phlogoſes & des ulceres, d'où la matiere coule en petite quantité, mais aſſez abondamment par la preſſion, l'uretre ne rendant rien. Cette maladie, légere en apparence, peut avoir, lorſqu'on la néglige, des ſuites fâcheuſes. Elle demande à-peu-près le même traitement, à l'exception des injections dans l'uretre, & autres choſes relatives aux urines, dont le cours, dans celui-ci, n'eſt point intercepté. On uſe beaucoup dans cette eſpece de gonorrhée, des *lotions vulnéraires* & *déterſives* : le ſimple vin chaud peut y être ſuffiſant. Elle vient quelquefois à la ſuite de la précédente, ſavoir, lorſque la matiere, qui coule par l'uretre, eſt en partie arrêtée au paſſage par le phimoſis ou la conformation naturelle du

Parties génitales.

prépuce, & y cauſe, par ſon ſéjour, l'altération dont nous venons de parler. On peut pourvoir à cet accident, & le prévenir par des *fomentations* & *cataplaſmes émollients*, qui, relâchant ſes parties, permettent de découvrir le gland, & de le laver avec des liqueurs convenables; ſi l'on n'y peut parvenir, on ſe contente de faire des *injections* propres à déterger & à deſſécher les parties ulcérées.

La *gonorrhée ſimple* eſt produite par l'écoulement de la ſemence : elle n'eſt accompagnée d'aucune douleur, & ne dépend point du commerce avec les femmes. La matiere en eſt blanche, & communément moins abondante que dans la virulente ; elle coule, tantôt avant ou après l'urine, ou promiſcuément avec elle ; tantôt lorſqu'on va à la ſelle, lorſqu'on reçoit un lavement, & quelquefois en tout temps. Elle peut venir de plénitude, à l'égard de ceux qui gardent le célibat, & qui vivent dans l'abondance, ſur-tout s'ils ſe plaiſent aux lectures & aux penſées laſcives : elle eſt alors peu à craindre. Mais ſi elle a ſa ſource dans le relâchement des organes, comme cela arrive quelquefois aux perſonnes foibles, & d'un tempérament phlegmatique ; ſi elle dépend d'un vice dans la liqueur ſéminale, ce qui n'eſt pas rare parmi les cachectiques & les ſcorbutiques, elle eſt plus dangereuſe, parce qu'elle peut jetter par ſa durée dans l'épuiſement & le ma-

raſme. Elle n'eſt pas moins à craindre, lorſque c'eſt une ſuite des pollutions tant nocturnes que volontaires, ou de la gonorrhée virulente qui a altéré ces organes. Celle enfin qui ne reconnoît aucun vice, ni dans le ſang, ni dans les parties deſtinées à contenir la ſemence, ſe guérit avec aſſez de facilité : les autres ſont extrêmement rebelles.

Parties génitales.

La *ſaignée*, dans le traitement de cette maladie, eſt rarement néceſſaire, même dans le commencement : les *purgatifs*, au contraire, y ſont très-utiles ; la rhubarbe & la magnéſie ſont ceux dont on a fait le plus d'uſage. On emploie avec ſuccès, lorſque le tempérament ne s'y oppoſe pas, les *rafraîchiſſants*, les *adouciſſants*, & les *tempérants* ; tels que le petit-lait, le lait, les émulſions, la limonade, les nitreux, le camphre, &c. Quelques circonſtances demandent les *dépurants*, les *anti-ſcorbutiques*, les *vulnéraires*, les *diaphorétiques*, &c. On fait encore uſage ici, ainſi que dans la gonorrhée virulente, des *balſamiques*, & des *fortifiants* : tels ſont les baumes de Copahu & du Canada, les térébenthines, les roſes rouges & les balauſtes, le quinquina, le ſang-de-dragon, les martiaux ; les eaux minérales, ferrugineuſes, &c. Les *topiques aſtringents* ne paroiſſent pas produire un grand effet ; cependant on peut y avoir recours, comme aux bains aromatiques & fortifiants, aux bains froids, &c.

Parties génitales.

La *fauſſe gonorrhée*, dont l'écoulement n'excite ni chaleur ni prurit, eſt ſouvent très-difficile à diſtinguer de la précédente; mais les ſuites n'en ſont pas les mêmes. La ſimple, comme nous l'avons dit, jette, par ſa durée, les malades dans la conſomption, parce que l'écoulement en eſt ſéminal: on ſoutient, au contraire, la fauſſe long-temps ſans en être preſque incommodé, parce que l'humeur vient de la proſtate, ou des parties des environs. Celle dont nous parlons paroît répondre aux fleurs blanches des femmes, & eſt tout auſſi difficile à guérir. Lorſqu'elle eſt occaſionnée par l'excès de la biere nouvelle, elle ſe guérit, dans quelques jours, d'elle-même, ou par le ſecours d'un peu d'eau-de-vie. Il eſt rare qu'on ait beſoin de remedes pour cette fauſſe gonorrhée, paſſagere, ou accidentelle; mais l'habituelle en demande, & des plus longs. Les *tempérants*, les *légers apéritifs*, les *ſudorifiques* même paroiſſent avoir produit ici de bons effets: les *eaux minérales* acidules y conviennent auſſi parfaitement. Mais il n'eſt pas toujours permis d'uſer des *balſamiques*, & des *aſtringents*, parce qu'on doit regarder quelquefois cette maladie comme un égout naturel qu'il ſeroit dangereux de deſſécher; & l'on ne pourroit alors le faire en ſûreté, qu'en en pratiquant un autre, tel que le cautere à la jambe. Mais le remede paroît au plus grand nombre pire que le mal, qui,

comme nous l'avons dit, donne peu ou point d'icommodité.

Parties génitales.

La *pollution involontaire*, qui doit trouver ſa place ici, eſt la ſuite ordinaire des ſonges laſcifs, & quelquefois l'effet de la vue d'une belle femme dont on eſt épris. Cette incommodité devient dangereuſe lorſqu'elle eſt habituelle, & on la guérit très-difficilement. Elle peut dégénérer, comme nous l'avons dit, en gonorrhée ſimple. Les jeunes gens, qui ſe livrent ſans réſerve aux plaiſirs défendus, y ſont les plus expoſés. Il faut leur interdire, non-ſeulement tout commerce avec le ſexe, mais encore la lecture & les penſées même qui peuvent entretenir leur paſſion; & leur faire garder un régime rafraîchiſſant. Le *camphre*, le *nénuphar*, & les autres remedes qui conviennent au priapiſme, peuvent être ici employés, en combinant les circonſtances. On a éprouvé de bons effets de la liqueur anodine minérale d'HOFFMAN. Le *burſa paſtoris* paſſe pour un bon remede contre cette indiſpoſition. On peut tirer encore quelque avantage du *cataplaſme* fait avec le vin & le fraiſier, qu'on applique au pubis; comme auſſi des bains fortifiants, des froids, &c. On a enfin oſé donner intérieurement le ſel de Saturne; mais on ſait que cette pratique a eu des ſuites funeſtes.

7°. Je dois encore faire mention ici de *l'hémorragie de la verge*. Il faut la diſtin-

Parties génitales.

guer du pissement de sang, qui vient toujours des reins ou de la vessie, & est inséparable de l'urine; au lieu que le sang, dans le cas que nous proposons, coule du canal, & indépendamment de l'urine. Il ne faut pas encore la confondre avec le flux menstruel, que quelques hommes éprouvent par la verge, depuis l'âge de puberté, jusqu'à celui de quarante ou cinquante ans & plus: ce cas, quoique assez rare, est constaté par plusieurs observations. Ceux qui, pendant la gonorrhée virulente, ne vivent pas dans la continence, ceux qui se livrent aux excès auprès des femmes, ou qui s'excitent sans réserve de toute maniere, sont les plus exposés à l'hémorragie de la verge. Il arrive quulquefois à ces derniers de rendre, à la fin de leur débauche, du sang à la place de la semence. On sait que l'usage des cantharides, & autres stimulants, expose au même accident. Lorsque cette hémorragie dure longtemps, elle épuise les malades, & les jette dans un accablement qui peut avoir des suites funestes. Elle donne souvent lieu à des ulcérations dans le canal. Cette perte de sang doit être traitée comme les autres: on fait de plus des *injections* dans l'uretre avec le petit-lait sucré, avec la décoction d'orge, & le syrop de roses seches, &c.

8°. L'*inflammation des testicules & du scrotum*, accompagnée quelquefois de ré-

tention d'urine, eſt ordinairement la ſuite d'une gonorrhée ſupprimée; & le vulgaire dit alors que la *chaude-piſſe* eſt tombée *dans les bourſes*. Ce dépôt peut dépendre encore du virus vénérien, de la cauſe ordinaire des fluxions, des coups, des compreſſions violentes, &c. Si la gonorrhée arrêtée a donné lieu à cet accident, il ne manque guere de diſparoître lorſque l'écoulement eſt rétabli: c'eſt un fait très-commun & connu, dont il n'eſt pourtant pas bien aiſé de rendre raiſon. Cependant la guériſon de cet engorgement ne dépend pas abſolument du retour de la chaude-piſſe: car il ſe diſſipe quelquefois, quoique la gonorrhée reſte tarie. L'épididyme eſt preſque toujours le premier attaqué, & le dernier guéri: il reſte même ſouvent gonflé long-temps après la guériſon, mais ſans aucune douleur. L'inflammation des teſticules ſe termine ordinairement par la réſolution; mais elle donne lieu quelquefois à des abcès & ulceres fiſtuleux, au ſquirrhe & à la gangrene, à l'hydrocele, au ſarcocele, &c. Celle qui eſt cauſée par *contuſion* excite le vomiſſement, les convulſions, & autres accidents graves. On n'eſpere rien de celle qui dépend de la ſuppuration du péritoine. Le *ſcrotum*, dans tous ces cas, ſe *détruit* facilement *par la gangrene*: mais il ſe régénere de même, de la maniere la plus ſurprenante; & l'on voit tous les jours des teſticules nus, ſans aucun reſte

Parties génitales.

de téguments, se recouvrir parfaitement dans assez peu de temps.

Parties génitales.

Les *saignées* ne conviennent pas moins à cette inflammation qu'aux autres. Les *purgatifs* y sont utiles, sur-tout lorsque la fluxion est le produit de la chaude-pisse. Les *cataplasmes émollients* & *résolutifs* y sont employés. Les *maturatifs* conviennent à celle qui reconnoît une cause externe; mais, lorsque cette fluxion tient à la gonorrhée, on préfere la *terre des coutelliers*, pêtrie avec l'huile & le vinaigre rosat. Il y en a qui y appliquent les feuilles de jusquiame, cuites sous la cendre; mais ce topique paroîtra suspect à ceux qui n'ignorent pas que ces parties sont les plus susceptibles de gangrene. Les *frictions mercurielles* sur le scrotum, ou sur les parties des environs, sont au-dessus de tous les autres remedes, lorsque le cas est vénérien. On en use aussi pour dissiper, après la guérison, le gonflement qui reste à l'épididyme. On emploie encore très-utilement, pour le même cas, l'*emplâtre de* VIGO, & le parfum de cinnabre. On se sert aussi, lorsque la contusion y a donné lieu, du *diabotanum*, de *l'emplâtre de la ciguë*, & autres résolutifs. Les *lavements émollients* & anodins conviennent à tous les cas. Il est au reste superflu de dire que les malades doivent garder le lit, porter un suspensoire, & observer un régime convenable.

9°. On sait que *l'hydrocele* est une tu-

meur enkiſtée qui tient au teſticule, à ſes vaiſſeaux, ou à leurs enveloppes, & qu'on en trouve de toutes les eſpeces. La fluctuation qu'on peut y ſentir la diſtingue aſſez des autres tumeurs; mais ce ſigne n'a lieu que lorſqu'elle eſt avancée. Ses commencements ſont très-cachés, parce que les malades, n'en reſſentant aucune incommodité, ne s'en apperçoivent guere que lorſque ſon volume la rend plus remarquable. Elle ne contient que de la ſéroſité; mais ce liquide eſt quelquefois teint de ſang. Il y a une autre ſorte de tumeur aqueuſe, plus commune que la précédente, que quelques-uns appellent *fauſſe hydrocele*, qui n'eſt autre choſe que l'engorgement œdémateux du ſcrotum: c'eſt le plus ſouvent le commencement ou la ſuite de l'hydropiſie. Cette enflure ſe communique auſſi à la verge, qui peut en devenir monſtrueuſe, avec un phimoſis, ou paraphimoſis, qui donnent de l'inquiétude aux malades. Ceux qui ſont attaqués de l'aſcite & de l'hernie en même-temps, ſont encore ſujets à une ſorte *d'hydrocele*, dont le ſac herniaire, qui communique avec la cavité du bas-ventre, eſt le ſiége. On le vuide facilement, en faiſant rentrer l'eau dans la capacité de l'abdomen: à ce ſeul ſigne, joint à ceux de l'aſcite & de la hernie, il eſt très-aiſé de la connoître. Il faut ſe reſſouvenir à ce ſujet qu'on vuide avec la même facilité la *hernie de la veſſie*; mais

Parties génitales.

l'urine, que cette compreſſion fait alors couler par la verge, eſt une circonſtance qui n'appartient qu'à cette derniere, & qui la diſtingue très-bien de l'autre.

Parties génitales.

La *vraie hydrocele* eſt au nombre des maladies les plus rebelles, ſur-tout ſi elle eſt ancienne. Mais elle peut être attaquée, tant par les remedes internes que par les topiques, lorſqu'elle eſt récente: tels ſont, parmi les premiers, les *purgatifs*, & les *diurétiques*; &, parmi les ſeconds, les *réſolutifs*, les *diſcuſſifs* & les *fondants*. Mais les uns & les autres ſont d'un très-petit ſecours, lorſque *l'hydrocele* a fait de certains progrès. On doit les abandonner, lorſqu'on en a reconnu l'inutilité, & attendre que la tumeur, par ſon volume, devienne incommode, pour ſe déterminer à la *ponction*: encore n'eſt-ce qu'un remede palliatif; car on ne peut obtenir une cure radicale, qu'en emportant le kiſte par l'opération *chirurgicale*, ou en la détruiſant par les *eſcarotiques*. Ces deux méthodes ſont extrêmement douloureuſes, & le ſuccès en eſt très-incertain.

La *fauſſe hydrocele*, ou l'engorgement œdémateux des bourſes, demande intérieurement les mêmes remedes que l'hydropiſie, dont elle eſt communément le ſymptome. On l'attaque encore extérieurement par des *réſolutifs* & des *fortifiants*: tels ſont les fomentations avec le vin aromatique, avec l'eſprit de vin, l'eau de

chaux, la leſſive de cendre de ſarment, d'abſinthe, &c. le cataplaſme au vin, fait avec l'eupatoire d'AVICENNE, l'aigremoine, & autres de cette nature. On eſtime encore la poudre du ſel marin décrépité, & enfermé dans un linge clair, qu'on change lorſqu'il a pris de l'humidité. Cet engorgement œdémateux, quelquefois extrême, oblige d'en venir aux *ſcarifications*, pour dégorger, tant la verge, que les bourſes, mais cette opération peut être ſuivie de *gangrene*: on tâche alors de s'en garantir en fomentant ſouvent la partie avec l'*eau-de-vie camphrée*, ou en y appliquant le *quinquina*, qu'on ſait être très-propre à prévenir la mortification du ſcrotum. Le *ſeton*, placé au bas des bourſes, peut encore dégorger ces parties, & peut-être avec moins de danger.

Parties génitales.

10°. La *hernie venteuſe* (pneumatocele) eſt une tumeur flatueuſe d'un des côtés du ſcrotum, à laquelle les enfants ſont aſſez ſujets, mais qui eſt rare dans les adultes. Elle a une eſpece de tranſparence: il ſeroit cependant quelquefois très-difficile de la diſtinguer de l'une & l'autre hydrocele, ſi l'on ne ſavoit que la pneumatocele vient très-promptement, & que les autres ſe forment avec beaucoup de lenteur. Elle n'eſt pas dangereuſe; & on la guérit avec aſſez de facilité, par les remedes qui conviennent, tant à la colique venteuſe, qu'à l'hydrocele. Les *fomentations réſolutives*, & les *cataplaſmes* qui

Parties génitales.

ont la même propriété, y ſont très-utiles: la *farine de cumin*, & la *fiente de vache*, ſont les matieres auxquelles on a donné ſouvent la préférence. La *ponction* eſt encore un moyen qui a été pratiqué; mais il eſt rare qu'on en vienne là.

11°. La *varicocele* a ſon ſiége dans le cordon ſpermatique. On y touche des inégalités, communément en forme de grappes, qui ne ſont, à ce qu'il paroît, que des gonflements variqueux des veines. Il eſt rare que cet engorgement ſe termine à l'anneau du bas-ventre: il s'étend, le plus ſouvent, dans ſa capacité; & cette circonſtance rend la maladie très-fâcheuſe, & preſque incurable. La varicocele eſt plus ou moins douloureuſe, & peut devenir carcinomateuſe. Les contuſions y donnent lieu: le célibat peut en être auſſi la cauſe: c'eſt encore quelquefois le produit de la vérole, de l'affection ſcorbutique, &c. Après les remedes généraux, on uſe des *délayants*, des *tempérants*, des *apéritifs*, des *inciſifs*, & des *anti-ſcorbutiques*: tels ſont les chicoracées, le creſſon, les cloportes, les martiaux, les préparations mercurielles, &c. On baſſine la partie avec de l'eau froide: on y applique des *cataplaſmes* & *fomentations aſtringentes*, &c. Mais tous ces remedes ſont communément ſans ſuccès, & l'on n'a guere de reſſource que dans l'extirpation de la tumeur du teſticule. Cette opération eſt cependant très-dangereuſe, & toujours infructueuſe,

lorſque le mal ſe prolonge dans la capacité du ventre. Il y a une autre maladie qui a quelque rapport à celle-ci, & qui n'eſt guere moins redoutable : c'eſt la rétention de la ſemence dans les canaux déférents, & les véſicules ſéminales. Ceux qui ſe ſont livrés ſans réſerve au commerce des femmes, & qui changent tout-d'un-coup de vie, y ſont très-expoſés. Cette liqueur, qu'une longue habitude a rendue plus abondante, croupit alors dans ſes propes réſervoirs, & ne manque pas d'exciter de fâcheux ſymptomes : l'épilepſie même en eſt ſouvent la ſuite.

Parties génitales.

12°. On donne le nom de *ſarcocele*, tant à l'engorgement ſquirrheux du teſticule, qu'aux excroiſſances qui tiennent à cet organe, ou à ſes enveloppes. La ſarcocele eſt, au commencement, peu douloureuſe ; mais elle le devient par ſon accroiſſement, & prend même quelquefois, ainſi que la précédente, un caractere cancéreux. Ses progrès, très-lents, & preſque inſenſibles, ſa dureté, & ſa forme, la diſtinguent aſſez des maladies qui ont le même ſiége. Elle vient, ainſi que la varicocele, de la contuſion, ou d'un vice des humeurs, ſoit vérolique, ſoit ſcrophuleux. Lorſqu'elle eſt récente, on peut former quelque eſpérance de guériſon ; mais, ſi elle eſt ancienne, ſi elle remonte dans le bas-ventre, on ne fait que des tentatives infructueuſes.

On uſe intérieurement, après les re-

Parties génitales.

medes généraux, de ceux que nous avons proposés contre les écrouelles ; comme des *apértifs*, des *ſudorifiques*, des *inciſifs*, &c. On applique ſur la tumeur *l'emplâtre de ciguë*, celui de *ranis cum mercurio*, & autres fondants. L'*extirpation* & les *cauſtiques* offrent enfin une reſſource, mais toujours très-périlleuſe. On tâche, dans l'opération, de conſerver les teſticuless ; mais la diſſection, qu'on eſt alors obligé de faire, eſt ſouvent ſuivie de convulſions mortelles, & principalement du tétanos, ainſi que je l'ai vu arriver, & que d'autres l'ont obſervé ; ce qui rend la caſtration néceſſaire, lorſque le ſarcome tient au corps du teſticule. Le traitement par le cauſtique eſt plus long, & très-douloureux : il expoſe auſſi aux plus grands accidents ; de ſorte que c'eſt prendre un mauvais parti que d'y avoir recours.

MALADIES DE L'ANUS.

1°. LES *hémorroïdes* ſont les maladies de cette partie les plus communes. Les veines du même nom, tant internes qu'externes, qui ſont des branches des méſentériques & des hypogaſtriques, en ſont le ſiége. Ces tumeurs variqueuſes, quelquefois nombreuſes, ſont plus ou moins ſenſibles, ſelon leur degré de tenſion, & font ſouffrir, dans quelques circonſtances, les

plus grands tourments, sur-tout lorsqu'on rend des excréments durcis. Les *externes* se découvrent à la vue; mais les *internes* ne se manifestent qu'au tact. Les *hémorroïdes gonflées* sont livides ou noirâtres. On sent assez la fluctuation du livide qu'elles contiennent. Leur grosseur varie depuis celle d'un pois, jusqu'à celle d'un œuf; ce qui ne doit s'entendre que des externes. Les hémorroïdes excitent souvent beaucoup de démangeaisons : on croit même qu'elles peuvent devenir dartreuses. Ce prurit ne doit pas être confondu avec celui qui est occasionné par les ascarides, vers dont nous avons parlé ailleurs. On y sent encore des pulsations, des élancements, de la pesanteur, &c. Les mélancoliques, ceux qui sont long-temps à cheval, qui ont le ventre paresseux, qui usent de l'aloës, des liqueurs spiritueuses; ceux enfin qui ont eu, dans leur jeunesse, de fréquentes hémorragies, y sont les plus sujets. Les bains chauds, la grossesse, les accouchements laborieux, la dyssenterie, le ténesme, &c. peuvent encore y donner lieu. Maladies de l'anus.

Les *hémorroïdes* flétries ne donnent aucune incommodité : les simplement gonflées causent peu de douleur, & ne sont point dangereuses; mais les *enflammées*, outre les douleurs très-vives qu'elles causent, peuvent exciter une fievre violente, l'affection iliaque, le délire, les convulsions, l'apoplexie, &c. Il s'y forme aussi

Maladies de l'anus.

des *abcès* qui peuvent dégénerer en *fiſtules* opiniâtres ; des *ſquirrhes* qui deviennent quelquefois *cancéreux ;* ſans parler de la *gangrene*, dont ces parties ſont toujours menacées. L'inſpection anatomique nous apprend que cette phlogoſe, comme la gangrene, ſe communique aux boyaux, au méſentere, & autres parties internes. Je n'ai pas beſoin de dire que les malades ſont alors dans un état preſque déſeſpéré.

Les *ſaignées*, tant du bras que du pied, ſont indiſpenſables, lorſque les hémorroïdes ſont très-douloureuſes, & enflammées : c'eſt ſur les accidents qu'on doit en régler le nombre. On s'eſt quelquefois bien trouvé, dans les cas extrêmes, de verſer le ſang juſqu'à défaillance. Les *laxatifs* les plus doux, tels que l'huile d'amandes douces, ou la caſſe dans le petit-lait, ſont très-utiles. On fait un grand uſage des *délayants*, des *adouciſſants*, & des *tempérants ;* comme du petit-lait, de l'eau de poulet, des émulſions, des bouillons rafraîchiſſants avec le veau, les écreviſſes, &c. le ſafran de Mars, l'æthiops minéral, & autres *apéritifs*, y ſont auſſi employés avec ſuccès, lorſqu'on a procuré quelque relâchement à ces parties. L'uſage, tant interne qu'externe, du *ſoufre*, eſt dans ces circonſtances très-avantageux. Les *hynoptiques*, ſont ſouvent très-néceſſaires ; mais il faut éviter l'abus qu'en font ceux qui, auprès des malades, ne ſont occupés que du moment préſent.

Les *remedes externes* ſont encore d'une grande reſſource. On uſe des *vapeurs*, tant de l'eau chaude, que de la décoction de bouillon-blanc, ou de toute autre plante émolliente; des fumigations faites avec la poudre de la ſcrophulaire; des *fomentations* & des *injections* préparées avec le lait, la décoction des figues, ou toute autre émolliente. On applique des cataplaſmes anodins, tels que le *mica panis*, la *pulpe de pomme*, &c. Ceux qu'on prépare avec la *fleur de camomille*, celle de *ſureau*, & autres réſolutifs, ſont, après les relâchants, très-efficaces. On uſe encore du vin chaud, dont on baſſine ſouvent les hémorroïdes douloureuſes: ce remede, outre l'avantage qu'on a de ſe le procurer ſur le champ, peut paſſer pour un des meilleurs topiques. Les *liniments adouciſſants* & *calmants* les plus employés, dont on uſe auſſi en injection pour les hémorroïdes internes ſont l'huile d'œuf, celle de lin; la crême de lin; la crême de lait, l'onguent populéum, le nutritum, &c. auxquels on ajoute quelquefois le camphre, l'opium, le ſel de Saturne, &c. L'*onguent napolitain* eſt, dans ce cas, un des meilleurs réſolutifs qu'on puiſſe employer; & j'ai vu ſouvent que ce remede a tenu lieu de tous les autres. On touche encore les hémorroïdes avec l'huile de buis: on y applique les feuilles fraîches & pilées de tabac. Pluſieurs ſe ſont bien trouvés de faire couler ſur les hémorroï-

Maladies de l'anus.

Mala-dies de l'anus.

des douloureuſes, quelques gouttes de ſuc d'un citron cuit ſous la cendre : on réitere ce remede pluſieurs fois : il eſt très-cuiſant ; mais le calme, qu'on éprouve bientôt, dédommage des courtes douleurs qu'il excite. On propoſe encore l'huile de buis, les feuilles fraîches du tabac, &c.

Tous ces topiques cependant ne procurent pas toujours le ſoulagement qu'on devroit en attendre ; & l'on ne peut ſouvent parvenir à flétrir les hémorroïdes, qu'en y appliquant des *ſang-ſues*, ou en les ouvrant avec la *lancette* : c'eſt ſur les circonſtances qu'on ſe détermine pour l'une ou pour l'autre de ces pratiques. On prend encore quelquefois le parti de les *extirper*, lorſqu'elles ſont nombreuſes, en en laiſſant une ou deux pour ſervir d'égout ; précaution dont on ſent aſſez la néceſſité. Un des grands points enfin de ce traitement, conſiſte à entretenir le ventre libre, tant par les laxatifs & la diete rafraîchiſſante, que par le ſecours des lavements, lorſque l'état des hémorroïdes permet d'en uſer. La raiſon & l'expérience de tous les jours confirment cette pratique.

2°. Le *flux hémorroïdal*, par lequel on rend le ſang pur, eſt ordinairement périodique & ſalutaire, & quelquefois auſſi néceſſaire que le menſtruel. Il eſt très-aiſé de le diſtinguer de la dyſſenterie commune ; mais on le confond quelquefois, lorſqu'il eſt léger & jounalier, avec

une ſorte de dyſſenterie ſcorbutique, dans laquelle on ne rend que des glaires plus ou moins teintes : cependant, dans cette derniere, le ſang eſt mêlé avec les excréments, au lieu que, dans le flux hémorroïdal, il coule avant ou après. On le prend encore quelquefois pour le flux hépatique ; mais l'aſpect des matieres plus délayées & détrempées, dans celui-ci, joint aux autres ſignes de cette maladie, peut garantir de l'erreur. On regarde le *flux hémorroïdal* comme *immodéré*, s'il eſt trop abondant, s'il dure trop de temps, ou s'il revient ſouvent. On a rendu quelquefois une ou deux livres de ſang par jour. Sans être ſi abondant, il peut durer vingt ou trente jours : s'il eſt de moins de durée, il peut revenir tous les quinze jours, toutes les ſemaines : il eſt enfin quelquefois continu. Cette perte, dans les femmes, auxquelles elle tient ſouvent lieu de regles, eſt ordinairement plus conſidérable. Le *flux exceſſif* eſt annoncé par la douleur au dos, & principalement à l'os ſacrum, par des tranchées, des vertiges ; par une chaleur interne ; par la fievre, l'engourdiſſement des jambes, &c. Il eſt ſuivi de l'accablement, de la couleur citrine du viſage, de la cachexie, &c. Les mélancoliques & les ſanguins, ceux qui menent une vie molle & ſédentaire, & ceux qui ont le ventre pareſſeux, y ſont les plus expoſés : l'exercice du cheval peut auſſi y donner lieu. Il n'atta-

Maladies de l'anus.

que guere les jeunes gens, s'ils n'ont contracté cette diſpoſition de leurs parents : on l'a vu, dans cette circonſtance, commencer à l'âge de ſept à huit ans, & durer toute la vie.

Maladies de l'anus.

Le *flux hémorroïdal* eſt, de toutes les pertes, celle qu'on ſoutient le mieux, & qui eſt le moins à redouter. Il y en a qui rendent, tous les jours, deux ou trois onces de ſang par les hémorroïdes, & ſoutiennent, ſans incommodité, cette évacuation pendant très-long-temps. On fait mention d'un homme qui, pendant quatre ans, en a perdu tous les jours environ une livre, ſans que ſa ſanté en ait paru dérangée. On a vu des femmes qui ont rendu, en très-peu de temps par la même voie, des vingt à vingt-cinq livres de ſang, ſans qu'il leur ſoit arrivé rien de fâcheux : la ſuppreſſion, au contraire, comme nouss le dirons bientôt, peut attirer les plus grands accidents. Cependant le flux exceſſif, lorſqu'il dure long-temps, peut jetter dans l'épuiſement, la fievre lente, la phthiſie, la cachexie, & l'hydropiſie. Il eſt ſouvent entretenu par l'engorgement des viſceres du bas-ventre, & principalement du foie : c'eſt l'ouverture des cadavres qui nous l'a appris.

On traite le *flux hémorroïdal exceſſif*, à-peu-près comme les autres pertes de ſang. Les *ſaignées* du bras ſont ici les plus convenables. On uſe beaucoup des *rafraîchiſſants* & des *tempérants*, comme des tiſanes

tiſanes nitrées, du petit-lait, des émul-
ſions, des crêmes d'orge ou de riz, du lait, &c. Quelques-uns vantent, pour ces occaſions, l'uſage de la *primprenelle*, mais ne ſeroit-ce pas un reſte du préjugé de nos anciens? On eſtime avec plus de raiſon les *eaux minérales*, tant acidules que ferrugineuſes, les *martiaux*, &c. Il faut donner avec réſerve la teinture des roſes, la tiſane de conſoude, le ſuc d'ortie; & ſur-tout le cachou, le ſang-de-dragon, l'alun, l'eſſence de RABEL, & autres *aſtringents*. La rhubarbe, la caſſe & les tamarins, ſont les *laxatifs* qu'on peut employer avec le plus de sûreté. Les *calmants*, tels que le camphre, la liqueur anodine minérale, & même le ſafran, dont on fait communément un uſage contraire, paroiſſent beaucoup convenir à cet état: on ne redoute pas même le *diacode*, la *teinture anodine*, & les autres *hypnotiques*; mais on ne doit pas ſe familiariſer avec ces remedes, qui peuvent entretenir l'hémorragie. Les *topiques aſtringents* & *ſtyptiques*, tant en injection & fomentation, qu'en cataplaſme, liniment, & ſuppoſitoire, n'y doivent pas être employés légérement, mais ſeulement dans les cas extrêmes, ou lorſqu'on craint la ſyncope. Le ſuc de plantain & de *burſa paſtoris*; la biſtorte, le bol d'Arménie, le ſang-de-dragon, la ſarcocele, &c. ſont ceux dont on s'eſt le plus ſervi. On peut avec moins de danger, tremper les

Maladies de l'anus.

mains dans l'eau chaude, faire des ligatures & des frictions aux extrémités supérieures, &c. Quelques-uns enfin se sont bien trouvés d'appliquer une éponge de vinaigre chaud, ou d'esprit de vin.

Maladies de l'anus.

3°. Si le *flux hémorroïdal, périodique & tempéré*, est, ainsi que nous l'avons dit, salutaire, il est naturel de penser que la *suppression* doit être un état dangereux, & qui peut avoir des suites fâcheuses, à cause de l'engorgement de la veine-porte, & autres vaisseaux, comme les dissections anatomiques le manifestent tous les jours. On trouve en effet des obstructions, des phlogoses, des suppurations, & des épanchements. On a vu l'épiploon épais, replié sur lui-même, dur & calleux, rempli de tubérosités, & adhérent au péritoine. Le foie, l'estomac, & les intestins, ont paru enflammés; le mésentere engorgé, & dans un état de suppuration; le péritoine chargé de grains squirrheux, ainsi que la plevre. On a de plus observé les poumons tuberculeux, suppurés, & collés à la plevre, comme au médiastin; & enfin l'hydropisie, non-seulement du bas-ventre & de la poitrine, mais encore du cerveau, & de la moëlle de l'épine. Les maladies, dont on est alors menacé, sont trop nombreuses pour entreprendre d'en faire l'énumération complete; je me contenterai d'indiquer celles qu'on voit arriver le plus souvent: tels sont le vertige, l'apoplexie & la paralysie; l'asthme

& le catarre ſuffoquant; l'affection hypocondriaque & les anxiétés; la néphréſie & le piſſement de ſang; la cachexie & l'hydropiſie; la goutte, &c. Les fautes dans le régime, la terreur, le froid ſubit, l'uſage des aſtringents, &c. en ſont les cauſes ordinaires; & la ſuppreſſion qui les reconnoît eſt toujours plus à craindre que celle qui vient ſans cauſe manifeſte, ou par la ſeule diſpoſition des humeurs & des organes. Maladies de l'anus.

Ce que nous venons de dire ne regarde que le flux hémorroïdal habituel, qui devient un égout néceſſaire; & ce n'eſt que dans ce cas qu'on doit tâcher de le rappeller, tant par les remedes internes que par les externes. La *ſaignée du pied* eſt très-propre à cet effet. On peut tirer de grands avantages de l'uſage des *tempérants*, des *apéritifs*, des *amers* & des *emménagogues*, parmi leſquels la ſcolopendre & la fumeterre ont été les plus employées. Les *purgatifs ſtimulants*, comme l'aloës, la coloquinte, & autres de cette nature, ſont ici d'un uſage très-familier; mais il y a des circonſtances qui ne permettent pas d'en uſer, & l'on s'en tient alors à des purgatifs moins irritants. Lorſque les remedes internes ne produiſent aucun effet, on a recours aux *ſangſues* & aux *ventouſes*. On frotte encore les hémorroïdes avec un linge rude, ou avec les feuilles de figuier. On uſe enfin des *lavements* & des *ſuppoſitoires* où en-

trent la coloquinte & les autres ſtimulants. Mais la nature fait, le plus ſouvent toute ſeule, ce qu'on n'a pu obtenir de tous les ſecours de la médecine.

Maladies de l'anus.

4°. Les vaiſſeaux hémorroïdaux, tant internes qu'externes, peuvent fournir encore une mucoſité blanchâtre, qui a plus ou moins de conſiſtance & d'âcreté. Cet écoulement ou ce ſuintement porte le nom d'*hémorroïdes blanches* (*mucus vel ſudor hæmorroidalis.*) La matiere, qui vient des vaiſſeaux internes, paroît être plus épaiſſe, apparemment parce qu'elle ſéjourne dans le rectum; celle qui ſuinte des hémorroïdes externes eſt plus délayée, & ſe préſente en maniere de ſueur. L'une & l'autre, par ſon âcreté, excite quelquefois des démangeaiſons très-importunes; le ténеſme, des excoriations, la phlogoſe, & même la fiſtule. Cette maladie très-apparente, quoique ſouvent ignorée, eſt accompagnée ordinairement d'un ſentiment de peſanteur aux lombes, de la foibleſſe des jambes, du froid au pied, des déjections fréquentes, & ſouvent vermineuſes. Les mélancoliques & les cachectiques y ſont aſſez ſujets: la vie ſédentaire & la bonne chere; le vin & les femmes peuvent y donner lieu. Ainſi que le flux hémorroïdal ordinaire, il peut préſerver de bien des maladies qui ne ſe manifeſtent que trop lorſque la guériſon a été précipitée: l'enflure des jambes & l'hydropiſie ſont les plus évidentes; mais

la poitrine & le bas-ventre sont alors menacés des plus grands désordres.

Maladies de l'anus.

On peut guérir cependant des hémorroïdes blanches, sans faire courir beaucoup de risques aux malades, en attaquant sa cause, quelle qu'elle soit. L'expérience a appris que les *laxatifs* & les *purgatifs hydragogues*, y étoient très-convenables; qu'un long usage des *diurétiques*, des *diaphorétiques* & des *dépurants* mettoient à couvert de tous les accidents; qu'on tiroit encore un très-grand avantage des *eaux minérales*, tant froides que chaudes; des *martiaux*, & autres *toniques*. Mais tous ces remedes doivent être employés lentement & par degrés. Il est inutile de dire que le [illegible] doit répondre à ce traitement. Les *lavements* adoucissants & émollients; les *injections* & les *lotions* avec l'eau de guimauve, & autres semblables, sont des accessoires qu'on ne doit pas mépriser. Il y en a enfin qui ont attaqué cette maladie par des *cauteres*; mais, égout par égout, ne vaut-il pas autant se soumettre au premier?

5°. L'*anus* est encore sujet à des *excroissances*, auxquelles on donne les noms arbitraires de *verrues*, de *condylomes*, de *figs* ou de *crêtes*. Ces tubercules, qu'on doit bien distinguer des hémorroïdes flétries, occupent les bords de l'anus, & s'élevent principalement de ses rides. Quoiqu'indolents, ils s'enflamment quelquefois, & deviennent dou-

loureux, ou peuvent encore dégénérer en ulceres cancéreux. On a obſervé, dans pluſieurs cadavres, qu'ils occupoient auſſi l'intérieur du rectum, & qu'ils y étoient quelquefois ſi nombreux, qu'ils formoient un obſtacle à la ſortie des excréments. Les mélancoliques & les ſcorbutiques paroiſſent y être ſujets; mais ils ſont le plus ſouvent un produit de la vérole. Les *crêtes* (nommées par les anciens *mariſcæ*) ſont aſſez communes : *Numeroſæ ſæpiùs anum cynædorum infeſtant, à nefando ſcilicet & præpoſtero concubitu.* Les *rhagades*, dont nous avons déjà parlé, ſe mêlent aſſez avec les excroiſſances, & reconnoiſſent la même cauſe. Les *deſſicatifs* qu'on emploie familiéremeet contre ces tubercules, ſont d'un très-petit ſecours. On croit avoir vu de bons effets d'un *liniment* fait avec le vinaigre & la cendre de ſarment; mais l'expérience nous apprend tous les jours qu'on ne peut guere s'en délivre que par l'*extirpation* ou le *cauſtique*. On attaque ceux qui ſont expoſés à la vue, par la *ligature*, le *biſtouri* ou les *ciſeaux;* & c'eſt le parti que l'on prend communément; car le traitement par les *cathérétiques* eſt toujours plus long & très-douloureux. Il eſt ſuperflu de dire qu'on doit combattre par des remedes internes la maladie qui les a fait naître ou qui les entretient; & c'eſt la ſeule reſſource qu'on ait contre les

Maladies de l'anus.

excroiſſances de l'intérieur du rectum, qu'il ſeroit dangereux de vouloir détruire par les injections & les ſuppoſitoires propres à cet effet, parce que les parties ſaines ſeroient également expoſées à leur action. Mais on eſt arrêté par une plus grande difficulté, tirée du peu de certitude qu'on a de leur exiſtence. Maladies de l'anus.

6°. La *fiſtule à l'anus* eſt la ſuite du phlegmon ordinaire ou des hémorroïdes enflammées: cependant les *abcès* du fondement ne la donnent pas toujours; car, lorſqu'ils ſe manifeſtent dans le commencement, & qu'ils ſont accompagnés de la fievre & de beaucoup de douleur, on les guérit, le plus ſouvent, par le traitement ordinaire; mais, ſi les progrès en ſont lents, & les douleurs ſourdes; ſi le pus enfin y croupit long-temps, on doit s'attendre à la fiſtule: on eſt même dans l'uſage de leur donner ce nom avant qu'ils ſoient ouverts. La fiſtule qui vient du phlegmon eſt plus profonde & plus difficile à traiter que celle qui eſt la ſuite des hémorroïdes, & qui occupe l'entre-deux des tuniques & du boyau.

Les *fiſtules récentes* peuvent ſe guérir tout naturellement, ou par les ſecours les plus ſimples; & l'on ne manque point d'exemples de ces ſortes de guériſons. Mais les *invétérées*, les *profondes*, les *calleuſes* ne cedent qu'à l'*opération chirurgicale*: encore devient-elle inutile, ſi la fiſtule eſt entretenue par la carie:

des vertebres, des lombes & du dos, ainsi que l'ouverture des cadavres l'a manifesté plusieurs fois. Lorsque les abcès & les fistules à l'anus dépendent de la vérole, on peut les terminer par le traitement de cette maladie : si elles résistent quelquefois aux *anti-vénériens*, leur guérison en devient toujours plus aisée. Il en est des *anciennes fistules*, comme des vieux ulceres, qui deviennent des égouts nécessaires, qu'il est très-dangereux de dessécher ; & plusieurs vieillards jouissent, à la faveur de cet écoulement, d'une très-bonne santé. Si l'on en tarit la source, on doit s'attendre aux accidents les plus redoutables, & aux maladies les plus funestes. Je rapporterai, à ce sujet, l'histoire assez singuliere d'un homme de cinquante ans, tout préparé à l'opération, dont la fistule non-seulement se dessécha, mais disparut entiérement, dans l'espace d'environ trois semaines, qu'on le perdit de vue. Il paroissoit, quelque-temps après ce terme, si bien, qu'on étoit présque rassuré contre les accidents : dans cette fausse sécurité, on négligea de l'en garantir, lorsqu'il tomba tout-d'un-coup dans le plus grand accablement, qui, malgré tous les secours, le conduisit bientôt au tombeau. Son cerveau & la moëlle de l'épine furent trouvés inondés.

Maladies de l'anus.

7°. La *chûte du boyau* (*ani procidentia*) est plus ou moins considérable ; il en

sort quelquefois jusqu'à cinq ou six pouces. On prétend en avoir vu près d'une aune. Les enfants y sont les plus sujets. Les différents cours de ventre, & le ténesme; les hémorroïdes; les ascarides, & la constipation; les cris; les efforts violents que l'on fait, sur-tout pour accoucher, ou pour aller à la selle; les maladies de la vessie; l'opération de la taille, &c. y donnent souvent lieu. Tous ces cas présentent peu de difficulté dans le traitement; mais, si elle reconnoît la paralysie, ainsi qu'il arrive à quelques vieillards, & à ceux qui sont épuisés par les longues dyssenteries, sa guérison est des plus difficiles. La partie du rectum déplacée, devient quelquefois squirrheuse; & l'on a alors beaucoup de peine à la faire rentrer. Si elle est exposée longtemps à l'air, elle peut s'enflammer, ou se gangréner; & l'on n'a alors d'autre ressource que celle de l'amputation; opération peu difficile, & qui n'est pas bien dangereuse. Cependant il est ordinairement très-aisé de réduire le boyau; mais on a de la peine à le contenir. On emploie pour y réussir, des *fomentations astringentes*, faites avec le cachou, l'acacia, l'écorce de grenade, la noix de galle, &c. cuits dans le vin, ou dans l'eau alumineuse, dont on imbibe des linges, des sachets, ou des éponges, qu'on retient par un bandage convenable. On ne peut guere compter ici

Maladies de l'anus.

sur les astringents internes, qui d'ailleurs peuvent, en resserrant le ventre, l'exposer à de nouveaux efforts, qui feroient perdre en un moment le fruit de tout ce qu'on a fait. Nous ne dirons rien du traitement des rhagades, parce qu'il ne differe point de celui qu'on applique aux parties génitales.

Maladies de l'anus.

MALADIES DES EXTRÉMITÉS.

Nous ne parlerons pas ici des douleurs qui entraînent la claudication; ni de celles qui participent de la goutte, du rhumatisme, de la vérole, du scorbut, & d'autres maladies dont nous avons traité allieurs; ni du tremblement, des convulsions, & de la paralysie, qui sont les suites des maladies de la tête; ni des luxations, des fractures, & autres maladies des os. Nous renvoyons encore à leurs articles les tumeurs scrophuleuses, les ganglions, l'éléphantiasis, les désordres qui arrivent à l'articulation de la cuisse, familiers aux enfants, &c. Nous comprendrons seulement dans celui-ci la contraction chronique des extrémités; leur atrophie particuliere; leur enflure œdémateuse, indépendante de la leucophlegmatie; les tumeurs blanches des articulations; le panaris; les engelures; ces pustules des jambes, qu'on appelle *roseolæ*

ſaltantes, & les corps ; la ſciatique & la crampe ; les accidents de la ſaignée ; l'entorſe, & la puanteur des pieds.

Maladies des extrémités.

1°. La *contraction chronique des extrémités* (*contractura artuum*) ne dépend point de la convulſion des muſcles, mais de leur deſſéchement qui les raccourcit. Les extenſeurs & les fléchiſſeurs en ſont également affectés ; & les anatomiſtes ſavent pourquoi ces derniers doivent l'emporter. Cette maladie eſt toujours aſſez manifeſte, ſur-tout à la main, dont les doigts reſtent immobiles & crochus : les anatomiſtes en ſavent la raiſon. Les convulſions habituelles, la paralyſie, le rhumatiſme, la goutte, la brûlure, les plaies, les vapeurs minérales & arſenicales, la colique ſpaſmodique, &c. en ſont les cauſes ordinaires. Lorſqu'elle eſt ancienne, il y a peu d'eſpérance de guériſon ; mais on peut y remédier, ſi elle n'eſt pas invétérée. Les *humeſtants*, les *adouciſſants*, les légers *diaphorétiques*, les *dépurants* & les *anti-ſcorbutiques*, après les remedes généraux, ſont ceux qu'on emploie le plus communément : le *lait* ſur-tout, & les *eaux minérales*, paroiſſent avoir plus d'efficacité que les autres.

Les *topiques* doivent faire ici un point eſſentiel du traitement ; on uſe beaucoup des *liniments* faits avec l'huile de vers, de camomille & de laurier ; avec la graiſſe humaine, celle de poule, d'ours, & autres ; avec l'onguent d'althæa, &c. On

Mala-dies des extré-mités.

enveloppe encore de partie de la peau d'un animal nouvellement écorché, ou on la met dans le ventre d'un bœuf qu'on vient de tuer. Les *bains partiaux*, faits avec les herbes émollientes, le bouillon de tripes, le lait & le sang chauds; la *douche* des *eaux* de Plombieres, d'Aix-la-Chapelle, du Mont-d'Or, de Bourbon-Lancy, de Digne, & autres *thermales*; les *bains de vapeur*; les *boues de Saint-Amand*, & autres minérales, tant naturelles qu'artificielles, &c. sont des remedes sur lesquels on peut fonder de grandes espérances; mais il faut, dans l'usage des uns & des autres, avoir l'attention d'étendre insensiblement le membre plié, comme de le tenir chaudement; & cette manœuvre accélere, plus que toute autre chose, la guérison.

2°. L'*atrophie des extrémités* (*aridura artuum*) dépend le plus souvent d'un vice caché, tant dans les nerfs, que dans la moëlle de l'épine, que la seule ouverture des cadavres peut manifester; mais elle peut reconnoître aussi une cause évidente, comme une tumeur qui comprime les nerfs, la luxation qui produit le même effet, &c. Ce desséchement entraîne, dans la plupart, la perte du sentiment, & même du mouvement: il se forme encore quelquefois sur la partie, des phlyctenes, qui la menacent de gangrene. On guérit aisément cette maladie, si elle reconnoît une cause évidente; mais celle qui vient

d'un vice des liqueurs, eſt preſque incurable. Après les remedes généraux, s'ils ſont jugés néceſſaires, & le régime humectant ou adouciſſant, on uſe ordinairement des *tempérants*, des *légers apéritifs* & des *diaphorétiques*, mais le plus ſouvent ſans le moindre ſuccès. On doit plus attendre de la boiſſon des eaux minérales, tant froides que chaudes, dont les circonſtances regient le choix, que de tous les autres remedes internes. On peut tirer quelqu'avantage des *bains de bouillon de tripes*, de *l'eau de guimauve* & autres *émollients*; des *frictions* & *onctions* faites avec l'huile de vers, de petit-chien & de camomille, avec l'onguent roſat, &c. de la *douche des eaux thermales*, &c. Les *ventouſes* ſeches ont réuſſi quelquefois; mais il faut que la cauſe de la maladie ſoit bien légere, pour céder à un pareil remede.

Maladies des extrémités.

3°. L'*enflure œdémateuſe des jambes* n'eſt pas toujours un ſigne de cachexie & d'hydropiſie, puiſque les femmes groſſes, celles dont les menſtrues ſont ſupprimées, quelques aſthmatiques, &c. y ſont ſujets. L'éréſipelle, les ligatures, ou toute autre compreſſion, y donnent auſſi lieu. On ſait encore que c'eſt la ſuite ordinaire des fievres longues, tant continues qu'intermittentes; des grandes pertes de ſang, & de preſque toutes les maladies chroniques; mais elle eſt très-ſouvent un ſigne, ou l'avant-coureur de l'hydropiſie. L'enflure

légere disparoît le matin ; l'ancienne engourdit les jambes, & les prive quelquefois de leur mouvement. Lorsqu'elle est à un certain point, comme on l'observe dans plusieurs hydropiques, il s'y fait des crevasses qui donnent issue à l'eau qui y croupit : cet écoulement a été quelquefois avantageux ; mais il peut être suivi de la *gangrene :* les douleurs vives & profondes menacent encore de ce dernier accident. Lorsque l'enflure vient d'une cause passagere, de l'état de foiblesse, ou d'un simple vice dans les liqueurs, on la guérit avec assez de facilité ; mais, si c'est le produit d'une maladie incurable, on y perd ses soins & ses peines : les *extrémités supérieures* sont exposées à la même enflure ; mais elle y est bien plus rare.

Maladies des extrémités.

Le *traitement interne* de la cachexie & de l'hydropisie, convient à la maladie dont nous parlons, qui de plus est susceptible de beaucoup de remedes externes : telles sont les *fomentations* avec la décoction d'eupatorium & de tanésie ; les fleurs de sureau, & des baies de genievre ; avec *l'eau de chaux*, la *lessive de cendre de sarment*, *l'eau des fourgerons*, *l'alumineuse*, &c. la *vapeur* de l'esprit-de-vin allumé ; le *cataplasme* fait avec la fiente de pigeon, le sel & le vinaigre, celui qu'on prépare avec les feuilles pilées d'iéble, & l'esprit-de-vin. On plonge la partie dans la *cendre chaude* : le *sable* & le *son* peuvent servir au même usage ; on la frotte encore

avec des *linges chauds*, jusqu'à ce qu'elle devienne rouge & brûlante. Mais cette manœuvre n'est pas sans inconvénient; elle peut attirer une fluxion érésipellateuse. Nous avons dit ailleurs, que plusieurs s'étoient bien trouvés de porter des bas de peau de chien : quelques-uns appliquent enfin un *bandage* sur la partie désenflée le matin, pour prévenir un nouvel engorgement ; cette opération peut être utile, lorsque le mal est léger. Cependant il est bon d'avertir que tous les fortifiants, & répercussifs qu'on emploie trop familiérement dans ces occasions, peuvent avoir de mauvaises suites, lorsque les cavités sont menacées d'épanchement ; & l'on a vu souvent l'engorgement des bourses & de la verge, l'ascite & l'hydropisie de la poitrine, succéder à l'œdeme des jambes, qu'on avoit dissipé par cette méthode. Les *scarifications*, dans les cas extrêmes, ont quelquefois réussi ; mais elles ont été souvent suivies de la gangrene. L'*enflure* enfin des *jambes*, qui succede à la *fievre quarte*, ne se dissipe guere que par le retour de la fievre, qu'on rappelle par les purgatifs, ou par tout autre moyen. Il est inutile de dire que, lorsque les évacuations supprimées donnent lieu à l'œdeme des extrémités, il faut les rétablir, ou y suppléer.

Maladies des extrémités.

4°. Rien n'est moins éclairci que le caractere des *tumeurs blanches* qui attaquent les *articulations*, & principalement le

coude & le *genou :* elles dépendent quelquefois des écrouelles ; mais elles peuvent reconnoître pluſieurs autres cauſes, comme un coup, une chûte, ou tout autre accident. Lorſqu'elles groſſiſſent à un certain point, tout ce qui eſt au-deſſous de la tumeur, tombe dans l'atrophie : les douleurs, dont elles ſont très-ſuſceptibles, peuvent encore jetter les malades dans la fievre lente, & le maraſme univerſel. Ces tumeurs ſont cependant, dans la plupart, molles, ſans douleur ni chaleur, & avec peu d'altération à la peau : elles paroiſſent quelquefois œdémateuſes, & le ſont en effet, lorſqu'elles embraſſent toute l'articulation. Quelques-uns les ont regardées comme une ſorte d'hydropiſie ; mais ce caractere ne convient pas à toutes, ſur-tout lorſqu'elles n'occupent qu'une partie de l'articulation. L'examen des cadavres découvre une matiere gélatineuſe, produite par la ſynovie, engagée dans le tiſſu des parties, ou ramaſſée, tantôt dans les capſules ligamenteuſes, tantôt hors de ces cavités, des excroiſſances fongueuſes, des concrétions glanduleuſes, des matieres plâtreuſes ; des vaiſſeaux lymphatiques très-apparents, avec des hydatides, &c. d'où on peut conjecturer que cette enflure tient plus du ſquirrhe que de l'œdeme.

Maladies des extrémités.

Il eſt preſque impoſſible de réſoudre ces ſortes de tumeurs, ſur-tout s'il y a quelque ſtagnation dans les ligaments

capſulaires ; ce qui eſt aſſez ordinaire. Elles dégénerent ſouvent en *abcès* & en *ulceres fiſtuleux*, toujours accompagnés de *carie* & de la *pourriture des ligaments* : il en découle une liqueur limpide, qui eſt vraiſemblablement la *ſynovie* des articulations ; & il eſt alors bien difficile d'empêcher qu'elles ne perdent leur flexibilité. Cette maladie, contre laquelle la médecine & la chirurgie ont tant de fois échoué, peut cependant céder aux remedes, tant internes qu'externes, lorſqu'on l'attaque dans ſes commencements, c'eſt-à-dire, lorſqu'elle n'eſt qu'une ſimple flûxion ; mais ſi, dans ſes progrès, elle affecte les os & les ligaments, il eſt bien rare qu'on retire quelque fruit des peines qu'on y prend.

Maladies des extrémités.

Le *traitement interne* de cette maladie ne peut être que très-long & très-varié ; il roule principalement ſur les *purgatifs*, les *apéritifs*, les *inciſifs*, les dépurants & les *ſudoriſiques*. Mais tous ces remedes agiſſent ſi lentement, qu'on s'en dégoûte le plus ſouvent, avant d'avoir pu bien juger de leur effet. Il n'eſt pas douteux qu'il ne faille les ſeconder par les *topiques*, qui doivent même avoir ici plus d'efficacité ; on les tire de la claſſe des *fortifiants* & des *réſolutifs* : telles ſont toutes les fomentations aromatiques & ſpiritueuſes, où l'on fait entrer l'alun & le vitriol. L'eſprit-de-vin tartariſé a paru très-propre à cet effet : le vinaigre, le bol, la myrrhe &

le maſtic, ſont encore des fortifiants qui ne doivent pas être mépriſés. On peut tirer quelqu'avantage, pendant les premiers temps, de la *ligature* & de la *compreſſion*, comme auſſi des *frictions* avec les linges chauds; du *parfum* de karabé & de l'encens; de la *douche* des eaux thermales, & même de l'eau commune. On a vu de très-bons effets de celle que l'on prend à la *chûte de l'eau d'un moulin*, ou de toute autre *ſource abondante*. On ſait que ce remede, tout ſimple qu'il eſt, a encore réuſſi ſur les membres perclus de goutte. Quelques-uns ont tenté de faire ſur la partie des *frictions mercurielles*; mais ce remede ne peut guere convenir que dans quelques circonſtances.

Maladies des extrémités.

Si enfin tous ces ſecours ſont inutiles, comme il n'arrive que trop ſouvent, il faut ouvrir la tumeur par l'*inciſion* ou le *cauſtique*, en ménageant les ligaments & les tendons. On traite enſuite cette *plaie*, ſelon la méthode ordinaire, c'eſt-à-dire, par les *digeſtifs*, les *déterſifs* & les *cathérétiques* : le baſilicum & l'onguent ægyptiac y ont été les plus employés. Il ſort, comme nous l'avons dit, de cette plaie une ſynovie qui en rend la guériſon très-difficile : c'eſt pour cette raiſon qu'il ne faut pas ſe preſſer de la fermer, ſi l'on ne veut expoſer le malade à un retour plus fâcheux que la premiere attaque. Les praticiens n'ignorent pas que ce cas eſt

très-commun. Nous devons encore faire mention ici de la *tumeur flatueuſe des articulations*, qui attaque principalement les genoux, & dont RIVIERE & ZACUTUS ont parlé. Cette tumeur, qui ne reſſemble pas mal à la précédente, eſt molle, avec quelque fluctuation, ne changeant pas la couleur de la peau: on y remarque quelquefois une ſorte de battement, ce qui fait ſoupçonner un dépôt humoral; mais l'ouverture en manifeſte le caractere & indique, en même-temps, la maniere de la traiter.

Maladies des extrémités.

5°. Le *panaris*, ou *mal d'aventure*, (*paronychia*) fait une maladie inflammatoire, tantôt légere, tantôt grave, ſelon qu'il a plus ou moins de profondeur. On ſait aſſez qu'il n'occupe que l'exrrémité des doigts, & qu'il parcourt quelquefois tous ceux de la main: il eſt très-rare qu'il attaque les orteils. Il eſt aiſé de juger que le panaris ne reſſemble en aucune maniere aux autres tumeurs inflammatoires, communément ſcrophuleuſes, ſituées ſur les autres parties des doigts, tant de la main que du pied. L'enflure, qu'occaſionne le *panaris*, ſe communique quelquefois à tout le bras, ainſi que les douleurs, qui ſont des plus aiguës. Le *ſuperficiel*, qui n'attaque que les téguments, ſe guérit avec aſſez de facilité; mais il n'en eſt pas de même du *profond*, qui pénetre juſqu'aux tendons, aux ligaments, au périoſte & à l'os: celui-ci eſt accompagé d'une grande cha-

leur, de pulsation, & d'une douleur rongeante des plus vives; il excite de plus la fievre, des défaillances, des convulsions & le délire. Ils se terminent l'un & l'autre par la *suppuration*; mais le dernier est souvent suivi de la *carie* & de la *gangrene*: on en augure mal, lorsque l'enflure ne répond pas à la violence des douleurs. La piquure, les contusions, l'immersion de la main dans l'eau froide, &c. y donnent souvent lieu: il peut dépendre encore de la chaleur du sang, ou de toute autre cause interne.

Maladies des extrémités.

Tout le monde sait qu'on doit favoriser la suppuration du *panaris superficiel*, en y appliquant le *mica panis*, ou une *figue grasse*, trempée, si l'on veut, dans le lait de femme; que, la peau ayant blanchi, on en fait *l'ouverture*, & qu'on traite ensuite la plaie avec *l'onguent basilic*, ou avec celui de la *Mere*. Mais le *profond*, qu'on reconnoît aux signes que nous avons rapportés, mérite la plus grande attention, & le soin des gens les plus sages & les plus instruits. On ne peut se dispenser, dans ce cas, de faire une, ou plusieurs *saignées*: on donne intérieurement beaucoup de *rafraîchissants* & d'*adoucissants*; on est même souvent contraint d'user des *narcotiques*. On tâche d'accélérer la suppuration par l'application du *mica panis*, de *l'emplâtre diachylum gommé*, & autres de cette nature. On ne doit pas tarder d'en faire l'*ouverture* pour prévenir, autant

qu'on le peut, le désordre que le pus ne manque pas de causer: il faut même pousser l'incision jusqu'à l'os, lorsqu'on craint que le mal n'y ait pénétré. On est quelquefois obligé d'emporter la phalange, & même le doigt, pour sauver le bras ou la vie du malade. On traite *l'ulcere* avec *le baume d'Arcæus*, *l'onguent de styrax*, la *teinture de myrrhe* ou *d'aloës*, &c. On use encore de l'huile de gayac, de l'alun brûlé, de la poudre d'euphorbe & autres *dessicatifs* & *cathérétiques*, selon les circonstances & les vues qu'on peut avoir.

Maladies des extrémités.

La plupart de ceux qui ont éprouvé plusieurs fois cette maladie, ont appris à en arrêter les progrès en plongeant à différentes reprises le doigt dans l'eau bouillante: on juge bien qu'on ne l'y laisse pas long-temps, & que ce remede ne peut avoir lieu que dans les premiers moments de l'attaque. La lessive de cendre de sarment bien chaude, dans laquelle on tient le doigt pendant plusieurs heures, passe aussi pour un très-bon *préservatif*: on fait encore le même usage de l'esprit-de-vin, de la décoction de la germandrée dans le lait, &c. mais tous ces remedes qui paroissent agir en résolutifs, ne sauroient convenir, lorsque la suppuration commence à s'établir. Le *panaris des orteils* peut être traité de la même maniere; mais il est bien difficile d'éviter l'amputation du doigt.

Mala-dies des extré-mités.

6°. Les *angelure* (*pernionès*), ſi familieres aux enfants & aux jeunes gens, attaquent non-ſeulement les mains & les pieds, mais encore le nez, les oreilles, &c. L'enflure bleuâtre & la démangeaiſon les caractériſent aſſez. Il ne s'y forme jamais d'abcès, mais très-ſouvent des *gerçures*, & mêmes des *ulceres* plus ou moins profonds. Leurs bords livides, la ſanie puante, qui en découle, & les phlyctenes y annoncent la *gangrene* & la *carie*. Les engelures réſiſtent, pendant l'hiver, à preſque tous les remedes, & ne guériſſent que par le retour du beau temps. On peut les *prévenir*, en plongeant ſouvent la partie dans le *ſang de bœuf* tout chaud. Les lotions fréquentes avec les *eaux thermales ſoufrées*, peuvent auſſi en préſerver. On frotte encore la partie avec la *neige*, ou avec de l'eau à la glace, lorſqu'elle a été expoſée au grand froid, qui eſt, comme on le ſait, la cauſe ordinaire des engelures.

Lorſqu'elles ſont formées, on n'a guere que des palliatifs à leur oppoſer. On les tire des *émollients*, des *adouciſſants* & des *réſolutifs* : tels ſont l'huile d'olives, & celle d'amandes douces ; la moëlle de cerf, & le blanc de baleine : toutes les pommades & cérats adouciſſants, le *parfum* avec la ſemence de juſquiame, les lotions faites avec l'urine, le vin chaud, & l'eau-de-vie ; avec l'eſprit de ſel, l'eau alumineuſe ; avec l'eſprit-de-vin, où l'on a diſſous du

camphre & de la thériaque; avec les décoctions aromatiques, celle de pariétaire, &c. On fait encore des *onctions* avec l'huile de pétrole, celle de térébenthine : on applique l'emplâtre de savon, &c. On traite enfin l'ulcere & la gangrene avec les remedes appropriés. Nous ne parlons pas de plusieurs vices des humeurs, qui peuvent influer sur cette maladie, & l'entretenir. Maladies des extrémités.

7°. Il vient quelquefois aux extrémités, mais le plus communément aux jambes, des tubercules enflammés, de la grosseur d'une petite feve, assez semblables aux pustules véroliques, ou à celle que nous avons nommées *épynictides*. AURELIUS SEVERINUS leur a donné le nom de *roselæ saltantes*, à cause de leur cercle rouge & des douleurs prurigineuses, qui ne permettent pas aux malades de tenir leurs jambes en repos. Ces tubercules qui n'attaquent guere que les jeunes gens de l'un & de l'autre sexe, se terminent quelquefois par la résolution; mais il s'y forme le plus souvent un petit ulcere, dont on n'a rien à craindre. Elles se dissipent communément d'elles-mêmes, ou ne demandent que les topiques les plus ordinaires. On peut s'opposer à leur fréquent retour par le régime & les remedes généraux, par les dépurants & autres appropriés aux maladies de la peau.

8°. Tout le monde sait que les *cors* (*clavi pedum*) qui tiennent ordinairement

au périoſte, viennent d'une preſſion réitérée, & qu'il n'y a pas de meilleurs moyens d'éviter les douleurs qu'ils cauſent que de les en garantir, ſoit en uſant d'une chauſſure plus large, ſoit en les enveloppant, ſoit en les coupant ou en les arrachant. La plupart des emplâtres qu'on y applique ne me paroiſſent pas avoir plus de vertu que la ſimple cire jaune, ou toute autre matiere molle, qui peut recevoir leur empreinte, & les garantir par-là de toute preſſion. Les *émollients* ſont plus propres à calmer les douleurs & à faciliter leur extraction. C'eſt dans cette vue qu'on trempe le pied dans l'eau chaude, qu'on applique des cataplaſmes & des emplâtres émollients, un morceau de bœuf cru, les feuilles de joubarbe, d'orpin, &c. On peut alors détacher le *durillon* avec aſſez de facilité ou retrancher tout ce qui eſt au-deſſus du niveau de la peau. J'ai vu des gens qui prétendoient en avoir été délivrés entiérement par la leſſive ordinaire chaude, dans laquelle ils avoient plongé le pied pendant pluſieurs heures, & différentes fois. D'autres attribuent la même propriété à l'ail, à l'emplâtre de gomme ammoniac, à celui de VIGO, &c. L'écorce de l'acajou paſſe encore pour un bon remede; mais il peut produire auſſi des effets pernicieux, en y excitant l'inflammation & la ſuppuration, ainſi que je l'ai obſervé plus d'une fois. Si l'on peut enfin attendre

Maladies des extrémités.

attendre quelque chose de toutes ces applications, ce n'est qu'après avoir auparavant bien ramolli les cors par le bain ou par les autres moyens proposés, & les avoir ébarbés avec un instrument propre à cet usager

Maladies des extrémités.

9°. La *sciatique* (*ischias*) a beaucoup d'affinité avec le rhumatisme & la goutte. Les douleurs, qui la caractérisent, sont ordinairement précédées d'engourdissement ou de fourmillement : elles commencent, dans la plupart, par les lombes, de même que dans la maladie nommée *lumbago*, dont nous parlerons ailleurs, & s'étendent sur la partie externe de la cuisse, & quelquefois sur la jambe jusqu'au pied. Il n'est pas difficile de juger, après cet exposé, que le *fascia lata* en est le siége. Cette maladie, quelque violente qu'elle soit, est rarement accompagnée de la fievre, & est peu à craindre ; cependant l'invétérée affoiblit, exténue, & racourcit quelquefois la jambe ; ou il se forme à la cuisse une tumeur inflammatoire qui suppure, & dissipe souvent la maladie, pourvu cependant que les os ne soient pas attaqués. Les gens qui ont les passions vives ; les plus susceptibles d'amour ; ceux dont le flux hémorroïdal a été arrêté ; les mélancoliques, les scorbutiques, les goutteux, les calculeux, &c. y sont les plus exposés.

Le *traitement* de la sciatique doit être tiré de celui qui convient à la goutte & au

Mala-dies des extré-mités.

rhumatiſme, dont cette maladie, comme nous l'avons dit, participe. La *ſaignée* du pied y eſt quelquefois utile, ainſi que l'application des *ſang-ſues* à l'anus. On fait beaucoup d'uſage des *délayants*, des *tempérants* & des *adouciſſants*. Les *diaphorétiques* peuvent être dangereux; mais ils augmentent quelquefois le mal. Les *laxatifs* & les *lavements* y ſont très-convenables. Les calmants *hypnotiques* doivent être donnés avec réſerve, parce qu'ils rendent ſouvent la maladie plus rebelle. On a vu de très-bons effets des pilules de *ſavon*, de celle de STARKEI, de la fleur de ſoufre dans le lait, de l'eſprit de térébenthine avec le miel, &c. Il eſt important de garantir la partie du froid, & de l'inaction. On la frotte avec de la flanelle chaude, avec des *liniments*, tant *relâchants*, que *réſolutifs* & *calmants*: on y applique des *cataplaſmes* faits avec la racine de bryone, & l'huile de lin: on l'expoſe au *bain de vapeur*, aux *parfums* réſolutifs, à la *douche* des eaux thermales, &c. Les *véſicatoires* enfin, & les *ventouſes*, au nombre de ſept ou huit ſur la même ligne, ou un ſeton, ont produit de bons effets, ſans parler du *cautere actuel*, dont les anciens faiſoient, à cette occaſion, un grand uſage, & dont BOERHAAVE, & preſque tous les modernes font le plus grand éloge, & dont perſonne ne ſe ſert.

10°. La *crampe*, qui mérite à peine de

trouver ici de la place, eſt une maladie paſſagere, dont la nature n'eſt guere bien connue. Tout le monde a éprouvé que la douleur qu'elle excite eſt quelquefois inſupportable. Elle paroît venir, tantôt du ſpaſme, & tantôt d'engourdiſſement. Elle prend ſouvent dans le lit, &, plus communément, lorſqu'on a été longtemps dans une ſituation gênante. Le premier cas ſemble être ſpaſmodique : le ſecond ne paroît dépendre que de la ſeule compreſſion des nerfs, puiſque la jambe eſt alors engourdie, & comme ſans ſentiment, quoiqu'on y reſſente des douleurs internes. On remédie à la premiere par le ſimple frottement, ou en faiſant quelquet pas dans la chambre : on diſſipe la ſeconde en changeant de ſituation. Il ne faut pas confondre avec la crampe, cette douleur qu'on reſſent quelquefois aux jambes, en les étendant dans le lit : cet accident, qui eſt quelquefois très-vif, paroît dépendre d'une ſorte d'*entorſe*, ou d'un léger déplacement des muſcles & des tendons, auquel on remédie en faiſant couler doucement la main ſur le muſcle, ou en contractant ſon antagoniſte.

Maladies des extrémités.

11°. Les *accidents de la ſaignée* les plus fréquents ſont le *trombus*, qui n'eſt autre choſe qu'une tumeur formée par le ſang extravaſé ; *l'échymoſe*, la *piquure de l'artere*, de *l'aponévroſe*, du *tendon* & du *nerf*. Le *trombus* & *l'échymoſe*, produits l'un & l'autre par le ſang épanché dans

Maladies des extrémités.

le tissu cellulaire, ne sont pas sans danger; parce qu'il arrive quelquefois qu'ils se changent en inflammation, & que cette phlogose peut être suivie d'un abcès, & même de la gangrene. Il paroît encore quelquefois, après la saignée, des *tumeurs lymphatiques*, dont on n'a rien à craindre. Elles disparoissent d'elles-mêmes ou par l'application de *l'eau vulnéraire*, de celle de la *reine d'Hongrie*, &c. On dissipe le *trombus* & *l'échymose* avec les mêmes résolutifs, ou avec la simple *eau-de-vie*, dont on imbibe des compresses. Quelques grains de *sel*, enfermés dans un linge mouillé, sont encore très-propres à produire cet effet. Lorsqu'il y a quelque marque de suppuration, on y applique *l'emplâtre diachylum*, *l'onguent de la Mere*, &c. Si la partie devient livide, il faut la *scarifier*, & user ensuite des *digestifs* & *anti-putrides*, tant en cataplasmes qu'en fomentations.

Le sang, qui sort par bonds & avec impétuosité, fait assez connoître qu'on a *ouvert l'artere*; mais il n'en est pas de même de la simple *piquure*, qui ne se manifeste que quelque temps après, & communément par *l'anévrisme*, dont nous avons parlé ailleurs. On peut le prévenir, en usant d'une forte *compression*: le papier mâché, soutenu par un bon bandage, est très-propre à cet effet; le bras cependant ne doit pas être trop serré, dans la crainte de la gangrene. Si l'artere

eſt ouverte, il faut, avant d'uſer de la compreſſion, laiſſer couler le ſang juſqu'à défaillance, lorſque les circonſtances de la maladie antérieure le permettent, & qu'il ſort avec liberté. Si, au contraire, il s'extravaſe, & forme une tumeur aux environs de la plaie, on doit l'arrêter ſur le champ, & ouvrir la veine de l'autre bras. Tels ſont les accidents qui arrivent par la ſaignée, relativement au ſang & à ſes vaiſſeaux: les autres regardent les tendons & les nerfs placés près du vaiſſeau qu'on doit ouvrir.

Maladies des extrémités.

La *piquure de l'aponévroſe* & du *tendon* eſt un accident très-redoutable. Le chirurgien peut en être averti par la réſiſtance qu'éprouve la lancette, & par l'extrême douleur dont le malade ſe plaint. Cependant ceux auxquels ce malheur eſt arrivé ne ſentent ſouvent la douleur que quelques heures après la ſaignée: ils la rapportent quelquefois à l'aiſſelle, mais le plus ſouvent à tout le bras. Il ſe forme bientôt, aux environs de la plaie, *un dépôt inflammatoire* très-douloureux, qui excite les friſſons & la fievre, & donne quelquefois lieu à des convulſions. Il ſe termine par un *abcès* accompagné de *pourriture*, & menacé de *gangrene*, ne contenant guere que de la ſanie.

Les *ſaignées* nombreuſes ſont ici néceſſaires; de même que les *délayants*, les *adouciſſants* & les *calmants*. Mais l'admi-

Mala-dies des extré-mités.

niſtration des remedes externes doit faire le principal point de ce traitement. L'*oxycrat*, le *blanc d'œuf*, le *bol d'arménie*, &c. ſont les topiques les plus propres à prévenir la fluxion. On uſe, lorſqu'elle eſt déclarée, des *cataplaſmes* & *fomentations émollientes*, *anodines* & *réſolutives*. On favoriſe la ſuppuration avec le *mica panis*, le *cataplaſme de bulbe de lys*, ou autres, & l'on ouvre promptement l'abcès. On fait couler, tant dans la premiere que dans la ſeconde plaie, du *baume du Pérou*, de la *térébenthine*, de *l'eſprit-de-vin*, de *l'eau de la Reine de Hongrie*, du *baume de* FIORAVENTI, &c. On uſe enfin, ſelon les circonſtances, de l'*onguent de la Mere*, de celui de *céruſe*, de *pompholyx*, &c.

La *piquure du nerf cutané*, qai eſt ſeul expoſé au tranchant de la lancette, eſt beaucoup moins à craindre. Ce filet nerveux, qu'on ne ſauroit, ſi je me trompe, découvrir au tact, n'a pas de place fixe autour du vaiſſeau ; de ſorte que c'eſt par pur haſard qu'on le touche ou qu'on l'évite. On connoît qu'il eſt bleſſé, à la douleur & à l'engourdiſſement qu'on reſſent tout le long de l'avant-bras juſqu'aux deux derniers doigts de la main. Il n'arrive que quelque léger engourdiſſement lorſqu'on le coupe en travers, ou entiérement. Mais il n'en eſt pas de même lorſqu'il n'eſt qu'entamé : il ſurvient alors des douleurs, quelquefois ſi vives, qu'elles font enfler tout le bras, & excitent la

fievre, ainſi que pluſieurs autres ſymptomes graves, que la ſection du nerf appaiſe preſque ſur le champ. Mais tous les chirurgiens ne ſont pas capables de cette opération. On remédie cependant à la douleur & à l'engourdiſſement, lorſqu'on en connoît la cauſe, en frottant la partie avec *l'huile d'amandes douces* ou celle de *1ers*; avec *l'eau-de-vie*, le *baume de* FIORAVENTI, celui du *Commandeur*, & autres *ſpiritueux*. Maladies des extrémités.

12°. L'*entorſe* (*pedis diſtorſio*) eſt un accident qu'il faut rapporter à un tiraillement douloureux; & quelquefois à un déchirement des parties membraneuſes, ligamenteuſes, aponévrotiques & tendineuſes du pied; à l'écartement ou déplacement des tendons, &c. Les os en ſont quelquefois démis, & rétablis dans leur ſituation, par l'effort des ligaments: il peut en réſulter auſſi une véritable *luxation*. Nous en parlerons dans l'article ſuivant. Mais nous devons faire mention dans celui-ci de celle de *l'os ſéſamoide* du gros orteil, qui peut donner lieu aux plus terribles accidents, qu'on ne fait guere ceſſer que par l'amputation de la partie. L'*entorſe* eſt bientôt ſuivie d'une fluxion inflammatoire, qui occupe les environs du tarſe; & cet engorgement empêche le plus ſouvent de découvrir où eſt le vice. Il s'y forme quelquefois un *abcès* qui dégénere en *ulcere* très-rebelle, par la ſynovie qui en découle & l'entretient. Il

donne ſouvent lieu, cet ulcere, à la pourriture des ligaments, à la carie & à l'ankyloſe : ſa durée enfin peut jetter dans la fievre lente & le maraſme. L'articulation du pied eſt le ſiége ordinaire des entorſes; mais le poignet & le coude n'en ſont pas exempts. Cet accident arrive non-ſeulement par les chûtes & les coups, mais encore par la mauvaiſe poſition du pied, en ſautant, en danſant, & même en marchant.

Maladies des extrémités.

On peut éviter la fluxion, comme l'expérience l'apprend tous les jours, en plongeant la partie dans *l'eau froide*; mais cette immerſion doit être prompte, & avant que l'enflure ſoit ſurvenue. Lorſqu'on ne la juge plus convenable, on applique ſur la partie du vin rouge ordinaire, de l'eau chargée de ſel marin, des *roſes rouges*, cuites dans le vin; *l'eau-de-vie* avec le baume du Pérou; *l'eſprit-de-vin camphré*, & autres *réſolutifs*, ſans parler des *émollients*, des *digeſtifs*, des *anodins*, & autres *topiques*, que les circonſtances peuvent demander. Il n'eſt pas toujours aiſé de dégorger cette partie, & il reſte ſouvent un *gonflement* des plus rebelles. On tâche de le diſſiper par la *douche* des eaux thermales, comme de Plombieres, de Vichy, de Bourbon, de Bareges, &c. ou en mettant la partie, le plus de temps & le plus ſouvent qu'on le peut, dans le ventre d'un bœuf nouvellement tué. Nous n'avons pas parlé de la

ſaignée, parce qu'il eſt aſſez rare qu'on ait beſoin d'y avoir recours; ni des *laxatifs*, des *tempérants* & autres *remedes internes*, que bien des circonſtances peuvent cependant rendre néceſſaires.

Maladies des extrémités.

13°. La *ſueur des pieds*, que ſa puanteur rend très-déſagréable, eſt une légere incommodité, dont il eſt pourtant dangereux de vouloir ſe délivrer, & à laquelle on ne doit remédier que par beaucoup de propreté. Ceux qui ſont aſſez imprudents pour ſuivre le conſeil des ignorants ou des charlatans, & qui baignent leurs pieds dans des décoctions aſtringentes & alumineuſes, ou qui les ſaupoudrent avec des matieres abſorbantes & ſtyptiques, peuvent à la vérité deſſécher ces parties; mais ils expoſent les autres à des maladies plus redoutables, comme aux vertiges, à la ſuffocation, à la toux, à la cardialgie, & à différents engorgements, qui ſe manifeſtent par des douleurs tant internes qu'externes, &c. Il y a peu de praticiens qui n'aient rencontré quelquefois ces cas, & qui ne ſachent la maniere d'y remédier; ſoit en rappellant la ſueur par le *bain chaud*, par la *vapeur*, ou la *fumigation*; ſoit en y ſuppléant par des *ſinapiſmes*, des *véſicatoires*, &c. ſans parler de la *ſaignée*, des *purgatifs*, & autres *évacuants* qui peuvent remplir les mêmes vues.

LA GOUTTE.

TOUT le monde connoît la *goutte* (*arthritis*) aux pieds & aux mains, lorſque l'enflure & la douleur la décelent. Mais, dans les légeres attaques, elle eſt ſouvent très-équivoque; & il n'y a guere que ceux qui l'ont déjà éprouvée pluſieurs fois, qui ne s'y trompent pas: elle eſt encore plus cachée, lorſqu'elle ſe jette ſur les autres parties, principalement ſur les viſceres, où elle prend les apparences d'une autre maladie que l'on traite même très-ſouvent, ſans avoir le moindre ſoupçon de ſon caractere. La goutte n'épargne ni les enfants ni les femmes; mais les uns & les autres l'ont aſſez rarement. Les filles aux pâles couleurs en reſſentent quelquefois les atteintes, de même que les femmes hyſtériques, & celles qui ſont dans la ſuppreſſion de leurs regles. Les hypocondres, & ceux dont les hémorroïdes, qui couloient habituellement, ſont deſſéchées, y ſont les plus ſujets, ſans parler de ceux qui ont un vice héréditaire. Cependant *l'oiſiveté*, la *crapule*, le *vin*, & les *femmes*, en ſont les cauſes les plus ordinaires. On ſait que ces excès diſpoſent au calcul, & que ces deux maladies ſemblent reconnoître la même origine, puiſqu'à tous les âges,

elles attaquent alternativement le même sujet, & qu'elles se rencontrent même communément ensemble dans les vieillards. Le *rhumatisme* & la *sciatique* ont encore beaucoup d'affinité avec la *goutte*; & ces trois maladies semblent souvent tenir à l'affection scorbutique; ou, pour mieux dire, les douleurs scorbutiques se présentent quelquefois sous leurs apparences. La goutte.

Personne n'ignore que la *goutte* se jette communément sur les pieds, les genoux, les mains & les coudes, & qu'elle a son siége dans les ligaments de ces articulations, ou sur la gaîne de leurs tendons. Elle vient par *paroxysme*, & l'on a communément la fievre les premiers jours de l'attaque: la tumeur qui se joint ordinairement à la douleur, est tantôt rouge, ou légérement enflammée, & tantôt œdémateuse ou boursoufflée. Cette différence a donné lieu à la distinction de la goutte en *chaude* & en *froide*. La douleur varie infiniment. Dans quelques-uns, elle est sourde, & dans d'autres si aiguë, qu'ils ne peuvent supporter le poids des couvertures les plus légeres: elle s'appaise ordinairement le matin. On a même quelquefois de vraies intermissions, pendant le jour: le mouvement peut la renouveller; elle change quelquefois de place, en passant d'un pied à l'autre, à la main, &c. La démangeaison succede communément aux douleurs, & termine le paroxysme.

La goutte.

Les *accès de la goutte aux pieds* ſont d'environ quatorze jours, lorſque le malade eſt jeune & d'une bonne conſtitution: ils ſont de pluſieurs mois, dans les perſonnes débiles, & les vieillards. Leur durée, dans quelques ſujets, eſt aſſez conſtante; mais une infinité d'accidents peuvent la faire varier. Il n'y a pas plus de regle pour leur retour; mais il eſt communément fixé à un certain temps de l'année, au printemps ou à l'automne, ſi la colere, ou quelque autre faute dans le régime ne l'accélerent. Lorſque la *goutte* eſt *invétérée*, les douleurs deviennent continues, ou ne donnent que de courtes treves: les chaleurs de l'été en procurent quelquefois de deux ou trois mois. La goutte, en vieilliſſant, perd de ſa force; mais elle prive quelquefois les doigts de leur mouvement, & les tord de différentes manieres par des tumeurs que la matiere crétacée, qui y eſt dépoſée, y entretient. Il arrive même quelquefois que ces tumeurs s'ouvrent, & donnent iſſue à ces concrétions. Lorſque la goutte attaque, pour la premiere fois, les vieillards, elle n'eſt jamais bien violente, & ſes périodes ſont fort irrégulieres. Elle paroît, dans les autres âges, s'aſſocier ſouvent au rhumatiſme; les douleurs alors ne ſont pas bornées aux articulations; mais la goutte eſt rarement la maladie dominante. On ſait enfin, par l'expérience de tous les jours, que les douleurs

très-vives annoncent un accès court : il eſt fâcheux que ce mal ne puiſſe être dompté que par un remede auſſi cuiſant. La goutte.

Les goutteux ſont ſujets aux rapports, aux flatuoſités, à la conſtipation, aux hémorroïdes, aux urines ardentes, &c. Ils ſont encore expoſés aux plus grands accidents par le *déplacement de la matiere arthritique*, qui, abandonnant les articulations, menace toutes les autres parties. Si elle ſe porte à la *tête*, elle peut y exciter des céphalalgies, le délire, le vertige, la léthargie, l'apoplexie, la paralyſie, des tremblements, ſans parler de l'ophthalmie, de la douleur des oreilles, de celle des dents, &c. Si elle ſe jette ſur la poitrine ou ſes environs, elle produit l'angine, des catarres, des engorgements inflammatoires, l'hémoptyſie, la phthiſie, l'aſthme, des anxiétés, la ſyncope, &c. Si elle ſe fixe au *bas-ventre*, on en eſt averti par la cardialgie, l'ardeur & la douleur la plus aiguë à l'eſtomac, la colique, la néphrétique, l'iſchurie, &c. On a encore, dans ces circonſtances, le dégoût, des nauſées, le vomiſſement, la diarrhée, & même la dyſſenterie. Les urines quelquefois très-rouges, dépoſent ſouvent un ſédiment fort épais, & comme plâtreux. Les vieux goutteux éprouvent un reſſerrement aux hypocondres, aux hanches, & ſouvent des douleurs d'entrailles habituelles, ſans parler de la cardialgie qui prévient quelquefois le paroxyſme. Il

n'eſt pas difficile de diſtinguer tous ces produits de la goutte, lorſqu'ils ſuivent de près la ceſſation ſubite des douleurs des extrémités ; mais on eſt très-embarraſſé, lorſqu'ils ſe montrent, ſans qu'aucun accès prochain de goutte y ait donné lieu ; ce qui n'eſt point rare dans un âge avancé, & il eſt très important d'en être averti.

La goutte.

La *goutte* héréditaire & *invétérée* eſt *incurable* : celle qui dépend d'une cauſe accidentelle, & qui eſt récente, ſe guérit très-difficilement. SYDENHAM qui l'a ſi bien décrite, quoique trop en philoſophe, & qui étoit le meilleur praticien de ſon temps, n'a pas laiſſé d'en être tourmenté pendant trente ans. Les douleurs vives annoncent un paroxyſme court & un bon intervalle : de ſorte qu'on les regarde comme un remede préparé par la nature, dont les malades ont cependant bien de la peine à ſoutenir l'amertume : l'enflure doit être regardée comme un dépôt critique & ſalutaire, puiſqu'on obſerve conſtamment que les accès ſont plus longs, ſi la partie n'eſt ni rouge ni élevée. Les praticiens ont de plus obſervé que les urines troubles & épaiſſes étoient ſalutaires dans toutes les maladies des articulations ; auſſi étoient-ils très-attentifs à les examiner.

La *goutte*, comme nous l'avons dit, s'affoiblit en vieilliſſant, mais elle n'a preſque pas alors d'intermiſſion, & elle ne quitte ſur-tout plus les pieds. On a

remarqué assez souvent que, si elle survient à l'hydropisie, à l'asthme & à la fievre quarte, elle est avantageuse, & que les vieillards goutteux vivoient long-temps; que cette maladie même leur devenoit nécessaire, sa cessation les exposant à un très-grand danger. Tout le monde sait que l'on a peu à craindre de la goutte aux extrémités, & qu'il n'en est pas de même de celle qui se porte au tronc, à la tête, ou qui se jette sur les visceres. Il est inutile de dire que celle qui attaque le cerveau, le cœur & les poumons est la plus redoutable. On l'appréhende peu, lorsqu'elle excite le vomissement, la diarrhée, & même la dyssenterie, parce qu'on a observé plusieurs fois que ces évacuations ont été utiles.

La goutte.

L'*inspection anatomique* nous découvre, dans les articulations qui ont été nouées, une espece de tuf, ou de matiere crétacée, qui couvre non-seulement les os qu'elle déplace quelquefois, mais encore les membranes & les ligaments; cependant on ne trouve point de cette matiere dans la capsule des articulations. On a vu des pétrifications au cerveau; on a trouvé ses ventricules inondés de sang. Les poumons ont paru enflammés, purulents, & dans un état de pourriture; engorgés, durs & graveleux. Le cœur n'a pas été exempt de concrétions pierreuses; mais on a vu plus souvent des pierres dans les organes de l'urine: sans parler des reins

flétris ou desséché, de la rate racornie, du foie graveleux, du pylore squirrheux, de la prostate gonflée & calleuse.

La goutte.

On ne manque pas de palliatifs pour la goutte; mais il est bien difficile de la guérir radicalement. Le *paroxysme* ne demande aucun remede, si ce n'est quelques *topiques adoucissants* & *relâchants*, avec la diete la plus sévere. Il faut avoir de très grandes raisons pour employer alors la *saignée*, quoi qu'en pensent ceux qui l'appliquent à tout: les plus expérimentés savent qu'il en est souvent arrivé de grands inconvénients, sur-tout lorsqu'on ne la place pas dans le premier moment de l'invasion, & que le sujet n'est pas pléthorique. On prétend cependant que la saignée du pied malade a fait très-souvent cesser la goutte, comme par un enchantement; mais n'a-t-on rien à craindre de cette pratique? Les *purgatifs* encore ne doivent pas être donnés sans nécessité, quoiqu'ils soient incomparablement moins à craindre; mais il est permis d'entretenir la liberté du ventre par des lavements. Les *narcotiques* sont ici très-dangereux, & rendent toujours au moins le mal plus long; cependant SYDENHAM en usoit, lorsque la violence des douleurs l'y forçoit. On doit se souvenir alors que les douleurs sont le moyen dont la nature se sert pour dompter & détruire la matiere arthritique, & que leur cessation prématurée donne lieu à ces concrétion plâtreuses ou

crétacées qui se fixent aux articulations, qui perdent alors la liberté de leur mouvement & se contournent de différentes manieres. RIVIERE, plus timide ou plus prudent que l'HIPPOCRATE Anglois, ne permettoit dans ces circonstances, qu'un peu de thériaque, qu'il regardoit avec raison, comme moins dangereuse que les autres calmants. La goutte.

Les *topiques* qu'on propose contre les douleurs de la goutte, ne sont pas indifférents. On a vu de très-mauvais effets des répercussifs & des narcotiques, par les métastases funestes auxquelles ils ont donné lieu. On peut tout au plus se servir de fleurs de sureau, ou de camomille, & de la mie de pain bouillis dans le lait: plusieurs sont soulagés par la seule application de la cendre chaude & des feuilles de la bardane. Les fomentations les plus simples, c'est-à-dire, avec la seule eau chaude, sont peut-être supérieures à tous ces topiques, tant pour soulager que pour faciliter la dissolution des concrétions tophacées, dont on est menacé. On vante beaucoup le *moxa* des Chinois au commencement de l'attaque; &, au défaut de ce duvet, on peut employer le lin, dont HIPPOCRATE se servoit, ou toute autre matiere combustible, qui peut faire fonction de cautere actuel: j'ai vu d'assez bons effets de ces brûlures; mais il en est résulté quelquefois des plaies qui ont été très-long-temps à guérir. On peut aussi

La goutte.

ſe ſervir, dans la même vue, des *véſicatoires* dont on a peu à craindre; mais la réuſſite en paroît moins aſſurée.

Lorſqu'on eſt délivré du paroxyſme, on doit travailler à en prévénir le *retour*: on peut y parvenir par un bon régime, ou par la *diete blanche*, qui eſt au-deſſus, ſans contredit, de tous les remedes, & celui qui trompe le moins nos eſpérances. Un goutteux d'environ ſoixante ans, très-connu ici, qui s'étoit livré ſans réſerve à tous les plaiſirs de la vie, & étoit perclus de ſes pieds & de ſes mains, crut, dans un bon moment, qu'il étoit temps de penſer à l'avenir, & de réparer, par une vie mortifiée & pénitente, les fautes de ſa jeuneſſe. Dans ce pieux deſſein, il ſe condamna à un jeûne très-auſtere, & ne ſe permit, pour toute nourriture, que des haricots cuits ſans aſſaiſonnement, du pain & de l'eau. Son goût blaſé par la bonne chere ſouffrit, comme on le penſe bien, beaucoup de ce changement: ſon eſtomac même refuſoit abſolument cette nourriture inſipide. Il ne s'én mit pas en peine, & attendit avec beaucoup de courage la faim, qui lui fit trouver enfin aſſez bon ce qui lui avoit paru d'abord ſi déteſtable. Il s'accoutuma inſenſiblement à ſon nouveau régime; & il eut, dans la ſuite, la double ſatisfaction d'avoir appaiſé les troubles de ſa conſcience, & d'avoir guéri radicalement, ſans y avoir penſé, une goute ancienne & cruelle, recouvrant

même l'usage des pieds & des mains, comme dans la plus parfaite santé. On fait encore que plusieurs goutteux qui, par des malheurs imprévus, avoient passé de l'état d'opulence le plus brillant, à celui de la pauvreté la plus honteuse, au point d'être réduits au pain & à l'eau, avoient été dédommagés de la perte de leur fortune, par la guérison la plus complete d'une maladie qui empoisonnoit tous leurs plaisirs. Ces faits précieux, dont tout le monde peut profiter, prouvent avec la plus grande évidence, que le foyer de cette rebelle maladie est dans les premieres voies, & qu'on ne sauroit, par conséquent, faire trop d'attention à la quantité & à la qualité des aliments.

La goutte.

On peut joindre à un régime bien entendu l'usage du *savon*, dont on voit, tous les jours, les plus grands effets. L'*exercice* est sans doute très-utile, cependant il ne garantit pas toujours. Les frictions & l'usage de la flanelle sont fort recommandés, & on doit avoir un soin extrême de se garantir du froid & de l'humidité. Les *amers*, les *stomachiques fortifiants*, & les *sudorifiques*, quoique moins efficaces que le savon, peuvent terminer heureusement cette maladie : le quinquina, la gentiane, l'aristoloche ronde, la petite centaurée, la tanaisie, la germandrée, le chamæpitys, l'épithym, la thériaque, & les préparations antimoniales, paroissent être celles dont on a tiré le plus d'avantage. Les

La goutte.

eaux thermales, tant prises intérieurement, qu'employées en douche & en bain, sont très-recommandées, & méritent de l'être, de même que le bain du *marc des raisins*, qui est un des meilleurs fortifiants qu'on puisse employer dans cette occasion. On a vu encore de très-bons effets de l'application de l'esprit de sel avec l'huile de térébenthine; comme du baume de soufre antimonié d'HOFFMAN, très-propre à résoudre les matieres crétacées des articulations, ou à en prévenir leur formation. Je ne parle pas des remedes généraux, dont l'usage réfléchi est accessoire à tous les traitements.

Nous avons dit que le froid, l'application des répercussifs & des narcotiques, l'excès dans le boire & dans le manger, les passions de l'ame, &c. donnoient souvent lieu à un *transport de la matiere goutteuse* vers la tête, le tronc ou les visceres; c'est ce qu'on appelle *goutte irréguliere*, ou vulgairement *remontée*. Le cerveau, le poumon, l'estomac, les intestins & les reins, sont les visceres qu'elle attaque le plus familiérement. On doit, dans tous les cas qui exposent les malades aux plus grands dangers, tâcher de la rappeller aux extrémités. Il est rare qu'on puisse se passer ici des *saignées*, sur-tout de celle du pied, qui seule détermine souvent la goutte à s'y porter: ce fait, qui n'est ignoré de personne, justifie nos craintes sur les suites de cette opération

pratiquée pendant le paroxyſme. Les *purgatifs* ſont très-néceſſaires, & peuvent ſuppléer au retour de la goutte; car nous avons remarqué que le cours de ventre, dans le temps même du paroxyſme, étoit ſouvent ſalutaire. La goutte.

Les *cordiaux* & les *diaphorétiques*, la *muſcate confite*, la *zédoire*, les *amers*, le *quinquina*, *l'alkool martial* & autres *fortifiants*, ſont encore employés ici avec ſuccès. Les *calmants*, ſur-tout les gouttes anodines, peuvent être mêlées avec les remedes précédents, lorſque la tête n'eſt point priſe, & que la reſpiration eſt libre. Nous ne parlons pas d'une infinité d'autres remedes qu'on peut appliquer aux différents accidents, ſelon les regles générales. Les divers cours-de-ventre étant, dans ce cas, plus avantageux que nuiſibles, on doit bien ſe garder de les fixer: on peut même ſe diſpenſer alors de *rappeller la goutte aux extrémités*; mais, dans tous les autres cas, il ne faut pas perdre un moment, & tâcher de diſſiper l'orage qui menace la tête ou la poitrine, en dirigeant vers les pieds le mouvement de la matiere qui peut l'exciter. Les moyens par leſquels on peut remplir plus sûrement cette vue, ſont l'application des *ſinapiſmes*, de la *poix de Bourgogne* & autres *rubéfiants*; on doit même, dans les cas preſſants, ſe ſervir des *véſicatoires*, dont l'effet eſt plus prompt. Pluſieurs ſe contentent de baigner les *pieds dans l'eau*

chaude, de les envelopper de la peau d'un mouton, ou de tout autre animal nouvellement écorché. Les ſimples *frictions* avec une flanelle chaude ont ſouvent réuſſi. Mais, lorſque tous ces moyens ſont inutiles, ce qui eſt ordinaire dans les temps froids, on n'a rien à faire de mieux que d'inſiſter ſur les *purgatifs*: l'application des *ſang-ſues* aux vaiſſeaux hémorroïdaux, peut être encore, dans ces circonſtances, très-avantageuſe. Tous enfin ſe trouvent bien de ſe tenir chaudement dans leur lit, & de tâcher d'exciter la tranſpiration par une boiſſon convenable, & ſur-tout de garder le régime le plus ſévere.

La goutte.

LE RHUMATISME.

NOUS avons déjà fait obſerver que cette maladie avoit beaucoup d'affinité avec la précédente. Les anciens même, avant BAILLOU, ne les diſtinguoient pas: cependant l'une eſt plus guériſſable que l'autre. Les douleurs rhumatiques ont leur ſiége dans les enveloppes, les aponévroſes & les tendons des muſcles; au lieu que la goutte attaque les ligaments; cependant la cauſe paroît être la même; auſſi voit-on que le *rhumatiſme* le moins équivoque dégénere en vraie goutte, ou que ces deux maladies confondues donnent lieu à ce

qu'on appelle *rumatiſme goutteux*. Le *rhumatiſme*, dont la violence ne va pas au-delà du quatorzieme jour, attaque les muſcles des extrémités, du col, du dos, de la mâchoire, des épaules, de la poitrine & du bas ventre: il eſt *univerſel* ou *particulier*. Si ce dernier attaque les muſcles du col, on lui donne vulgairement le nom de *torticolis*; on l'appelle *fauſſe-pleuréſie*, s'il ſe jette ſur les muſcles de la poitrine; *lumbago*, s'il ſe fixe aux lombes; & *ſciatique*, s'il occupe la hanche & la cuiſſe. L'impreſſion du froid, lorſqu'on eſt échauffé; les habitations humides & nouvellement bâties; la vie ſédentaire, l'abus du vin & des femmes; la ſuppreſſion des regles, des hémorrhoïdes, ou de toute autre perte de ſang habituelle, la rentrée des éruptions cutanées, &c. en ſont les cauſes les plus ordinaires. SYDENHAM a prétendu que le grand uſage du quinquina y diſpoſoit: mais n'a-t-il pas imputé trop légérement à ce remede ce qui pouvoit avoir un autre principe? Rhumatiſme.

On ſait que le *rhumatiſme* a différents dégrés, ainſi que la goutte. Lorſque les douleurs ſont à un certain point, l'action des muſcles eſt ſuſpendue, à cauſe que leur mouvement augmente les ſouffrances. Ceux qui ont voulu diſtinguer le *rhumatiſme en chaud* & *en froid*, ne ſe ſont fondés que ſur la préſence & l'abſcence de la fievre. Il commence communément par le friſſon & la fievre; enſuite, c'eſt-

à-dire, le second ou le troisieme jour, les douleurs se font sentir plus ou moins vivement : elles changent souvent de place, & affectent successivement différentes parties, sur-tout dans les jeunes gens. *La fievre rhumatique*, dont les légeres attaques sont exemptes, n'a point de type ; elle est tantôt foible, tantôt véhémente, continue ou intermittente : elle se termine ordinairement en peu de temps ; mais les douleurs persistent d'avantage, quelquefois même avec plus de violence. Elles durent assez communément trente ou quarante jours, quelquefois des mois, des années, & même toute la vie : les récentes peuvent être accompagnées de rougeur & de tension à la partie, de même qu'à la goutte.

Rhumatisme.

Il faut observer que les *douleurs rhumatiques*, tant *fixes* que *vagues*, qui deviennent plus aiguës par le mouvement, redoublent encore pendant la nuit, & qu'elles ressemblent, quant à ce point, aux vénériennes & aux scorbutiques : elles sont moins violentes que celles de la goutte ; cependant celles des lombes sont très-vives, on les prend quelquefois pour la néphrétique ; mais le vomissement n'accompagne pas le *lumbago*. Si l'on observe quelquefois la complication de ces deux maladies, on n'en doit pas être surpris, vu l'analogie qu'il y a entre la goutte, le rhumatisme & le calcul. Nous avons déjà parlé du *rhumatisme goutteux* : nous

nous obſerverons ſeulement ici qu'il change très-ſouvent de place, & que pluſieurs l'ont appellé pour cette raiſon *goutte vague*; nom cependant dont on fait d'autres applications. Il eſt bon de ne pas ignorer que, dans la plupart des *rhumatiſmes chroniques*, on découvre avec un peu d'attention un mélange de vérole ou de ſcorbut & qu'il arrive même quelquefois qu'on prend pour douleurs rhumatiques, celles qui appartiennent uniquement à l'une ou à l'autre de ces maladies. Nous ne devons pas paſſer encore ſous ſilence, qu'on tire, dans le rhumatiſme, un ſang qui ſe couvre d'une croûte verdâtre, & qui reſſemble aſſez à celui des pleurétiques : delà on n'a pas manqué de juger qu'il étoit inflammatoire; & l'on a conclu de cette hypotheſe, qu'il n'y avoit que les nombreuſes ſaignées qui puſſent dompter cette maladie. Rhumatiſme.

Le *rhumatiſme* eſt *rarement dangereux*, ſi on ne donne lieu, par un mauvais traitement, ou par quelque faute dans le régime, au tranſport de la matiere morbifique vers les viſceres, & principalement vers le cerveau & le poumon; d'où il réſulte des accidents qui ne ſont pas moins redoutables que ceux de la goutte remontée. L'*univerſel* ſe termine le plus ſouvent par les ſueurs, quelquefois par une éruption à la peau : dans quelques-uns, il ſe fait une évacuation critique par les urines, les menſtrues, les hémorroï-

des, &c. Le *rhumatiſme particulier*, eſt ordinairement plus obſtiné que l'univerſel, mais moins à craindre. Si l'un & l'autre viennent par paroxyſme, ils cedent mieux aux remedes. Le *rhumatiſme invétéré*, rend perclus de tous les membres; &, de même que la goutte, il tord, renverſe & noue les doigts des mains & des pieds, qui en reſtent contrefaits & crochus : il enkiloſe même les articulations. Nous avons dit qu'on terminoit plus facilement le rhumatiſme que la goutte; car qui n'a pas obſervé qu'on rencontroit plus communément cette derniere invétérée, quoique la premiere ſoit plus fréquente?

Rhumatiſme.

L'*ouverture des cadavres* découvre les muſcles affectés dans un état de contraction & de deſſéchement, qui les fait reſſembler quelquefois à des tendons. Elle manifeſte, ſur ces organes & ſur leurs aponévroſes, une concrétion, tantôt gélatineuſe, tantôt tophacée, plus ou moins abondante : on voit des articulations détruites, & des enkyloſes; outre les autres produits de la goutte, que nous avons expoſés dans l'article précédent. Mais il eſt aiſé de juger que ces déſordres ne doivent être bien ſenſibles, que lorſque ces maladies ont été invétérées, & que les récentes ne laiſſent aucune trace de leur léſion.

On ne peut guere ſe paſſer des *ſaignées* dans la fievre rhumatiſmale, ſur-tout lorſqu'il y a rougeur & tenſion aux arti-

culations; mais elles ne ſont utiles que dans les premiers jours de la maladie. On a remarqué cent fois qu'après le ſeptieme jour, elles rendoient la maladie plus rebelle. Elles ne doivent pas même être prodiguées dans le temps marqué : trois ou quatre ſont ordinairement ſuffiſantes, quoi qu'en diſent ceux qui prétendent qu'on doit ſaigner tant que la fievre & les douleurs perſiſtent, s'étant perſuadés, ſur l'inſpection du ſang, que c'étoit une maladie inflammatoire. Nous avons déjà dit ce qu'on doit penſer de ces prétendus ſignes d'inflammation. MARQUET, Médecin d'une probité reconnue, dit avoir uſé, comme les autres, des ſaignées; mais que, s'étant apperçu qu'elles traînoient la maladie en longueur & qu'elles la prolongeoient les mois, & même les années, il les abandonna abſolument, pour ſe borner aux purgatifs & aux ſudorifiques, & que, depuis qu'il eut changé de méthode, ces maladies ne duroient entre ſes mains que ſept à huit jours; ce qui mérite bien d'être remarqué. Rhumatiſme.

Il eſt quelquefois néceſſaire, après la premiere ſaignée, de faire *vomir* les malades. A l'égard des *purgatifs*, on n'en doit uſer, ſans de bonnes raiſons, que vers le déclin de la maladie. Mais il eſt très-important de tenir, dans tous les temps, le *ventre libre*, tant par les ſecours des *lavements*, que par celui des plus doux *laxatifs*. Les *délayants*, les *rafraî-*

Rhumatisme.

chissants, & les *tempérants*, tels que le petit-lait, les tisanes nitrées, la crême de tartre, la poudre tempérante, &c. les *dépurants* & les *diaphorétiques*, les légers *diurétiques*, & même les *apéritifs*, sont les remedes qu'on emploie le plus heureusement pendant le paroxysme. Mais il faut éviter, parmi ces derniers, ceux qui sont trop actifs, qui peuvent devenir incendiaires, & très-pernicieux. La térébenthine, l'antimoine diaphorétique, l'esprit de cornes de cerf, celui de viperes, & tous les autres échauffants, qu'on donne assez familiérement, demandent beaucoup de circonspection, lorsque la fievre est forte; car on a vu plus d'une fois qu'elle a dégénéré en inflammatoire.

Les *calmants* hypnotiques ne conviennent pas mieux au rhumatisme qu'à la goutte : ils peuvent troubler ces sortes de crises qui suivent assez communément leurs plus violents accès : ils rendent d'ailleurs l'une & l'autre plus opiniâtres, & la déterminent même quelquefois vers le cerveau. Le *camphre* est le seul qu'on puisse donner en sûreté, & dont on a éprouvé le plus constamment de bons effets. Les pierres d'écrevisses, la corne de cerf préparée, & plusieurs autres *absorbants*, sont, dans quelques cas, très-utiles. On recommande encore la *rhubarbe* & le *quinquina*, la racine de bardane & les baies de genievre, le *mercure doux* & les pilules de *savon*; mais tous ces

remedes n'appartiennent guere qu'au *rhumatiſme chronique*, pour lequel on a donné encore quelquefois avec aſſez de ſuccès *l'eau de goudron*. Tous ceux enfin dont nous avons fait mention dans l'article précédent, peuvent ſe rapporter à celui-ci; mais rien n'eſt plus propre à prévenir le retour de cette maladie que le *lait*, les *eaux minérales* & les bouillons de *vipere*. Rhumatiſme.

Pour ce qui regarde les *remedes externes*, on propoſe les *bains froids* : je n'en ai pas vu, à la vérité, de mauvais effets; mais il ne m'a pas paru qu'ils en produiſiſſent d'auſſi merveilleux qu'on a voulu nous le faire entendre. Les *topiques* les plus employés ſont la *graiſſe humaine*, celle d'ours, la *moëlle de cerf*, l'onguent d'althæa, l'huile de vers, de camomille & de laurier; le *mica panis*, &c. On applique encore des veſſies pleines de lait, des boules d'étain remplies d'eau chaude, des animaux vivants, &c. On a recours enfin au baume tranquille & à d'autres calmants pour appaiſer les grandes douleurs; mais leur uſage a toujours paru ſuſpect. Lorſque les douleurs, accompagnées de tenſion & de rougeur, n'ont pas cédé aux ſaignées & aux autres remedes, on propoſe d'appliquer des *ſang-ſues* à la partie, & même des *véſicatoires*, & cette méthode eſt ſuivie des ſuccès les plus heureux. Le *rhumatiſme chronique* demande d'autres ſecours : tels ſont l'uſage de la *flanelle*, les *étuves* ou les bains de vapeurs;

Rhumatisme.

les *bains des eaux thermales*, comme de Plombieres, de Vichy, de Bourbon-l'Archambaut, de Balaruc, de Digne, d'Aix-la-Chapelle, &c.; ceux du marc des raisins, l'application des boues minérales, les frictions avec du linge ou de la flanelle chaude; sans parler des *cauteres* & des *setons*, desquels on ne peut attendre que de bons effets. Je ne connois enfin rien de plus efficace pour le *rhumatisme borné* à quelque partie, que l'action des muscles qui en sont le siége: ce remede est, à la vérité, cuisant, mais il opere bien. Pour le rhumatisme *du col*, il ne demande que de la chaleur & des parfums avec l'encens, le karabé, &c. Il est inutile de dire que, lorsque la suppression de quelque perte, ou la rentrée de quelque éruption, ont donné lieu à cette maladie, on doit, avant toute chose, tâcher de les rappeller; & l'on n'a, dans ces circonstances, guere besoin d'autres remedes.

MALADIES DES OS.

1°. CEUX qui n'ont pas perdu le souvenir de la forme des os, de la méchanique de leur assemblage, & des puissances qui leur font exécuter tous les mouvements dont ils sont capables, auront beaucoup de facilité à connoître toutes les entorses, les *luxations* & les *fractures*, & à trouver

même, sans beaucoup d'étude, les moyens les plus courts & les plus sûrs pour y remédier. Les *luxations de la tête*, des *vertebres* & du *coccys* sont assez rares; mais on voit tous les jours celle de la *mâchoire*, de la *clavicule*, de *l'humérus*, des *os de l'avant-bras*, du *poignet*, des *doigts*, des *os*, *de la jambe* & du *pied*. Les coups, les chûtes & les efforts extraordinaires sont les causes les plus fréquentes des luxations & des fractures; mais il arrive quelquefois que les convulsions, le relâchement des ligaments, l'épanchement de la synovie dans la cavité articulaire, le gonflement de la tête, des os, &c. donnent lieu aux premieres. Il est aisé de remettre les luxations qui reconnoissent une cause externe; mais on rencontre, dans la réduction des autres, les plus grandes difficultés, surtout si le sujet est paralytique ou scorbutique. La *luxation de l'os de la cuisse*, presque impossible à réduire, est exrêmement rare, quoiqu'on ne le pense pas; car l'ouverture des cadavres m'a appris qu'on prend, tous les jours, pour cette luxation, la *fracture du col du fémur* & le *décollement de son épiphyse*; maux auxquels il est encore plus difficile de remédier. La *luxation du tarse* est aussi très-fâcheuse: celle des *vertebres* est toujours mortelle. La *distorsion* des os n'est pas moins évidente. Elle regarde principalement les os de la jambe qui ont différentes courbures, ou qui sont déplacés. Il n'y a

Maladies des os.

que les moyens méchaniques qui puiſſent y remédier.

Maladies des os.

Il eſt incomparablement plus facile de *remettre les os*, tant *luxés* que *fracturés*, dans leur vraie ſituation, que de les y *maintenir*; & ce dernier point doit être le principal du traitement, qui a encore pour objet de *remédier aux accidents* qui accompagnent ou ſuivent ces déſordres: telles ſont les contuſions, les plaies, l'inflammation, les douleurs, la gangrene, la fievre, les convulſions, &c. Si, dans l'un & l'autre cas, on ne donne pas au *bandage* le degré de tenſion convenable, il faut craindre un ſecond déplacement de l'os: ſi on le ſerre trop, on expoſe la partie aux accidents qui réſultent de la forte compreſſion, comme à l'engorgement inflammatoire ou œdémateux, à la gangrene, &c. Les praticiens n'ignorent pas que les *topiques fortifiants*, & *aſtringents* ſont très-propres à raffermir ces parties, & à ſoutenir l'effet du bandage; que pour les *fractures*, la nature pourvoit elle ſeule à la réunion des pieces, & que l'ouvrage de la chirurgie ſe borne à les remettre dans leur véritable ſituation, & à les y maintenir. Ils ſavent encore que les petits os peuvent être réunis au bout de quinze jours; mais qu'on ne peut, pour les gros, compter ſur la ſolidité du cal qu'après quarante jours, & même plus.

2°. On connoît, ſous le nom d'*ankiloſe*, une maladie des articulations, qui les

prive de leur mouvement; elle dépend de la réunion ou de la *soudure* des os qui ne forment alors qu'une seule piece incapable de plier, ou de l'état contre nature des ligaments qui leur a fait perdre leur flexibilité; mais la partie, dans ce dernier cas, peut conserver un mouvement plus ou moins sensible. Les contusions, les luxations, les fractures, les entorses, le gonflement des os & des ligaments, les vices de la synovie, les dépôts purulents, la carie, &c. sont les causes les plus ordinaires de l'ankilose, à laquelle le cliquetis des os annonce une disposition prochaine. Les scorbutiques, les scrophuleux, les vérolés & les goutteux y sont les plus sujets. Lorsque les os sont soudés, il n'y a presque point d'espérance de guérison; mais il n'est pas impossible de remédier à la sécheresse & à la roideur des ligaments, comme aux autres vices de l'articulation: cependant il est souvent très- difficile de décider à laquelle de ces causes on doit rapporter le défaut du mouvement.

Maladies des os.

Les *émollients* & *relâchants*, soit en fomentation, soit en bain, cataplasme ou onction: la *douche* des eaux thermales, ou de l'eau chaude odinaire; celle de la dissolution du sel marin, ou du sel ammoniac; l'application des *boues* thermales ou artificielles, &c. peuvent donner quelque souplesse aux *ligaments*; mais tous ces topiques sont, comme on le pense bien, d'un petit secours contre la *soudure*: on

tâche communément en vain de la diſſoudre par l'application du *diabotanum*, de *l'emplâtre de* VIGO, de celui de *ſavon*; par les *frictions mercurielles*, &c. Ces remedes peuvent produire quelqu'effet lorſque la maladie n'eſt pas ancienne; mais, dans les autres cas, on n'a de reſſource que dans *l'amputation*; on ne s'y détermine pourtant pas aiſément, parce que le remede paroît à pluſieurs pire que le mal. Il eſt inutile de dire qu'on peut prévenir l'ankiloſe, lorſqu'on eſt averti du danger, en faiſant faire, tous les jours, à la partie quelques mouvements gradués & ménagés.

Maladies des os.

3°. On donne le nom d'*exoſtoſes* à toutes les *tumeurs* & aux *gonflements des os*: elles ont pluſieurs degrés de ſolidité. Il y en a, & ce ſont les plus communes, qui ont autant ou plus de dureté que le corps de l'os: d'autres ſont molles, & cédent au tact, à peu près comme les ganglions; on les appelle *gommeuſes* (*gumma*); ces dernieres tiennent ordinairement au crâne & aux gros os, & paſſent pour un ſymptome de la vérole. Il y en a une troiſieme eſpece, qu'on appelle *nodus*, qu'il faut bien diſtinguer de celui de la vérole, dont nous avons parlé ailleurs. La conſiſtance de celui dont il eſt ici queſtion, tient un milieu entre celle des deux premieres eſpeces d'exoſtoſes; on la regarde encore comme un produit du virus vénérien. On ne doit pas

mettre au nombre des exoſtoſes le tophus de la goutte, ni les inégalités que forme le cal, après la réunion des fractures, & encore moins l'oſſification des tendons dans le lieu de leurs attaches, comme on le voit arriver très-familiérement aux vieillards. Maladies des os.

Les exoſtoſes ſont de différente nature. Les unes ſont, comme on dit, bénignes, & ne cauſent preſque aucune incommodité. Les autres ſont malignes, c'eſt-à-dire qu'elles ont un caractere chancreux, ſcrophuleux, ſcorbutique ou vénérien. On doit mettre de ce nombre le *ſpina-ventoſa*, dont nous parlerons ailleurs. Les exoſtoſes ſont quelquefois les ſuites de la petite vérole : elles ſont encore inſéparables du *Rachitis*, qui aura ſon article à part. On s'apperçoit rarement du commencement des exoſtoſes, & leur accroiſſement eſt ordinairement très-lent : il y en a cependant qui croiſſent en très-peu de temps. Ces tumeurs n'occupent qu'une partie des gros os; mais dans les petits, comme ceux du carpe, du métacarpe, & autres, ce gonflement a autant d'étendue que l'os. La douleur, qu'on reſſent aux exoſtoſes, dépend communément de leur accroiſſement : cependant il en eſt qui, par leur nature, ou les circonſtances du lieu qu'elles occupent, ſont toujours douloureuſes, & excitent même la fievre lente. On voit, par les *diſſections anatomiques*, qu'elles ſont de différente nature : il y

en a dont le tiſſu ne differe en aucune maniere de celui des os ; on en voit qui ſont environnées d'une croûte qui par ſa ſolidité, approche de l'émail des dents. On en trouve qui renferment des ſubſtances charnues, des matieres mucilagineuſes, purulentes ou ſanieuſes, de la carie, &c.

Maladies des os.

L'*exoſtoſe* ſe termine quelquefois par la *réſolution*, ou par la *ſuppuration* & la *vermoulure*. Si elle diſparoît, ſans qu'on y donne lieu par aucun traitement, il faut en appréhender les ſuites. La peau rouge & enflammée ; les douleurs vives & profondes, qu'on reſſent à la tumeur, ſont les indices les plus ordinaires de la ſuppuration : la tumeur, dans ces circonſtances, ſe ramollit, & l'on peut même y découvrir quelque fluctuation : cet état eſt inſéparable de la carie. Lorſque l'exoſtoſe de naiſſance, ou de cauſe externe, ne donne aucune incommodité, & qu'elle ne rend pas la partie difforme, on ne doit pas y toucher. On peut auſſi laiſſer ſubſiſter, ſous les mêmes conditions, celles de cauſe interne, lorſqu'elle a réſiſté au ſpécifique de la maladie principale. Dans les autres cas, on peut tenter de la réſoudre par l'application du *diabotanum*, de *l'emplâtre de ciguë*, de celui de VIGO, & autres *fondants* ; mais ce qui eſt bien ſupérieur à tous ces remedes, eſt la *douche des eaux de Bareges*, & quelques autres *eaux thermales*, dont on fait, en même-

temps, un dſage intérieur. Lorſqu'enfin on ne tire aucun avantage de tous ces ſecours, on n'a de reſſource que dans l'opération chirurgicale, qui roule ſur *l'amputation* de la tumeur, ou ſur la *cautériſation*; mais ce traitement n'eſt jamais ſans danger. Maladies des os.

4°. La *carie*, qui eſt aux os ce que l'ulcere eſt aux parties molles, eſt *ſeche* ou *humide* : la *premiere*, qui attaque preſque toujours les os découverts, ou dépouillés de leur périoſte, ſe manifeſte par la couleur jaune, brune ou noire de l'os. Le nom de *gangrene* lui conviendroit mieux que celui de *carie;* car ce qui s'en *exfolie* eſt ordinairement dur & compact, ſans éroſion ni gonflement : il n'arrive cependant pas toujours que les os découverts s'exfolient. Cette opération de la nature ſe fait aſſez promptement dans les enfants & les jeunes ſujets; mais elle eſt très-tardive dans les vieillards. Les plus fortes *exfoliations* ſe font au tibia, où l'on voit quelquefois tout le corps de l'os, ou une très-grande partie ſe ſéparer & ſe détacher des deux bouts. La *carie humide*, qui eſt une ſorte de vermoulure, eſt abreuvée d'une ſanie ordinairement fétide, & produit des chairs baveuſes.

On doit diſtinguer les *caries de cauſe interne*, de celles qui ſont l'effet de l'action de l'air, du pus & de la ſanie. Le *ſpina-ventoſa*, dont nous parlerons à la fin de cet article, eſt un exemple de la

carie de cauſe interne : les exoſtoſes, les abcès de la moëlle, le vice vérolique, ſcrophuleux, &c. y donnent encore ſouvent lieu. Les contuſions, les fractures, les plaies, les anévriſmes & autres tumeurs, ſont les cauſes externes les plus fréquentes qui peuvent exciter la carie. La ſanie huileuſe, noirâtre & fétide, qui découle des ulceres; les chairs pâles, ſpongieuſes & ſans ſentiment, qui couvrent les os; le doigt enfin & la ſonde, par les moyens deſquels on peut découvrir les inégalités, ſont les *ſignes de la carie.* Lorſque la chair, au contraire, qui recouvre l'os eſt ferme, grenue, & ſenſible, on ne doit pas craindre que l'os ſoit gâté. Les ulceres du nez, de la bouche, de l'angle des yeux, & des articulations, ſont preſque toujours accompagnés de carie. Celle qui vient de cauſe interne, eſt la plus redoutable; l'ancienne, c'eſt-à-dire celle qui dure depuis plus d'un an, eſt preſque incurable.

Maladies des os.

Dans la *carie ſeche*, *l'exfoliation* ſe fait ſouvent par la ſeule nature : mais elle a quelquefois beſoin du ſecours de l'art, qui y emploie la *rugine*, le *ciſeau*, le *trépan perforatif*, &c. Les mêmes moyens peuvent être appliqués à la *carie humide*, qui eſt, comme nous l'avons dit, une eſpece de vermoulure; mais rien n'eſt plus propre à en arrêter le progrès, que d'empêcher par les panſements fréquents, le ſéjour de la ſanie. Les *remedes externes*

qu'on emploie, tant pour fixer la carie, que pour accélérer l'exfoliation, ſont *l'eſprit-de-vin*, *l'eau de la reine d'Hongrie*, & autres *liqueurs* de cette nature : ces topiques cependant ne conviennent qu'aux légeres, c'eſt-à-dire à celles qui ne reconnoiſſent que le ſimple contact de l'air, auquel encore l'os n'a pas été expoſé long-temps; mais, ſi la *carie* eſt *profonde*, on l'emporte communément avec la rugine, ou tout autre outil. La *poudre d'ariſtoloche*, d'*Iris de Florence*, de *myrrhe* & d'*aloës*, d'*euphorbe*, &c. l'*huile de giroſle*, de *cannelle* & de *gayac*, ſont les topiques les plus employés, tant dans la vue de deſſécher les os, que dans celle d'en procurer l'exfoliation. L'*huile de camphre*, *l'eſprit-de-nitre*, *l'eau phagédénique*, &c. ſont très-propres à cautériſer tout ce qui eſt altéré, ſur-tout dans la carie humide. Si tous ces moyens ſont inutiles, on découvre l'os, on le ratiſſe, on le lime, ou on le creuſe pour *enlever* toute la *carie*. On la fixe enſuite quelquefois par le *cautere actuel*; mais on n'eſt pas dans l'uſage d'appliquer le feu aux os du crâne, au ſternum, aux côtes, & autres os ſpongieux : on doit encore reſpecter ceux qui ſont environnés de ligaments, de nerfs & de tendons. Malades de os.

On juge du ſuccès de toutes ces pratiques par l'aſpect de la plaie : on ſait que les bonnes chairs doivent venir de la ſurface de l'os, & non des bords de l'ulcere.

Maladies des os.

Les caries, qui accompagnent les ulceres cancéreux, réſiſtent à tout ce que nous venons de propoſer, & ne finiſſent que par *l'amputation* du membre. Ce ne ſont pas les ſeules indomptables ; il y en a bien d'autres qui forcent auſſi à recourir à ce remede extrême. On juge bien enfin, ſans que je le diſe, qu'un point eſſentiel dans ce traitement, eſt de porter ſes vues ſur le levain vérolique, ſcrophuleux, ſcorbutique, &c. qui a donné lieu à cette maladie, ou qui peut l'entretenir. Les *mercuriels*, les *ſudorifiques*, les *vulnéraires*, & les *anti-ſcorbutiques* ſont, après les remedes généraux, ceux dont on uſe le plus familiérement, ſans leſquels tout ce qu'on peut faire devient inutile : l'amputation même de la partie n'en diſpenſe pas.

5°. Il y a une ſorte de carie, que quelques-uns regardent comme un cancer de l'os, qu'on nomme *ſpina-ventoſa* : c'eſt une protubérance de l'os, ſituée près ſon articulation, accompagnée d'une douleur profonde, très-aiguë, & qu'on irrite par le tact, quoiqu'il ne paroiſſe quelquefois aucune altération à la peau : cependant on voit le plus ſouvent un gonflement aux parties molles, & la *tumeur* paroît *bourſoufflée*. La douleur, dans ces circonſtances, ſemble ſe réunir à un point, comme ſi une épine piquoit le périoſte; & c'eſt delà qu'on tire ſa ſinguliere & barbare dénomination. Cette maladie, lorſqu'on n'y remédie pas promptement, excite

excite les ſymptomes les plus terribles: elle eſt toujours très-longue, & le plus ſouvent incurable. Elle a ordinairement ſon ſiége dans les os ſpongieux du pied, ou de la main, & plus rarement dans les articulations, tant des extrémités, que de la mâchoire. Les jeunes gens & les enfants, ſur-tout ceux qui ſont en chartre, y ſont ſujets; les adultes n'en ſont pas exempts: ſon caractere eſt ordinairement ſcrophuleux; mais elle peut dépendre auſſi de la vérole, du ſcorbut, du rachitis, &c. Maladies des os.

Le principal traitement eſt *chirurgical*: on ouvre la tumeur juſqu'à l'os, & l'on traite la carie comme les autres; on ne doit pas négliger les maladies internes. Les *purgatifs* réitérés, le *gayac*, le *ſaſſafras* & autres *ſudorifiques*; les mercuriels, &c. ſont ceux qui ſont les plus employés. Le célebre HAEN loue beaucoup l'uſage, tant interne qu'externe du quinquina; mais les ſuccès de cette pratique, parmi nous, ſont encore, à ce que je crois, très-incertains. Les *frictions* & *fumigations mercurielles*, & *l'emplâtre de* VIGO, peuvent y être de quelques ſecours. Mais on tire ordinairement peu de fruit du meilleur traitement, tant interne qu'externe; & l'on n'a de reſſource que dans *l'amputation*, qui eſt également infructueuſe ſi l'on n'a pas corrigé le vice du ſang. Nous ne parlerons pas ici de la *molleſſe des os:* maladie très-rare, & qui a été décrite par les Arabes,

Mala-dies des os.

& que nous croyons être un produit de la vérole ou du ſcorbut, quoiqu'elle réſiſte aux remedes les plus ſpécifiques de ces maladies, ni de leur *craquement*, dont il a été fait mention dans l'article de la derniere de ces maladies, contre lequel on propoſe l'uſage de la moëlle des os, parmi les aliments.

Fin du Tome troiſieme.